

DÉPARTEMENT DES LETTRES ET COMMUNICATIONS
Faculté des lettres et sciences humaines
Université de Sherbrooke

LES CONTES DE NOËL AU QUÉBEC DE 1859 À 1940 :
ENTRE TRADITION ET MODERNITÉ

par
ÉMILIE PRÉVOST
Bachelière ès arts (études littéraires et culturelles)

Mémoire présenté pour l'obtention de la
maîtrise ès arts
Études françaises (littérature et culture)

Sherbrooke
MARS 2019

COMPOSITION DU JURY

LES CONTES DE NOËL AU QUÉBEC DE 1859 À 1940 : ENTRE TRADITION ET MODERNITÉ

par
Émilie Prévost

Le présent mémoire a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Pierre Rajotte, directeur de recherche
Professeur, Département des lettres et communications, Université de Sherbrooke

Christiane Lahaie, lectrice
Professeure, Département des lettres et communications, Université de Sherbrooke

Isabelle Boisclair, lectrice
Professeure, Département des lettres et communications, Université de Sherbrooke

RÉSUMÉ

Plusieurs auteurs québécois, tels Joséphine Dandurand, Louis Fréchette, Laure Conan, Louis Dantin, Claude-Henri Grignon ou encore Anne Hébert, ont écrit des contes de Noël. Très populaire à la fin du XIX^e siècle et dans la première moitié du XX^e siècle, cette pratique saisonnière a pourtant été très peu étudiée. Le présent mémoire tente de suppléer quelque peu à ce manque par l'analyse des contes de Noël publiés de 1859 à 1940 dans les recueils et opuscules selon l'axe de la tradition et de la modernité.

Dans le premier chapitre, nous examinons en quoi les contes de Noël sont traditionnels par rapport à l'histoire de la fête au Québec et par rapport au contexte littéraire de l'époque. Notre analyse se divise en trois grands thèmes qui sont à la fois mis de l'avant par le clérico-nationalisme et par la célébration des Fêtes : la religion, la famille et le nationalisme. Les contes de Noël se révèlent être ainsi une production embrigadée au service de l'élite bien-pensante et du clergé en promouvant les valeurs chères au catholicisme, en mettant en scène l'idéal traditionnel de la famille et en exaltant les couleurs locales des célébrations de fin d'année.

Dans le deuxième chapitre, nous analysons en quoi plusieurs contes de Noël dérogent des conventions traditionnelles en lien avec les trois thèmes identifiés dans le précédent chapitre. Nous découvrons que plusieurs contes font preuve d'une certaine modernité en diluant la morale religieuse et détournant le religieux en faveur de la nouvelle société de consommation, en déconstruisant le modèle traditionnel de la famille et en faisant preuve d'une certaine ouverture envers l'ailleurs.

Finalement, la tradition et la modernité se croisent et s'amalgament dans plusieurs contes de Noël de 1859 à 1940. Ce mixte d'ancien et de nouveau est en partie tributaire de l'évolution du contexte littéraire et de la société de l'époque, mais aussi des paradoxes sur lesquels est constituée la fête de Noël.

Mots-clés : contes de Noël, littérature québécoise, Jour de l'An, Fêtes, tradition, modernité, religion, famille, nationalisme

REMERCIEMENTS

Tout un pan de ma vie se conclut avec le dépôt de ce mémoire. Cette période aura été enrichissante, mais aussi très éprouvante sur le plan personnel. C'est pourquoi ce mémoire aurait été difficilement réalisable sans l'apport de gens importants au cours de mon cheminement, que je tiens à remercier sincèrement.

Un grand merci...

...à mon directeur, Pierre Rajotte. J'ai grandement apprécié votre professionnalisme, votre compréhension, votre rigueur, votre disponibilité ainsi que votre enthousiasme à l'égard de mon sujet et de ma rédaction. Merci de m'avoir lancée sur la piste des contes de Noël. Je ne pouvais rêver d'un meilleur sujet pour m'accompagner durant toutes ces années.

...à Christiane Lahaie et Isabelle Boisclair, membres du jury, pour leurs conseils et leurs commentaires.

...à ma famille et mes amis.

...à Sophie et Mélanie. Merci pour votre appui et votre écoute!

...à Anne. Merci de croire en moi et de m'avoir aidée à recentrer mes priorités maintes fois durant ces années.

...à mon employeur actuel et à la gérante, Nathalie. Merci d'avoir été conciliants et de m'avoir permis de prendre les nombreux congés nécessaires à l'achèvement du mémoire, souvent à court préavis.

Finalement, j'aimerais témoigner ma gratitude à l'égard de la Fondation Force dont j'ai bénéficié des bourses à plusieurs reprises durant la maîtrise. J'espère un jour pouvoir en redonner tout autant aux étudiants dans le besoin.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	1
État de la question	8
Objectifs et hypothèses.....	12
Méthodologie	14
CHAPITRE I : LA TRADITION DANS LES CONTES DE NOËL AU QUÉBEC DE 1859 À 1940	19
Introduction	21
Définitions de la tradition.....	21
Contexte historique et littéraire	22
Une littérature sous censure cléricale.....	23
Une littérature nationale	24
Les récits brefs	25
L'avènement des contes de Noël au Québec.....	27
1. La religion	29
1.1. La charité.....	29
1.2. La punition divine	32
1.3. La messe de minuit.....	35
2. La famille	37
2.1. L'enfant prodigue	38
2.2. Les intrigues amoureuses et l'idéal familial.....	41
2.3. Le père de famille.....	42
3. Les coutumes et le nationalisme	44
3.1. Le petit Jésus	44
3.2. Les célébrations des Fêtes au pays	48
3.3. La langue du pays.....	50
Conclusion	52
CHAPITRE II : LA MODERNITÉ DANS LES CONTES DE NOËL AU QUÉBEC DE 1859 À 1940	55
Introduction	57
Définitions de la modernité	57
Les germes de la modernité littéraire au Québec	58
1. La religion	62
1.1. La foi envers le progrès technique	62
1.2. La charité et l'éloge du superflu.....	66
1.3. L'ambiguïté de l'action divine	68
1.4. Le religieux et le burlesque	73
1.4.1 Les contes de Noël fantastiques de Louis Fréchette	73
1.4.2 Une messe de minuit désacralisée	76
2. La famille	80
2.1. Le recentrement sur l'enfant	82
2.2. Le père contesté et les mariages d'amour	85
2.3. La représentation de la femme	89
2.4. Un idéal familial malmené	92

3. L'universalisation de la fête et l'ouverture au monde	96
3.1. L'intégration de Santa Claus	97
3.2. L'intégration des coutumes étrangères	101
3.3. L'ailleurs et l'immigration	102
3.4. Le village et la fermeture d'esprit	104
Conclusion	108
 CONCLUSION GÉNÉRALE.....	 111
Une pratique diversifiée	115
Les paradoxes de Noël	115
 BIBLIOGRAPHIE	 119
Corpus	121
Études et réceptions critiques de contes de Noël	131
Biographies d'auteurs.....	132
Études sur les Fêtes	132
Études sur le conte.....	133
Études sur la littérature québécoise	134
Études sur la tradition et la modernité.....	135
Études historiques	136
Témoignages de l'époque.....	137
 ANNEXES.....	 139
ANNEXE I : Tableau des contes de Noël du corpus en ordre chronologique	141
ANNEXE II : Graphiques sur la pratique des contes de Noël au Québec	147

INTRODUCTION

Le 17 décembre 1843 paraît le célèbre *A Christmas Carol* de Charles Dickens¹. La popularité de ce conte – le livre aurait détrôné les ventes de la Bible dans les librairies américaines de l'époque² – en fait un moment important de l'histoire de la fête de Noël. En effet, certains historiens affirment que Dickens serait ni plus ni moins que l'inventeur du Noël moderne grâce à ce conte³. D'autres, plus modérés, s'entendent tout de même sur le rôle important que le récit a eu dans l'imaginaire entourant la célèbre fête. On attribue aussi à Dickens l'éclosion d'un sous-genre : le conte de Noël. Or, si l'auteur a fortement contribué à la popularité de cette pratique, son conte s'inscrivait en fait dans un genre déjà à la mode à l'époque en Angleterre : les *Christmas Books*, livres qui étaient offerts en cadeaux aux enfants durant la période de Noël⁴. Ainsi, « *A Christmas Carol* was arguably the result of an interest in Christmas literature that was already growing as much as it was a catalyst for the revival of the holiday⁵ » selon Emily Kingery.

Bien que l'on situe les origines des contes de Noël au Moyen Âge, alors inspirés des évangiles apocryphes, c'est au XIX^e siècle que la pratique se développe plus substantiellement⁶. Outre Dickens, d'autres auteurs mondialement reconnus ont écrit des contes de Noël qui ont contribué significativement à façonner le sous-genre : pensons à Hans Christian Andersen et « La petite fille aux allumettes » publié en 1845 ou encore à E.T.A Hoffmann et son « Casse-noisette » (1816), repris et rendu populaire par Alexandre Dumas en 1844. En fait, à cette époque, « [c]haque journal, chaque revue confiait à un écrivain en renom le soin de composer le récit de Noël⁷ ».

C'est à partir de 1859 qu'on assiste à l'émergence de la production de contes de Noël au Québec selon ce qu'on peut observer dans *Le conte littéraire québécois au XIX^e siècle*, une bibliographie

¹ M. PERROT. *Ethnologie de Noël. Une fête paradoxale*, Paris, Grasset, 2000, p. 79.

Il existe une confusion à propos de la date exacte de la publication du conte, que d'aucuns fixent au 19 décembre 1843. À ce sujet, voir E. ALLEN. « Highlighting the Holidays: A Tale of Two Publishings », [En ligne], <https://blogs.loc.gov/loc/2015/12/highlighting-the-holidays-a-tale-of-two-publishings/> (Page consultée le 4 novembre 2018).

² K. A. MARLING. *Merry Christmas! Celebrating America's Greatest Holiday*, Cambridge, Harvard UP, c2000, p. 150.

³ À ce sujet, voir L. STANDIFORD. *The Man Who Invented Christmas. How Charles Dickens's A Christmas Carol Rescued His Career and Revived Our Holiday Spirits*, New York, Broadway Books, c2011, 256 p.

⁴ M. PERROT. *Ethnologie de Noël* [...], p. 77-78.

⁵ E. KINGERY. *A Christmas Canon: Literary Influence and the Anthological Motive*, Dissertation (Ph. D.), Northern Illinois University, 2013, p. 3.

⁶ F. LEBRUN. *Le livre de Noël*, Paris, Robert Laffont, 1983, p. 68.

⁷ F. LEBRUN. *Le livre de Noël* [...], p. 68.

d'Aurélien Boivin parue en 1975. On répertorie dans cet ouvrage plus d'une soixantaine de contes de Noël publiés dans les périodiques et les recueils. Cette production en plein essor continue de se développer durant le XX^e siècle :

Si aucun autre recueil de contes de Noël que celui de Fréchette n'est publié entre 1895 et 1918, ce genre particulier prolifère dans les périodiques, surtout à partir du début du XX^e siècle, et devient une pratique fort populaire. Rares sont les conteurs qui n'en produisent pas au moins un ou deux qu'ils incorporent, comme Madeleine, Doucet et Girard, à leur recueil. Le genre est si prisé que des quotidiens organisent des concours de contes de Noël, dont *La Patrie* en 1902. [...] Si l'on additionne les récits couronnés par *La Patrie* à ceux gagnant du concours de *La Presse*, en 1910, on peut trouver plus de 200 contes de Noël publiés dans les quotidiens de la période [1895-1918]⁸.

Pour le corpus du présent mémoire, nous avons relevé 159 contes de Noël publiés dans des recueils divers ou encore sous forme d'opuscules entre 1859 et 1940. Les graphiques n° 1 et n° 2 à l'annexe II montrent une popularité en constante progression durant la période. Pourtant, on peut penser que ce nombre n'est pas si représentatif de l'ampleur de la pratique puisque le conte de Noël serait « très répandu dans les journaux, mais peu repris en livres⁹ » selon les auteurs du tome V (1895-1918) de *La vie littéraire au Québec*. Ces chiffres, relativement élevés pour une production peu connue et étudiée, nous indiquent que c'était une pratique importante quantitativement au Québec à cette période, d'autant plus que ces contes n'étaient publiés et lus qu'à une période restreinte de l'année.

Par ailleurs, plusieurs auteurs québécois reconnus ont écrit des contes de Noël. Louis Fréchette fait partie de ceux-là. Considéré comme « l'un des plus sûrs espoirs de la littérature canadienne¹⁰ » par ses pairs, lauréat de l'Académie française et élu président d'honneur de l'École littéraire de Montréal à la fin du XIX^e siècle, il a publié un recueil exclusivement composé de contes de Noël. *La Noël au Canada*, réunissant quinze textes déjà parus dans des périodiques, a été publié dans une édition luxueuse anglaise en 1899 et française en 1900.

Cet ouvrage, disons mieux : la version anglaise de cet ouvrage, aurait été l'un des premiers succès de librairie du Canada tout entier. Lancé à dessein pendant la période de grande consommation commerciale à la veille de la Noël, le livre de Fréchette, bien

⁸ M. LEMIRE et D. SAINT-JACQUES, dir. *La vie littéraire au Québec*, vol. V (1895-1918) : « Sois fidèle à ta Laurentie », Québec, Presses de l'Université Laval, 1999, p. 395.

⁹ M. LEMIRE et D. SAINT-JACQUES, dir. *La vie littéraire au Québec*, vol. V [...], p. 318.

¹⁰ M. BIRON, F. DUMONT et É. NARDOUT-LAFARGE. *Histoire de la littérature québécoise*, coll. « Boréal Compact », Montréal, Boréal, 2010, p. 106.

illustré par le peintre et dessinateur Frederick Simpson Coburn, connu la faveur du public¹¹.

Outre Fréchette, Louis Dantin, réputé critique littéraire, celui dont la célèbre préface à l'œuvre de Nelligan a longtemps fait autorité, a aussi écrit un recueil de contes de Noël. Pamphile Lemay, qui « réussira mieux que ses prédécesseurs à donner un statut littéraire aux légendes et aux contes¹² », a de son côté inclus deux contes de Noël dans son célèbre recueil *Contes vrais*¹³. Des femmes influentes du milieu littéraire de l'époque se sont également adonnées à la pratique. C'est le cas de Françoise (Robertine Barry), la « sœur d'amitié de Nelligan¹⁴ » qui a créé son propre journal, *Le journal de Françoise*, de Madeleine (Anne-Marie Huguenin), fondatrice de *La revue moderne*, et de Blanche Lamontagne-Beauregard, connue surtout pour sa poésie traditionnelle¹⁵. L'auteure du premier recueil de contes de Noël québécois, Joséphine Marchand alias madame Dandurand, a également été une femme active dans son milieu. Fille du premier ministre Félix-Gabriel Marchand et femme du sénateur et diplomate Raoul Dandurand, elle a fondé un mensuel intitulé *Le coin du feu* et a été déléguée par le gouvernement Laurier au Congrès international des femmes, tenu à Paris, pendant l'Exposition universelle de 1900. Elle a aussi été responsable de la section féminine de l'Association nationale Saint-Jean-Baptiste de Montréal et de la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste¹⁶. Non seulement plusieurs auteurs de contes de Noël sont des gens qui ont marqué la littérature de leur époque, mais ils proviennent aussi d'horizons divers. Ainsi, Jean-Charles Harvey, connu pour ses positions libérales et auteur du roman à scandale *Les Demi-civilisés*, a écrit des contes de Noël au même titre que Damase Potvin, considéré comme « un apôtre du terroir et de l'agriculturalisme¹⁷ ». Nommons aussi au passage que des auteurs toujours étudiés de nos jours comme Claude-Henri Grignon, Anne Hébert, Laure Conan et Rodolphe Girard ont également

¹¹ J. BLAIS. « L'épicière des poètes ou Louis Fréchette épistolier et la constitution d'une littérature », *Louis Fréchette, épistolier*, par Jacques Blais, Hélène Marcotte et Roger Saumur, coll. « Les cahiers du Centre de recherches en littérature québécoise », Québec, Nuit Blanche éditeur, 1992, p. 22.

¹² M. BIRON, F. DUMONT et É. NARDOUT-LAFARGE. *Histoire de la littérature québécoise* [...], p. 119.

¹³ Dans sa deuxième version publiée en 1907.

¹⁴ M. BIRON, F. DUMONT et É. NARDOUT-LAFARGE. *Histoire de la littérature québécoise* [...], p. 160.

¹⁵ D. SAINT-JACQUES et L. ROBERT, dir. *La vie littéraire au Québec*, vol. VI (1919-1933) : le nationaliste, l'individualiste et le marchand, Québec, Presses de l'Université Laval, 2010, p. 408.

¹⁶ R. HAMEL, J. HARE et P. WYCZYNSKI. « Mme Raoul Dandurand », *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*, Montréal, Fides, 1989, [En ligne], http://services.banq.qc.ca/sdx/dalfan/document.xsp?id=0425&qid=sd_x_q1 (Page consultée le 2 mars 2014).

¹⁷ R. HAMEL, J. HARE et P. WYCZYNSKI. « Jean-Charles Harvey », *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*, Montréal, Fides, 1989, [En ligne], http://services.banq.qc.ca/sdx/dalfan/document.xsp?id=0796&qid=sd_x_q0 (Page consultée le 2 mars 2014).

contribué à la pratique. Donc, plusieurs écrivains reconnus dans le champ littéraire québécois de l'époque, qu'ils tiennent des positions plutôt libérales, traditionalistes, féministes, patriotiques ou encore régionalistes, se sont adonnés à l'écriture de contes de Noël et les ont inclus dans leurs recueils de contes ou de nouvelles. Cette pratique s'est en fait développée alors que la fête devenait de plus en plus populaire pour les Canadiens français de l'époque.

Noël a toujours été une fête importante dans la chrétienté, mais elle n'a pas toujours eu la même ampleur qu'aujourd'hui. Au Québec, avant le dernier quart du XIX^e siècle, Noël est simplement la célébration de la naissance de Jésus à travers la messe de minuit qui est suivie du réveillon, une fête qui « ne se démarque pas encore franchement des autres événements du calendrier canadien catholique¹⁸ ». Pour les Canadiens français, c'est le Jour de l'An qui est la fête la plus populaire, celle où toute la famille se réunit et où les enfants reçoivent les étrennes. À partir de 1885, on assiste à la commercialisation du Noël québécois, fortement influencée par celle ayant cours aux États-Unis. Le 25 décembre prend alors de plus en plus d'importance parmi les fêtes célébrées par les Canadiens français et en vient à détrôner le Jour de l'An¹⁹. Acteurs de cette commercialisation, les magasins de Montréal par exemple, en pleine croissance, multiplient les publicités dans les périodiques pour les achats des Fêtes et se concurrencent dans l'organisation d'événements mettant en vedette le fameux « Santa Claus », devenu progressivement le père Noël pour les Québécois francophones²⁰. Ce dernier en vient peu à peu à déclasser le « petit Jésus » pour la distribution des étrennes. C'est à travers ces deux batailles nées avec la commercialisation, soit celle de Santa Claus remplaçant le petit Jésus et celle de la fête de Noël devenant plus populaire que le Jour de l'An, que s'impose le nouvel esprit de Noël au Québec, selon Jean-Philippe Warren dans *Hourra pour Santa Claus!*

Peu à peu, les Canadiens français intègrent de nouvelles coutumes et croyances, principalement anglaises, françaises et américaines, dans leur célébration de la fête de Noël²¹. Ce phénomène

¹⁸ J.-P. WARREN. *Hourra pour Santa Claus! La commercialisation de la saison des fêtes au Québec 1885-1915*, Montréal, Boréal, 2006, p. 42.

¹⁹ J.-P. WARREN. *Hourra pour Santa Claus!* [...], p. 38-56.

²⁰ J.-P. WARREN. *Hourra pour Santa Claus!* [...], p. 79-89.

²¹ J.-P. WARREN. *Hourra pour Santa Claus!* [...], p. 28-30.

d'emprunts n'est pas observable qu'au Québec. L'ethnologue française Martyne Perrot relève de son côté :

[L]e fait le plus mémorable est sans nul doute que cette fête est devenue en un demi-siècle « universelle ». [...] Si les origines du rite lui-même se greffent sur des célébrations hivernales très anciennes, cette universalité est en effet le résultat d'une histoire récente qui passe d'abord par l'Angleterre à travers sa colonisation, puis par l'Amérique [...] ²².

Au Québec, au début du XX^e siècle, certains milieux tentent de résister à cette transformation de la fête : « Les conservateurs ne s'opposent pas à Noël comme tel [...]; ils dénoncent son esprit, trop éloigné, clament-ils, de la bonne morale catholique. ²³ », écrit Warren. Le sociologue remarque en contrepartie que « personne ne songe vraiment à travestir les coutumes anciennes du temps des fêtes. Les journaux les plus libéraux ne cessent de témoigner de leur attachement à un Noël traditionnel, rythmé par les offices religieux et les rites de l'ancien temps ²⁴. »

À une époque où la fête de Noël se commercialise de plus en plus et participe d'un phénomène d'universalisation, comment les auteurs canadiens-français se situent-ils en regard de ces transformations dans leurs contes de Noël? Tendent-ils à résister à ce mouvement en glorifiant le folklore traditionnel canadien et religieux ou à s'ouvrir peu à peu à une forme de modernisme et de laïcisme? Essaient-ils de s'approprier la fête de Noël devant l'affluence de traditions étrangères ou de participer à l'universalisation de la fête? Se soumettent-ils aux visées moralisatrices et nationalistes de la littérature de l'époque ou s'en affranchissent-ils? Ces questions guideront la rédaction du présent mémoire qui portera essentiellement sur la pratique des contes de Noël écrits et publiés au Québec dans les recueils et opuscules de 1859 à 1940. Même si cette pratique a été abondante durant cette période et que plusieurs auteurs importants s'y sont adonnés, très peu d'études se sont penchées sur les contes de Noël écrits au Québec jusqu'à présent.

²² M. PERROT. *Ethnologie de Noël* [...], p. 14-15.

²³ J.-P. WARREN. *Hourra pour Santa Claus!* [...], p. 174.

²⁴ J.-P. WARREN. *Hourra pour Santa Claus!* [...], p. 175.

État de la question

Même à l'échelle internationale, la pratique des contes de Noël a été peu étudiée alors que, paradoxalement, des contes comme celui de Dickens ont été abondamment analysés et étudiés. Emily Kingery s'étonne de ce constat dans sa thèse *A Christmas Canon: Literary Influence and the Anthological Motive*, publiée en 2013 : « Given the wide-ranging, often interdisciplinary interest in the exploration and analysis of all things Christmas, however, it is surprising that so little scholarship has been dedicated to the study of Christmas literature²⁵. » La thèse de Kingery vient combler en partie la lacune en s'intéressant principalement au processus d'« anthologisation » de la littérature autour de Noël. Notons aussi l'ouvrage *Victorian Christmas in Print* (2009) de Tara Moore qui s'est penché plus sérieusement sur la littérature de Noël au temps de Dickens. Kingery affirme que le peu d'études s'explique en partie par l'association des récits de Noël avec la littérature populaire et la littérature pour enfants, deux genres souvent jugés négativement. Elle cite aussi l'auteure d'une anthologie :

« The annual demand for Christmas stories has two consequences. First, magazine editors are willing to pay higher rates than usual for such stories. Second, they sometimes accept fiction that isn't quite up to their usual literary standards. They seem to reason that a less-than-prize-winning Christmas story is better than no Christmas story at all. » (256) As a result, literary critics have typically judged « the entire subgenre of occasional stories by the worst examples of them. Judging the entire genre by its worst examples leads them to dismiss the entire subgenre as mawkish, whorish, trite, formulaic, and “subliterary” (254)²⁶. »

Nous croyons que ces explications peuvent tout aussi bien s'appliquer au cas du Québec. Ici aussi, plusieurs auteurs et amateurs ont répondu aux demandes des périodiques. Voici le témoignage du journaliste Pierre-Marcel Bernard :

Le directeur du « Nationaliste », avec l'urbanisé et la politesse qui le caractérisent, m'a demandé de lui écrire un conte de Noël. Depuis quelque dix ans, les divers directeurs de journaux me font la même demande et la crainte du conte de Noël devient pour moi le cauchemar des onze mois qui précèdent décembre. Vous qui n'avez qu'à lire les contes que nos machines à écrire cisèlent (oh! oh!) pensez sans doute qu'on écrit un conte de Noël comme on fume une cigarette ou comme on eng... un conducteur de tramway, mais je vous jure sur mes propres cendres – ne voulant pas engager celles de

²⁵ E. KINGERY. *A Christmas Canon* [...], p. ix.

²⁶ E. KINGERY. *A Christmas Canon* [...], p. xvi-xvii.

Kingery cite S. KOPPELMANN (ed.), *“May Your Days Be Merry and Bright” and Other Christmas Stories by Women*, Detroit, Wayne State UP, c1988, 264 p.

mes ancêtres – que c'est bien plus difficile que cela. Le sujet a été épuisé depuis qu'on écrit en langue d'oïl et tous les auteurs possibles ont labouré et hersé ce champ curieux de la littérature²⁷.

Louis Fréchette est l'un des auteurs de contes de Noël les plus prolifiques : « [L]e conteur, qui se doublait d'un homme d'affaires, a souvent fait paraître le même conte jusqu'à trois fois sous des titres différents dans autant de journaux, la plupart du temps sans changements majeurs²⁸. » William Chapman, un poète et polémiste conservateur, a même raconté que Fréchette aurait réclamé quarante dollars supplémentaires au directeur de *La revue canadienne*, Alphonse Leclaire, qui lui avait commandé un conte de Noël alors que l'entente initiale était de vingt dollars. Leclaire aurait finalement accepté de lui verser dix dollars supplémentaires²⁹. Il n'a pas été possible de vérifier l'anecdote alors que la plupart des critiques de Chapman envers Fréchette étaient de mauvaise foi, mais cela peut donner une idée de la demande pour ce type de récits à l'époque. Ainsi, le caractère saisonnier, populaire et « alimentaire » de la pratique semble avoir confiné les contes de Noël québécois à la déconsidération et à l'oubli.

Les études qui se rapprochent le plus de l'analyse de la pratique des contes de Noël au Québec sont un article d'Aurélien Boivin intitulé « Le cycle de Noël dans le conte littéraire québécois du XIX^e siècle »³⁰ et un court article de Ginette Guindon ayant pour titre « Noël dans la littérature jeunesse au Québec »³¹. Dans le premier, Boivin relève des coutumes et des traditions reliées à la fête décrites dans certains contes québécois du XIX^e siècle. Il explique ce qu'est le cycle de Noël en présentant comment les coutumes sont représentées dans les textes de l'époque. Pour ce faire, il utilise non seulement des extraits de contes, mais également des extraits de *Maria Chapdelaine*, du *Survenant* et d'articles ou encore d'études sur les mœurs propres à cette époque de l'année. Boivin présente des traditions liées à la fête de Noël comme celle de mettre ses souliers en avant de l'âtre

²⁷ P.-M. B. « Conte de Noël », *Le Nationaliste*, vol. IX, n° 45, dimanche 29 décembre 1912, p. 6.

²⁸ M. LEMIRE et J. ROY. « La Noël au Canada et autres contes de Louis Fréchette », *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, [En ligne], sous la direction de Maurice Lemire, Montréal, Fides, 1987, http://services.banq.qc.ca/sdx/DOLQ/document.xsp?id=00473&cv=00&qid=sd_x_q7 (Page consultée le 31 octobre 2012).

²⁹ W. CHAPMAN. *Le lauréat. Critique des œuvres de M. Louis Fréchette*, Québec, Léger Brousseau, 1894, p. 232-233.

³⁰ A. BOIVIN. « Le cycle de Noël dans le conte littéraire québécois du XIX^e siècle », *L'action nationale*, vol. LXXXI, n° 10, décembre 1991, p. 1549-1570.

³¹ G. GUINDON. « Noël dans la littérature jeunesse au Québec », *Lurelu*, vol. 4, n° 4, 1981, p. 3-8.

la nuit de Noël ainsi que l'importance de la messe de minuit dans les récits. Cette messe de minuit est souvent l'occasion d'admirer la crèche à l'église. Durant la nuit de Noël, certains enfants ont pitié du Jésus de la crèche, allant jusqu'à lui donner leur écharpe pour le réchauffer au péril de leur vie, d'autres acceptent de partager leurs cadeaux en voyant la pauvreté et la misère de certains des leurs. Pour l'auteur, « les littérateurs du XIX^e siècle catholique ne manquent jamais, surtout à l'occasion de Noël, d'être moralisateurs³² ». Ainsi, plusieurs personnages de contes subissent des châtements pour avoir manqué la messe de minuit. Dans les textes, la veille de Noël et celle du Jour de l'An sont aussi des occasions pour les conteurs de raconter des histoires. Le conteur et narrateur est habituellement un homme âgé et il n'est pas rare qu'il se serve de son conte pour donner une leçon de morale. Boivin continue son article en décrivant les coutumes propres au Jour de l'An. Il rappelle que la période des Fêtes se termine le 6 janvier, à l'occasion de la fête des Rois, mais que les réjouissances se poursuivent jusqu'au 2 février, fête de la Chandeleur, et que le cycle de Noël, lui, se termine plutôt le Mardi gras à minuit. Les trois derniers jours de ce cycle, les Jours gras, ont aussi été l'objet de plusieurs contes. Le cycle de Noël est globalement le cycle des réjouissances et a inspiré beaucoup plus de littérateurs que le cycle de Pâques. Cet article s'intéresse donc à des contes liés au cycle de Noël, qui est une période assez vaste et qui englobe plusieurs fêtes. Elle ne s'attarde donc pas vraiment à la spécificité des contes de Noël tout comme ces derniers ne sont pas vraiment abordés en profondeur. De plus, l'article ne mentionne pas la transformation de la fête qui se met en branle dès cette époque, ne parlant pas du tout par exemple du père Noël, pourtant déjà présent dans plusieurs contes du XIX^e siècle, dont ceux de Mme Dandurand.

Dans le deuxième article, Guindon fait l'étude de la représentation de Noël dans la littérature jeunesse du Québec. Selon l'auteure, Noël est un thème peu et mal exploité dans cette littérature. Elle affirme que la propension à la fête des Québécois y est peu développée contrairement à la littérature anglophone. Dans son article, elle analyse la fête sous son aspect religieux, qui est le plus important : « La fête de Noël reste une fête religieuse teintée de morale chrétienne. Le père Noël si cher à nos voisins anglophones est surtout dans nos livres le Noël de la crèche.³³ » Puis, elle l'analyse brièvement sous son aspect commercial. Elle différencie aussi le Noël religieux, du Noël profane, du Noël folklorique et du Noël ludique. En fait, son article fait surtout une sorte de

³² A. BOIVIN. « Le cycle de Noël [...] », p. 1559.

³³ G. GUINDON. « Noël dans la littérature jeunesse [...] », p. 3.

recension des textes fictifs sur Noël destinés à la jeunesse. Elle inclut des albums contenant des idées de décoration, de jeux, de recettes et de chants. Même si elle fait la distinction entre le Noël religieux et le Noël commercial, elle ne traite pas, à l'instar de Boivin, de l'évolution et de la transformation de la fête, alors que son corpus traverse près de soixante-dix années (1913-1981). Par ailleurs, elle a choisi et analysé son corpus sous l'angle d'une littérature destinée à la jeunesse, ce qui exclut plusieurs contes.

Dans son article « Entre tradition et modernité : conte de Noël et presse syndicale »³⁴, la sociologue et historienne Stéphanie Lachat s'intéresse à deux contes de Noël publiés à quarante ans d'intervalle dans l'organe de presse d'un syndicat suisse. Elle y démontre comment la fiction est utilisée dans le but de promouvoir la prise de parole dans un contexte syndical. La tradition de ces contes se retrouve dans l'utilisation de référents provenant de l'imaginaire collectif (ex. : le père Noël, les lettres qui y sont adressées, etc.) alors que la modernité se perçoit par les référents au monde réel et actuel (ex. : mauvaises conditions de travail, conventions syndicales, etc.). Son analyse est plutôt formelle et ne tient pas vraiment compte de l'évolution entre les deux contes ou encore du contexte littéraire. Elle ne s'intéresse pas non plus à l'histoire et aux particularités de la fête de Noël.

Comme on l'a vu, il y a peu d'études sur les contes qui mettent en scène Noël. Aucune de ces quelques publications n'aborde ces contes dans la perspective d'une fête en transformation, qui se commercialise et s'universalise dès le XIX^e siècle. En fait, aucune étude ne traite exclusivement de la pratique du conte de Noël québécois. Pourtant, analyser ces contes de Noël permettrait d'en savoir davantage sur cette production mal connue et apporterait un nouvel éclairage sur la littérature de la période. Il est d'autant plus intéressant de les étudier à cette époque alors que la fête hivernale par excellence subit de grandes transformations.

³⁴ S. LACHAT. « Entre tradition et modernité : conte de Noël et presse syndicale », *Études de lettres*, n° 3-4 (256), 2000, p. 153-178.

Objectifs et hypothèses

L'objectif principal de notre mémoire est de décrire et d'analyser d'un point de vue historique et thématique la pratique québécoise du conte de Noël au cours de la période 1859 à 1940. L'année 1859 correspond à l'année de publication en livre du premier conte de Noël, soit « Jacques Cartier ou le Premier jour de l'an 1536 au Canada » de Henri-Émile Chevalier. L'année 1940 est souvent utilisée comme moment charnière en littérature québécoise, en témoigne le découpage des périodes des tomes II (1900-1939) et III (1940-1959) du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, par exemple. C'est aussi l'année de l'invasion de la France lors de la Seconde Guerre mondiale, qui marque ici un essor éditorial fulgurant et une plus grande ouverture au reste du monde. Le mouvement régionaliste s'essouffle et la modernité littéraire commence à poindre plus significativement. Dans le cas des contes de Noël, la pratique est de plus en plus destinée aux enfants avec le développement de la littérature jeunesse et l'éclosion des albums illustrés comme ceux de Tante Lucille. Ainsi, 1940 apparaît comme une limite temporelle raisonnable pour le corpus de ce mémoire.

Pour atteindre notre objectif principal, il s'agira, dans un premier temps, d'étudier comment les contes de Noël répondent aux attentes envers la littérature québécoise de l'époque en regard des aspects les plus importants de l'idéologie clérico-nationaliste, « dite aussi de conservation³⁵ ». « Le projet clérico-nationaliste est systématiquement tourné vers le passé. Il se caractérise par le rejet des valeurs nouvelles et par le repli constant sur la tradition canadienne-française et catholique³⁶. » La primauté de la religion, la valorisation de la famille et le mode de vie rural sont les trois bases du type de société qu'il propose³⁷. Aussi, « [l]e nationalisme est l'un des traits dominants de cette idéologie. La nation y est définie tout autant par son catholicisme et ses origines rurales que par ses caractéristiques ethniques et linguistiques³⁸. »

³⁵ P. LINTEAU, R. DUROCHER et J.-C. ROBERT. *Histoire du Québec contemporain*, tome 1 : De la Confédération à la crise (1867-1929), coll. « Boréal Compact », n° 14, Montréal, Boréal, 1989, p. 700.

³⁶ P. LINTEAU, R. DUROCHER et J.-C. ROBERT. *Histoire du Québec contemporain* [...], p. 700.

³⁷ P. LINTEAU, R. DUROCHER et J.-C. ROBERT. *Histoire du Québec contemporain* [...], p. 700-701.

³⁸ P. LINTEAU, R. DUROCHER et J.-C. ROBERT. *Histoire du Québec contemporain* [...], p. 703.

Les thèmes privilégiés par le clérico-nationalisme s'appliquent assez bien aussi à Noël, fête fondamentalement religieuse où la famille et les coutumes locales sont à l'honneur. En fait, « Christmas is a festival beloved of folklorists, it is they who have provided by far the richest literature on the festival. It seems that at whatever date and region we encounter the festival it has accreted to itself a wealth of local rites and customs often of considerable specificity³⁹. » De ce fait, Noël est à la fois la fête religieuse la plus universelle et la plus locale qui soit selon Daniel Miller⁴⁰. Nous pouvons donc penser que la pratique des contes de Noël est foncièrement traditionnelle puisque le thème de Noël condense en lui-même les principaux traits du clérico-nationalisme que sont la religion, la famille et le nationalisme. Ce sont donc les trois principaux aspects qui seront analysés en lien avec la tradition et le contexte littéraire dans la première partie.

Selon Warren, « [l]es contes adoptent un style moral, sinon moralisateur, qui se reflète déjà dans le choix des sujets : Bethléem, le Noël du pauvre, la messe de minuit à la campagne, un Noël dans nos églises, l'étoile des rois mages, les vieux noëls⁴¹ ». Les contes de Noël sont donc essentiellement religieux et moralisateurs. La famille qu'ils mettent en scène à l'occasion de Noël est traditionnelle. Aussi, plusieurs contes semblent afficher une préférence pour le petit Jésus comme distributeurs de présents, en opposition au père Noël. Cependant, dans le contexte d'une société en transformation, d'une littérature québécoise en transition vers une certaine modernité et d'une fête qui se commercialise, les contes de Noël sont-ils aussi traditionnels qu'on pourrait le croire?

Il conviendra donc, dans un deuxième temps, d'étudier en quoi les contes de Noël innovent et sont modernes par rapport aux trois thèmes traditionnels identifiés précédemment. Le caractère religieux et moralisateur des contes peut-il être nuancé, voire détourné? Fait-on toujours le portrait de familles modèles et traditionnelles à l'occasion des Fêtes? Comment s'accommode-t-on de Santa Claus, venu des États-Unis avec la commercialisation? Jean-Charles Harvey, dans « L'homme rouge » (1929), semble vouloir donner une légitimité à ce personnage en le liant avec l'histoire sainte. Est-ce que les contes québécois montrent des signes d'ouverture au monde,

³⁹ D. MILLER. « A Theory of Christmas » in D. MILLER (ed.), *Unwrapping Christmas*, New York, Oxford University Press, c1993, p. 23.

⁴⁰ D. MILLER. « A Theory of Christmas » [...], p. 26.

⁴¹ J.-P. WARREN. *Hourra pour Santa Claus!* [...], p. 176-178.

mettent en scène le caractère universel de la fête? Certaines histoires, en tout cas, se passent en pays étranger ou encore ont des héros étrangers.

Globalement, la plupart des auteurs mêlent-ils le traditionnel et le nouveau? Peut-on déceler une évolution de l'ancien vers le nouveau, du religieux vers le profane, des contes plus vieux aux contes plus récents de la période 1859-1940?

La pratique des contes de Noël étant plutôt de type populaire et éphémère, elle n'a pas donné lieu à beaucoup d'expérimentations textuelles. Sur le plan narratif, les contes les plus intéressants à étudier sont ceux où intervient un conteur-narrateur. Or, ces types de contes sont pratiquement absents de 1905 à 1940 et ne constituent qu'une toute petite partie du corpus. Les contes de Noël en général comportent des intrigues simples et sont plutôt traditionnels sur le plan formel. C'est pourquoi notre étude de la tradition et de la modernité se situe davantage du côté thématique que formel, la nouveauté résidant principalement dans le traitement des thèmes.

Méthodologie

Compte tenu de l'absence d'études théoriques d'envergure sur la pratique du conte de Noël, il est de mise de définir tout d'abord ce qu'est un conte de Noël. Nous avons dû élaborer une définition aux fins du mémoire, comme personne ne semble avoir circonscrit de ce qu'était un conte de Noël jusqu'à maintenant. Ainsi, dans le cadre de ce mémoire, nous entendons par conte de Noël un récit relativement bref qui raconte des événements fictifs se déroulant durant la période des Fêtes, comprise entre le 24 décembre et le 2 janvier, et qui figurent des valeurs, personnages, coutumes ou des traditions reliées à Noël. Elle se fonde, entre autres, sur la définition du conte de Michèle Simonsen dans *Le conte populaire français*⁴².

En partant d'une bibliographie sur les contes de Noël réalisée à l'aide de l'essai de bibliographie d'Aurélien Boivin (1976) portant sur les contes du XIX^e siècle, nous avons enrichi notre répertoire du début du XX^e siècle en effectuant des recherches dans le *Dictionnaire des œuvres littéraires du*

⁴² M. SIMONSEN. *Le conte populaire français*, coll. « Que sais-je? », Paris, PUF, 1981, p. 10.

La définition de Michèle Simonsen sur le conte populaire pourrait se résumer ainsi : récit en prose qui raconte des événements fictifs et données pour tels.

Québec en ligne et dans le catalogue de Bibliothèque et Archives nationales du Québec. En utilisant certains mots-clés comme « Noël », « réveillon », « Jour de l'An », « décembre », nous avons pu répertorier la majorité des recueils contenant des contes de Noël. Nous avons effectué ces recherches par mots-clés dans tous les recueils/livres numérisés de la période. Pour ceux qui n'étaient pas disponibles sur Internet, nous avons dû les feuilleter à la bibliothèque à la recherche de mots-clés annonçant potentiellement des contes de Noël. Le corpus est donc principalement composé de contes de Noël publiés dans des recueils regroupant des contes et nouvelles divers. À noter qu'il y a trois recueils et deux opuscules dédiés à cette production (ceux de Fréchette, Dandurand, Dantin et Bibaud).

Le corpus du mémoire est ainsi constitué de 159 contes de Noël publiés dans les recueils ou encore en opuscules entre 1859 et 1940. Ces contes sont répartis en 80 livres ou livrets et écrits par 70 Québécois, dont 23 femmes et 47 hommes. La plupart de ces textes ont d'abord été diffusés dans des journaux ou des revues avant de paraître en livres. On peut supposer qu'ils ont davantage marqué le genre en étant publiés de la sorte. Ils ont du moins eu une seconde vie.

Les textes qui composent notre corpus empruntent bien entendu à la forme même des contes, mais aussi souvent à celle des légendes, des nouvelles et des récits. Il est important ici de noter que « les frontières terminologiques sont mal définies entre conte, légende et anecdote pour lesquels la poétique classique n'a d'ailleurs pas fourni de règles⁴³ ». Les termes sont souvent utilisés comme synonymes dans la période qui nous concerne et il existe une certaine confusion chez les auteurs eux-mêmes. Toutefois, dans le cas où ce sont spécifiquement les contes de Noël qui nous préoccupent, le terme « conte » est presque exclusivement utilisé plutôt que « nouvelle de Noël », « légende de Noël » ou encore « récit de Noël ». « N'y a-t-il pas en outre des cas où une synonymie entre les termes ne se posera jamais? “Conte de fées”, “conte de Noël” dira-t-on notamment, et non “nouvelle de fées”, “nouvelle de Noël”⁴⁴ », écrit René Godenne, spécialiste de la nouvelle française. Ainsi, bien qu'on leur attribue la plupart du temps le nom de « contes », la majorité des récits de notre corpus ne correspondent pas au sens traditionnel de conte.

⁴³ M. LEMIRE et D. SAINT-JACQUES, dir. *La vie littéraire au Québec*, vol. III (1840-1869) : « Un peuple sans histoire ni littérature », Sainte-Foy, Les presses de l'Université Laval, 1996, p. 422.

⁴⁴ R. GODENNE. « La nouvelle française », *Études françaises*, vol. 12, n° 1-2, 1976, p. 103-111.

Dans son acception la plus simple, le conte est un récit merveilleux destiné à divertir, qui met en scène des personnages qui accomplissent des exploits extraordinaires. Le conte est pure invention et n'est donc pas construit à partir d'un fait réel. Rares sont les conteurs [québécois] du dernier tiers du XIX^e siècle à transcrire à l'écrit des histoires d'ogres, de géants, de fées ou de princesses, tels Cendrillon, la Belle au bois dormant, le Chat botté et le Petit Poucet ; peu, même, s'en inspirent⁴⁵.

Nous avons d'abord écarté de notre corpus ce qui se présentait comme des « contes du Jour de l'An ». Selon le sociologue français François-André Isambert, les deux fêtes sont antithétiques : enfants / adultes, famille restreinte / famille étendue, religieux / profane, piété / charivari, rigorisme / exubérance, sobriété / ivresse, etc.⁴⁶ D'après Warren, c'est à la fin du XIX^e siècle qu'on assiste à un déplacement du Jour de l'An vers Noël⁴⁷. Pendant longtemps, les Canadiens français auraient préféré « célébrer pleinement les deux et, qui plus est, ce qui n'aide pas à lever la confusion, en confondant beaucoup de rites et de symboles de [chacun]⁴⁸ ». Cette confusion entre la fête de Noël et le Jour de l'An est perceptible dans plusieurs contes de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle, ce qui complique la délimitation entre un conte de Noël et un conte du Jour de l'An. Également, dans certains textes, le temps de l'histoire s'étale sur la période entre le réveillon de Noël et le 1^{er} janvier. Le recueil *Contes de Noël* de Mme Dandurand, par exemple, contient des contes qui se passent à Noël évidemment, mais aussi des contes qui se passent lors des célébrations du Nouvel An tout en faisant référence à des coutumes habituellement et aujourd'hui manifestement reliées au 25 décembre. Dans un conte d'Ernest Choquette, un couple décore l'arbre de Noël la veille du Jour de l'An pour leur fillette. Les bûcherons pactisent avec le diable autant le 24 décembre chez Louis Fréchette que le 31 décembre chez Honoré Beaugrand. Nous avons donc finalement considéré comme conte de Noël tout récit bref dont la plus grande partie de l'action ou encore le dénouement se déroule durant la période des Fêtes, soit du 24 décembre au 2 janvier. Plus on avance dans le temps, moins la confusion est présente, plus le Noël québécois se distingue du Jour de l'An⁴⁹. En fait, la pression énorme qu'exerce le Noël commercial américain sur la culture

⁴⁵ M. LEMIRE et D. SAINT-JACQUES, dir. *La vie littéraire au Québec*, vol. IV (1870-1894) : « Je me souviens », Sainte-Foy, Les presses de l'Université Laval, 1999, p. 394.

⁴⁶ F.-A. ISAMBERT. *Le sens du sacré. Fêtes et religions populaires*, Paris, de Minuit, 1982, p. 166.

⁴⁷ J.-P. WARREN. *Hourra pour Santa Claus!* [...], p. 45.

⁴⁸ J.-P. WARREN. *Hourra pour Santa Claus!* [...], p. 46.

⁴⁹ Voir le graphique n° 1 en Annexe II qui montre l'évolution quantitative des contes se déroulant au Jour de l'An en comparaison de ceux se déroulant à Noël.

populaire canadienne-française favorise cette différenciation et le choix du 25 décembre comme jour unique pour les grandes festivités et l'échange des étrennes.

Pour cerner en quoi les contes de Noël durant la période 1859-1940 sont traditionnels, nous tenterons d'abord de définir ce qu'est la tradition à l'aide de dictionnaires et d'articles sur la question. Brièvement, nous pouvons voir la tradition comme un héritage du passé qui est lié à la religion et à l'identité. Nous brosserons ensuite un portrait du contexte littéraire de l'époque et dégagerons les caractéristiques attendues de la littérature. Nous nous servirons d'ouvrages historiques comme *Brève histoire de l'Église catholique au Québec* (Lucia Ferretti) ainsi que d'ouvrages généraux comme *Histoire de la littérature québécoise* (Michel Biron, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge) et les tomes III à VI de *La vie littéraire au Québec* (Maurice Lemire, Denis Saint-Jacques, Lucie Robert). Nous relèverons par la suite la façon dont les contes de Noël participent de la tradition selon trois thèmes importants du clérico-nationalisme tels que présentés dans le premier tome d'*Histoire du Québec contemporain* (Paul-André Linteau, René Durocher, Jean-Claude Robert) et qui caractérisent la littérature de l'époque : la religion, la famille et le nationalisme. L'ouvrage *Hourra pour Santa Claus!* (Jean-Philippe Warren) sera grandement utile pour l'étude de ces thèmes en lien avec la fête.

Pour analyser en quoi des contes de Noël sortent du convenu et affichent une certaine modernité, nous définirons la modernité avec la même méthodologie que le terme « tradition » afin d'en faire émaner les points d'ancrage de notre chapitre. La modernité, elle, renvoie au temps présent, à la nouveauté, à une rupture envers la tradition et les conventions ainsi qu'à la foi envers le progrès. Nous nous servirons des ouvrages généraux sur l'histoire littéraire pour documenter l'avènement de la modernité littéraire au Québec. Ensuite, nous utiliserons les trois grands aspects définis dans le premier chapitre pour expliquer en quoi certains contes innovent et dérogent des canevas imposés par l'élite bien-pensante.

Nous espérons que le présent mémoire laissera entrevoir la diversité et la richesse d'une pratique littéraire méconnue et qu'il incitera d'autres chercheurs à s'y intéresser.

CHAPITRE I

LA TRADITION DANS LES CONTES DE NOËL AU QUÉBEC DE 1859 À 1940

Définitions de la tradition

Tout d'abord, qu'est-ce que la tradition? Le dictionnaire *Le Robert* en distingue trois principaux sens; c'est le dernier qui nous intéresse ici : « Manière de penser, de faire ou d'agir, qui est un héritage du passé. [synonymes :] coutume, habitude⁵⁰ ». L'anthropologue français Georges Balandier, pour sa part, distingue deux définitions : la tradition vue de l'extérieur de la société traditionnelle et celle vue de l'intérieur par ceux qui la vivent. Ainsi, de l'extérieur, elle représente :

« le système des connaissances, des valeurs, des prescriptions, des enseignements, des contraintes, qui assure l'adhésion de l'individu à l'ordre social et culturel existant, et qui est transmis de génération en génération⁵¹ ». Il s'agit donc à la fois d'un savoir, de valeurs et de symboles, et d'un ensemble de moyens institutionnels. Plus précisément, la tradition est « le moyen de la conformité », ce qui explique qu'elle soit sacralisée. Sa pensée l'est tout autant que ses institutions⁵².

Vue de l'intérieur, elle représente « un legs qui sert de normes aux pratiques présentes⁵³ ». Autrement dit, elle est « une fidélité au passé⁵⁴ », une « actualisation du savoir ancien⁵⁵ ». La légitimité de la tradition repose sur le passé et son lien avec le sacré⁵⁶.

Le traditionalisme, lui, est la transformation de la tradition en idéologie⁵⁷. « Aux dogmes des autres écoles, libérale et socialiste, les tenants de la tradition opposent leur propre credo. C'est essentiellement la foi en l'existence d'une intention divine, responsable d'un ordre naturel, d'un cours naturel des choses, et qu'il est illégitime et maléfaisant de vouloir bouleverser⁵⁸. » Le passé, les valeurs traditionnelles et les modes de vie ancestraux sont présentés sous un jour romantique et

⁵⁰ « Tradition », *Le Robert*, [En ligne], <https://pr-bvdep-com.ezproxy.usherbrooke.ca/robert.asp> (Page consultée le 8 juillet 2018).

⁵¹ Séminaire de Georges Balandier : « Tradition et modernité : problèmes théoriques, illustrations africaines, 1966-67 », École Pratique des Hautes Études, cité par Gabriel Gosselin dans « Tradition et traditionalisme », *Revue française de sociologie*, CNRS, vol. XVI, n° 2, avril-juin 1975, p. 217.

⁵² G. GOSSELIN. « Tradition et traditionalisme », *Revue française de sociologie*, CNRS, vol. XVI, n° 2, avril-juin 1975, p. 217.

⁵³ G. GOSSELIN. « Tradition et traditionalisme » [...], p. 217.

⁵⁴ G. GOSSELIN. « Tradition et traditionalisme » [...], p. 217.

⁵⁵ G. GOSSELIN. « Tradition et traditionalisme » [...], p. 218.

⁵⁶ R. ALLEAU et J. PÉPIN. « Tradition », *Encyclopaedia Universalis*, [En ligne], <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/tradition> (Page consultée le 30 mai 2018).

⁵⁷ G. GOSSELIN. « Tradition et traditionalisme » [...], p. 221.

⁵⁸ F. BURDEAU. « Traditionalisme », *Encyclopaedia Universalis*, [En ligne], <http://www.universalis-edu.com.ezproxy.usherbrooke.ca/encyclopedie/traditionalisme/> (Page consultée le 30 mai 2018).

idéal. Les traditionalistes glorifient la tradition et défendent l'idée que leur propre culture est « naturelle » et aussi la meilleure.

Par ailleurs, tradition et identité sont intimement liées. « Héritée du passé, une tradition consolide le lien communautaire et/ou l'identité d'un groupe d'individus dans le temps. Il y a ce double mouvement de transmission : la tradition forme la communauté des individus qui en héritent, et cette communauté héritière garantit la continuité de la tradition⁵⁹. »

Ainsi, la tradition est un marqueur important de la construction et de la préservation de l'identité collective. C'est pourquoi le clergé canadien-français se fera le gardien de la tradition et de l'identité, en assurant l'adhésion de la population à des règles, valeurs et principes moraux.

Contexte historique et littéraire

Durant la deuxième moitié du XIX^e siècle, la littérature québécoise se construit alors que le pouvoir du clergé se resserre sur la société canadienne-française dans tous les domaines. Au lendemain de la rébellion des patriotes de 1837, la petite bourgeoisie des professions libérales souffre d'une certaine déconsidération auprès du peuple qui doit composer avec une piètre situation économique en raison d'une température inclément et de mauvaises récoltes. La religion se pose alors comme un refuge.

Dans le contexte de profonde prostration nationale et de brutale transition économique qui suit l'Union de 1840, l'Église ultramontaine peut apparaître comme l'instance qui sait rassembler dans une nouvelle configuration le sens de la vie collective : sa religion communautaire et démonstrative offre un étendard à la nation ; sa théologie du rapprochement et sa charité organisée, une nouvelle morale des liens sociaux⁶⁰.

En seulement une décennie, le clergé devient l'élite dominante au détriment des professions libérales, qui avaient mené la rébellion. Cet exploit s'explique aussi en partie par l'apport de Mgr Ignace Bourget, évêque de Montréal de 1840 à 1876. Celui-ci est un adepte de l'ultramontanisme, une doctrine originaire de la France qui promeut la supériorité du pouvoir spirituel sur le pouvoir politique et civique et qui reconnaît l'infailibilité du pape. Les ultramontains veulent ainsi que

⁵⁹ C. DELY. « La tradition entre fidélité et trahison », *Sens public*, [En ligne], 27 octobre 2007, http://www.sens-public.org/article.php3?id_article=482 (Page consultée le 4 juin 2018).

⁶⁰ L. FERRETTI. *Brève histoire de l'Église catholique au Québec*, Montréal, Boréal, 1999, p. 79.

l'Église ait le contrôle dans toutes les sphères sociales, y compris le contrôle total de l'éducation. Charismatique, intervenant pour la libération d'exilés et de prisonniers politiques, Mgr Bourget jouit d'une certaine popularité. Pour pallier le manque d'effectifs religieux, il convainc plusieurs congrégations de France de s'installer sur le territoire de son diocèse et encourage les femmes œuvrant dans la charité à fonder des communautés religieuses. Le mouvement de valorisation de la vocation religieuse s'étendra à l'ensemble du Québec durant les décennies suivantes. Le nombre de diocèses se multipliera et le nombre de religieux explosera. Ainsi, le Québec passera de 464 prêtres en 1840 à 1 412 en 1870 et de 650 religieuses en 1850 à 6 628 en 1901⁶¹. Cela permet au clergé de mieux s'organiser, d'assurer sa présence sur tout le territoire et sa mainmise sur l'éducation et d'ainsi accroître son emprise sur la société canadienne-française.

Une littérature sous censure cléricale

Qui dit contrôle social, dit aussi encadrement des arts. Afin de bien baliser la littérature, Mgr Bourget met sur pied l'Œuvre des bons livres en 1844, une bibliothèque paroissiale inspirée de l'Œuvre des bons livres de Bordeaux qu'il transforme aussi en association de piété un an plus tard. Les membres de l'association ont pour mission d'assainir les mœurs et d'endiguer les mauvaises lectures en ne proposant que des livres moraux. L'évêque fonde aussi *Les mélanges religieux* en 1840, un journal cléricale qui présente une compilation d'articles parus dans les journaux catholiques européens⁶² et qui poursuit sensiblement la même mission que la bibliothèque paroissiale. C'est grâce à ces outils d'encadrement créés par l'évêque de Montréal que la censure cléricale peut dès lors s'avérer de plus en plus efficiente et systématique à travers la province⁶³.

Un autre âge commençait. Désormais, il faudrait tenir compte des normes morales de l'Église dans le choix des feuilletons pour les périodiques et des livres pour les bibliothèques publiques, dans la critique littéraire des parutions récentes et, en général, dans la conception de tout ouvrage de création⁶⁴.

⁶¹ L. FERRETTI. *Brève histoire de l'Église* [...], p. 65.

⁶² M. LEMIRE et D. SAINT-JACQUES, dir. *La vie littéraire au Québec*, vol. III [...], p. 185.

⁶³ J. MICHON, dir. *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX^e siècle*, vol. 1 (1900-1939) : « La naissance de l'éditeur », Montréal, Fides, 1999, p. 191.

⁶⁴ M. LEMIRE. « Introduction au volume premier. La littérature canadienne-française au XIX^e siècle », *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome I : des origines à 1900, sous la direction de Maurice Lemire, Montréal, Fides, 1980, p. XXII.

Cette censure sera par ailleurs perpétuée par les successeurs de Mgr Bourget, Mgr Fabre de 1876 à 1896 et Mgr Bruchési de 1897 à 1939⁶⁵.

Au tournant du XX^e siècle, des discours divergeant de l'orthodoxie religieuse se font de plus en plus entendre grâce à la popularité grandissante de l'imprimé (revues, journaux, livres). Pour contrer cela et s'assurer du contrôle de l'opinion publique, le clergé multiplie les offensives. Les condamnations publiques du livre de Rodolphe Girard (*Marie Calumet*, 1901) et du texte d'Albert Laberge (l'extrait « Les foins », 1909) en sont de bons exemples. « La parole divergente, si elle réussit à poindre, est vite rendue muette⁶⁶. » À partir de 1910, les interventions censoriales se font plus rares, mais cela ne signifie pas pour autant l'effritement de la censure. Selon Pierre Hébert, la censure se manifeste autrement, par des initiatives plus positives comme la création de l'Action sociale catholique (ASC) ou de l'Association catholique de la jeunesse canadienne-française (ACJC) qui vont servir à mobiliser les gens et favoriser leur endoctrinement. Cette période s'inscrirait en fait dans un âge d'or de la censure, « âge où le discours est contraint dans son processus de génération même⁶⁷ ».

Une littérature nationale

Les milieux ultramontains autant que les milieux libéraux de l'époque s'appuient sur le postulat romantique suivant : chaque nation devrait avoir sa propre littérature⁶⁸. À défaut d'avoir accédé à l'indépendance politique lors de la rébellion des patriotes, on souhaite affirmer son indépendance dans le domaine culturel par la littérature et les arts⁶⁹. Les gens de lettres désirent aussi faire mentir le rapport Durham de 1839 qui avait qualifié le peuple québécois de « sans histoire et sans littérature »⁷⁰. Pour se démarquer de la littérature française, on veut insister sur l'originalité du Canada français. Selon les ultramontains, ce qui fait l'originalité des Canadiens à cette époque,

⁶⁵ P. HÉBERT. *Censure et littérature au Québec. Le livre crucifié (1625-1919)*, avec la collaboration de Patrick Nicol, Montréal, Fides, 1997, p. 105-136.

⁶⁶ P. HÉBERT. *Censure et littérature au Québec. Le livre crucifié [...]*, p. 135.

⁶⁷ P. HÉBERT. *Censure et littérature au Québec. Le livre crucifié [...]*, p. 136.

⁶⁸ Germaine de Staël (1766-1817) a mis en évidence le caractère national des littératures dans son ouvrage *De la littérature* publié en 1800 en France.

⁶⁹ M. LEMIRE. *La littérature québécoise en projet au milieu du XIX^e siècle*, Montréal, Fides, 1993, p. 85.

⁷⁰ M. BIRON, F. DUMONT et É. NARDOUT-LAFARGE. *Histoire de la littérature québécoise [...]*, p. 57.

c'est la religion catholique en premier, puis la langue française. En effet, le nationalisme de cette époque passe d'abord par la religion. Aussi,

on énumère [...] des caractéristiques que devrait avoir la nouvelle littérature pour atteindre l'originalité. Un heureux dosage, peut-on croire, produirait les résultats escomptés. La grande nature, les mœurs des indigènes, l'histoire du Canada et les coutumes des « habitants » constitueraient des éléments fondamentaux pour atteindre l'originalité⁷¹.

En bref, la religion, les mœurs canadiennes, le territoire, le patrimoine, voilà le programme de la littérature nationale en devenir.

Par contre, cette autonomie recherchée ne se veut pas entière puisqu'on souhaite cette littérature nationale sous contrôle moral et religieux afin d'éviter ce qu'on considère ici comme des dérives de la France. Ce discours d'autonomisation « flatte la fierté des Canadiens pour les amener à accepter une littérature entièrement consacrée aux intérêts cléricaux. En faisant coïncider parfaitement nationalisme et religion, il en arrive à faire de la littérature un instrument de propagande religieuse⁷² ».

En insistant sur la volonté d'avoir une littérature morale, soumise à la religion, les ultramontains donnent surtout de l'importance au contenu tout en diminuant considérablement celle de la forme. La forme importe peu, tant que le contenu sert à promouvoir la bonne morale. On associe la nouveauté, la subjectivité et même le talent au danger et on accuse la forme d'avoir corrompu la littérature moderne en France. Les auteurs doivent donc se concentrer sur leurs sujets et la représentation du réel est hautement valorisée puisque l'on se méfie de l'imagination. « Aussi va-t-on s'empresse, avant même que la littérature nationale ne prenne vraiment son essor, de poser partout des balises pour qu'elle reste dans le droit chemin⁷³. »

Les récits brefs

Certains genres littéraires sont déconseillés. Tel est le cas du roman et du théâtre, que l'on juge dangereux. En contrepartie, le conte, la légende, la poésie et la chanson sont encouragés puisque

⁷¹ M. LEMIRE. *La littérature québécoise en projet* [...], p. 98-99.

⁷² M. LEMIRE. *La littérature québécoise en projet* [...], p. 85.

⁷³ M. LEMIRE. « Introduction au volume premier [...], p. XXIII.

jugés inoffensifs. De plus, le conte et la légende, par exemple, font œuvre utile en remettant d'anciennes légendes canadiennes au goût du jour et, le plus important, en les préservant de l'oubli. Pour répondre aux attentes de la littérature nationale, il s'agit d'écrire des récits inspirés de légendes orales, la plupart du temps fantastiques et non merveilleux comme les contes de Grimm ou Perreault. « [L]es premiers contes manifestent tous des caractéristiques propres à former une littérature nationale. D'abord, ils se situent dans un décor connu, réaliste, le plus souvent de vastes étendues de forêts canadiennes qui traduisent la réalité, voire l'originalité du continent nord-américain. Ensuite, ils s'inspirent d'un fait réel déformé par la tradition⁷⁴. » Selon *Histoire de la littérature québécoise*, « [l]es contes et les légendes forment un corpus traditionnel qui illustre bien le programme de littérature nationale proposé par l'abbé Casgrain en 1866⁷⁵. »

Les récits brefs connaissent une effervescence au début des années 1840, production par ailleurs influencée par la popularité du roman gothique et l'avènement du fantastique. Après une quasi-absence de près de dix ans, le genre connaît une deuxième vague de popularité, celle-ci se situant au tournant des années 1860 et étant portée par la fondation de la revue *Soirées canadiennes* en 1861. « Hâtons-nous de raconter les délicieuses histoires du peuple avant qu'il ne les ait oubliées » : telle est la mission que se donne le périodique et c'est avant tout par la publication de légendes ou récits légendaires et de contes que cela se traduit⁷⁶.

Plus tard, durant la première moitié du XX^e siècle, le conte et le récit bref en général sont le terrain privilégié du mouvement régionaliste. Les contes et récits régionalistes s'inspirent la plupart du temps du souvenir quand ils ne prennent pas la forme même du souvenir, en associant l'enfance et la tradition. On y fait l'éloge des habitants anonymes au lieu des héros historiques comme c'était davantage le cas dans la littérature du XIX^e siècle⁷⁷. Ce mouvement littéraire se veut un remède aux difficultés que vit la province. Plusieurs Canadiens français partent pour les États-Unis dans l'espoir d'une vie meilleure dans les usines des États voisins. La population rurale décline au profit

⁷⁴ M. LEMIRE et D. SAINT-JACQUES, dir. *La vie littéraire au Québec*, vol. III [...], p. 422.

⁷⁵ M. BIRON, F. DUMONT et É. NARDOUT-LAFARGE. *Histoire de la littérature québécoise* [...], p. 114.

L'extrait fait référence à l'article suivant : H.-R. CASGRAIN. « Le mouvement littéraire en Canada », *Le Foyer canadien*, janvier 1866, p. 1-31.

⁷⁶ M. LEMIRE et D. SAINT-JACQUES, dir. *La vie littéraire au Québec*, vol. III [...], p. 421.

⁷⁷ M. LEMIRE. *Le mouvement régionaliste dans la littérature québécoise (1902-1940)*, Québec, Nota Bene, 2007, p. 149.

de la ville alors que l'on souhaite coloniser les régions plus éloignées du Québec. Dans ces conditions, l'Église et l'État s'entendent pour favoriser l'agriculture et non l'industrie, car l'Église se méfie de la population urbaine et son contrôle est plus efficace dans les régions rurales. Elle en fait un problème moral : « Les cultivateurs succombent à l'attrait de la civilisation urbaine parce qu'ils ont dégénéré et aspirent au confort moderne ; il faut sonner le rappel et prêcher la noblesse des vertus antiques⁷⁸. » Pour satisfaire ses ambitions, le clergé élabore des critères que doit respecter la littérature, sous l'impulsion du critique littéraire Camille Roy. Maurice Lemire les résume ainsi :

On détermina d'abord les sujets ; il fallait parler du pays, uniquement du pays [...] Le pays, c'est avant tout le monde rural, non pas tel qu'il existe, mais nimbé de cette auréole que lui confère « le bon vieux temps ». On déterminera implicitement la façon de traiter les sujets. Dans le roman, le père devait toujours l'emporter sur le fils, la tradition, sur la nouveauté, la campagne, sur la ville, la religion, sur l'impiété. La soumission, l'esprit de sacrifice et de renoncement devaient apparaître comme les fondements d'un bonheur axé uniquement sur l'abandon à la volonté divine⁷⁹.

L'avènement des contes de Noël au Québec

C'est donc dans un climat de censure cléricale et sous le projet de littérature nationale que naissent les contes de Noël au Québec. Le premier conte de Noël de notre corpus, « Jacques Cartier ou le Premier jour de l'an 1536 au Canada » d'Henri-Émile Chevalier est publié en 1855 dans *Le moniteur canadien* puis en livre dans *Le pirate du Saint-Laurent* en 1859. Il s'agit d'un conte historique décrivant comment Jacques Cartier et ses troupes auraient vécu le premier Jour de l'An au pays. Chevalier avait fait paraître la même année *Le foyer canadien ou Le mystère dévoilé*, une traduction d'un conte de Noël écrit par Ebenezer Clemo (sous le pseudonyme de Maple Knot⁸⁰). Ce dernier présente son texte comme « the first Christmas Tale of Canada⁸¹ ». Il semble que les

⁷⁸ M. LEMIRE. « Introduction au volume premier [...] », p. XVI.

⁷⁹ M. LEMIRE. « Introduction à la littérature québécoise 1900-1939 », *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome II : 1900-1939, sous la direction de Maurice Lemire, Montréal, Fides, 1987, p. XX.

⁸⁰ Les auteurs du *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord* (Fides, 1989) ont attribué le pseudonyme Maple Knot à Henri-Émile Chevalier. Or, il est plutôt celui d'Ebenezer Clemo. Voir à ce sujet : M. J. EDWARDS. « Clemo, Ebenezer », *Dictionnaire biographique du Canada*, [En ligne], http://www.biographi.ca/fr/bio/clemo_ebenezer_8F.html (Page consultée le 17 novembre 2018).

⁸¹ M. KNOT. « Preface », *Canadian Homes or The Mystery Solved. A Christmas Tale*, Montréal, John Lovell, c1858, p. vi.

premiers auteurs de contes de Noël au Québec étaient des Européens fraîchement arrivés au pays⁸². Néanmoins, les contes de Chevalier dans la décennie 1850 font office de cas uniques puisque c'est plutôt vers 1875 que débute timidement la publication de récits se passant au Jour de l'An ou à Noël dans les journaux. C'est environ dix ans plus tard que l'envol se produit, favorisé par la popularité grandissante des contes de Noël étrangers, à commencer par ceux de Dickens⁸³. Plusieurs contes de Noël de notre corpus ont initialement été publiés dans les journaux *La Patrie* et *La Presse*. En fait, les journaux et les revues étaient les endroits privilégiés à l'époque pour publier des textes, les éditeurs ne voulant pas trop se risquer à la publication de littérature d'imagination⁸⁴.

L'avènement des contes de Noël coïncide aussi avec la transformation de la fête de Noël au Québec, qui s'opère principalement entre 1885 et 1915. Portée par l'industrialisation et l'influence américaine, la fête prend de plus en plus d'importance et son imaginaire se développe. Santa Claus fait progressivement son entrée au détriment du petit Jésus, lui aussi distributeur de présents. On intègre des coutumes étrangères comme les bas de Noël, le sapin, etc. On commence à acheter des cadeaux pour Noël, alors que la tradition voulait que ce soit au Jour de l'An que l'on offre des étrennes. Le milieu conservateur et les nationalistes s'opposent à ces transformations de la célébration qui s'éloignent trop de la morale catholique à leur goût.

Les idéologies dominantes que sont l'ultramontanisme et le clérico-nationalisme ont fait de la tradition leur fer de lance. Comment cela se traduit-il dans les contes qui mettent en scène des traditions importantes pour les Canadiens français? En quoi sont-ils le reflet de la littérature de l'époque, que l'on dit soumise au clergé et à la morale? De quelle façon y représente-t-on la famille modèle? Comment mettent-ils en scène le Noël typiquement canadien tout en s'opposant aux transformations de la fête?

⁸² C'est du moins le cas de l'Anglais Ebenezer Clemo (*Canadian Homes*, 1858) et des Français Henri-Émile Chevalier (« Jacques Cartier [...] », *Le moniteur canadien*, 4 janvier 1855; « Le porteur de journaux », *Le Pays*, 5 janvier 1858; « Un épisode du 1^{er} janvier 1759 », *Le Pays*, 4 janvier 1859) et Emmanuel-Marie Blain de Saint-Aubin (« Un horrible massacre », *L'Opinion publique*, 2 janvier 1873).

⁸³ M. LEMIRE et J. ROY. « La Noël au Canada [...] ».

⁸⁴ A. BOIVIN. « Les périodiques et la diffusion du conte québécois au XIX^e siècle », *Études françaises*, vol. 12, n° 1-2, 1976, p. 92.

1. La religion

« La religion [...] est par excellence le champ de la tradition⁸⁵ », selon René Alleau et Jean Pépin. Comme on l'a vu, le catholicisme est aussi un fondement très important de l'identité nationale canadienne-française de l'époque, si ce n'est le premier. En ce qui concerne le clérico-nationalisme, « [i]l ne s'agit pas seulement d'une religion qui se limite au culte, mais d'un ensemble de valeurs que l'Église transmet depuis des siècles et qui doivent imprégner toute la vie du chrétien. C'est ainsi que l'éducation doit être catholique, que la charité doit être catholique [...], etc.⁸⁶ ». Comme le clergé exerce un contrôle presque absolu sur la société et les arts, les contes de Noël ne font pas exception au reste de la production littéraire de l'époque : ils sont profondément religieux et traditionnels. Ils le sont d'autant plus qu'ils mettent en scène une tradition religieuse à la base. Afin de promouvoir les bonnes valeurs catholiques, plusieurs contes de Noël tiennent une approche prescriptive en proposant des exemples édifiants de vertu et de charité alors que d'autres valorisent plutôt une approche proscriptive en punissant les personnages osant défier Dieu. Beaucoup de contes se centrent également sur la messe de minuit, qui est le point culminant de la célébration religieuse.

1.1. La charité

« Noël dans sa tradition religieuse a toujours valorisé le partage et la charité. C'est au XIX^e siècle que la charité prend une ampleur nouvelle et concerne les exclus de l'industrialisation et de la croissance urbaine⁸⁷ ». Les contes de Noël sont ainsi d'excellents moyens d'encourager les gens à donner aux plus pauvres. Les exemples les plus frappants d'âme charitable dans les contes de Noël québécois sont bien souvent les enfants.

Ces histoires débutent habituellement avec l'allégresse troublée de l'enfant par la découverte de la pauvreté et des injustices qu'elle fait subir. Dans « Le rêve d'Antoinette » (Dandurand, 1883), en allant faire des emplettes en ville avec sa mère, la petite Antoinette voit une petite mendiante : « Elle, la pauvre mignonne, avait une robe bien laide et toute déchirée, un vilain mouchoir sur sa

⁸⁵ R. ALLEAU et J. PÉPIN. « Tradition » [...].

⁸⁶ P. LINTEAU, R. DUROCHER et J.-C. ROBERT. *Histoire du Québec contemporain* [...], p. 700.

⁸⁷ M. PERROT. *Faut-il croire au Père Noël? : idées reçues sur Noël*, Paris, Le Cavalier Bleu, 2010, p. 127.

tête ; ses mains étaient nues. Elle avait des grands yeux bleus pleins de larmes, qu'elle levait parfois en tendant sa petite main rougie vers les passants qui ne la regardaient pas.⁸⁸ » Le soir, Antoinette rêve à elle et sa vieille mère. La petite a la réflexion suivante : « Pourquoi prodigue-t-on sans remords tant de sous blancs pour les coiffures de certaines petites filles, tandis qu'il en est qui n'en ont même pas pour acheter un morceau de pain lorsqu'elles se sentent mourir d'inanition!⁸⁹ » De même, dans « La surprise d'Aglaé » (Marjolaine, 1931), Blandine et ses amies sont tristes d'apprendre qu'Aglaé n'a pas de poupée : « Une petite fille qui n'avait pas de poupée, c'était inconcevable! Et sur les figures tout à l'heure réjouies, la surprise mit un air grave. [...] Plus d'animation, plus d'entrain, plus de rires, la conversation tomba⁹⁰. »

L'enfant, touché par le sort de l'amie pauvre – l'enfant dont on a pitié est majoritairement de sexe féminin –, veut apporter sa contribution et changer l'état des choses, du moins pour le temps des Fêtes. Ainsi, Blandine échafaude des plans pour trouver une poupée à Aglaé. Elle demande l'aide de ses deux petits frères et de sa petite sœur afin d'acheter la poupée. Dans « Jeannette » (Fréchette, 1900), l'héroïne éponyme écrit au petit Jésus :

Cher Petit-Jésus, C'est demain ta fête de Noël, et comme j'ai été bien sage, je mets, comme les autres petits enfants, mes souliers dans la cheminée à papa. Mais je ne veux pas de cadeaux; donne-moi seulement ton portrait. Les cadeaux tu les porteras à Rosina qui est sage, elle aussi, mais dont la mère est veuve et pauvre. Quant à moi, papa et maman me donneront des étrennes au jour de l'An⁹¹.

Ce sont souvent les parents qui, touchés par la bonté de leurs enfants, exaucent leurs vœux et les aident dans leur projet d'apporter des cadeaux aux enfants pauvres. Dans ces contes, les enfants se dépouillent volontairement de leur argent ou de leurs biens. Ils sont capables de faire des sacrifices déjà à leur jeune âge et ils ont de l'initiative.

La fillette misérable qui reçoit un cadeau inattendu est au comble du bonheur. « Sans chercher le mot de l'énigme, Aglaé dansait, chantait et embrassait sa poupée, dans un véritable délire de joie

⁸⁸ JOSETTE. « Le rêve d'Antoinette », *Contes de Noël*, Montréal, John Lovell et Fils, 1889, p. 55-56.

⁸⁹ JOSETTE. « Le rêve d'Antoinette » [...], p. 61-62.

⁹⁰ MARJOLAINE. « La surprise d'Aglaé », *Contes pour enfants canadiens*, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française limitée, 1931, p. 33-34.

⁹¹ L. FRÉCHETTE. « Jeannette », *La Noël au Canada. Contes et récits*, Toronto, George N. Morang & cie, 1900, p. 144.

enfantine⁹². » À la fin de ces histoires, l'enfant charitable est récompensé pour son geste généreux : il éprouve du bonheur d'avoir soulagé la misère d'un camarade. Le sacrifice en valait la peine. « Ni la mère, ni l'enfant ne surent jamais d'où venait cette douce et splendide surprise. Mais en entendant raconter son bonheur à la petite fille qui croyait aux étrennes du petit Jésus, Blandine put goûter pleinement la douceur de l'intime joie de sa charité et de son secret⁹³. » Dans plusieurs contes, ce sont donc les enfants qui sont des exemples, qui ont le sens du sacrifice et qui sont les plus sensibles aux injustices sociales. Pour eux, il n'est pas concevable que le père Noël ou le petit Jésus omette de donner des cadeaux aux enfants les plus pauvres. Madame Dandurand a écrit : « Ces malheureux petits pauvres que *Santa Claus* ne connaît pas, qui ne trouvent jamais, jamais rien dans leur soulier, c'est aux enfants heureux de les consoler, de se constituer leur Providence visible⁹⁴. » (« Le Jour de l'An », 1889)

Ces contes s'inscrivent en fait dans cet objectif:

Les enfants devront être formés à penser aux autres, à dompter leur égoïsme naturel, en accompagnant leur joie de recevoir des gâteries et des jouets d'« un sacrifice pour ceux qui souffrent ». [...] La mère canadienne-française reçoit la tâche d'apprendre aux enfants le noble sentiment de la charité et de les éloigner, à l'inverse, de l'instinct de propriété et d'accaparement. Pour elle, l'accumulation de jouets doit être un spectacle moins glorieux et moins inspirant que le dépouillement accepté avec joie par son enfant⁹⁵.

Les contes de Noël sont donc une opportunité d'éduquer les enfants, mais aussi les plus grands, sur le sens de la charité, surtout à l'occasion des Fêtes. « Combien de contes ne finissent-ils pas [...] par le geste d'un petit bourgeois donnant ses étrennes à la pauvre qui est sa voisine? Le sacrifice est source de bonheur. Plus on donne, plus on accomplit le rite de Noël et plus on répond au véritable désir de son cœur⁹⁶ », écrit Warren. Cette source de bonheur, on la retrouve explicitement dans plusieurs contes.

Par exemple, dans « Le rêve de Madeleine » (Couët, 1925), un étudiant réside près d'une famille prise dans une grande misère. « Une bonne pensée germe en lui : son Noël, il le leur donnera.

⁹² MARJOLAINE. « La surprise d'Aglaé » [...], p. 40.

⁹³ MARJOLAINE. « La surprise d'Aglaé » [...], p. 40.

⁹⁴ JOSETTE. « Le Jour de l'An », *Contes de Noël* [...], p. 73.

⁹⁵ J.-P. WARREN. *Hourra pour Santa Claus!* [...], p. 185.

⁹⁶ J.-P. WARREN. *Hourra pour Santa Claus!* [...], p. 184.

L'argent conservé pour quelque achat, il le destinera à mettre de la gaité dans cette famille misérable.⁹⁷ » Il va donc faire des achats toute la veillée et paie un petit garçon pour aller porter le tout à la famille, qui peut miraculeusement passer un beau Noël grâce à lui. Pendant ce temps, le jeune étudiant « s'éloignait en fredonnant gaiement. Songeait-il à cette pensée de Lacordaire : "La charité est le don de soi". Et un bonheur nouveau l'enveloppait. Jamais il ne s'était senti si heureux et si fier.⁹⁸ » Dans « Veillée de Noël » (Morin, 1928), la famille Valnoir est tout juste revenue de la messe de minuit qu'un domestique trouve un pauvre bambin sur le perron. La mère de famille, « n'écoulant que l'élan de sa générosité⁹⁹ », décide d'adopter l'enfant. Le conte se termine en s'adressant aux lecteurs : « Chers petits amis, suivons l'exemple de cette noble femme : sacrifions quelques plaisirs, donnons d'après notre cœur et non d'après notre bourse. C'est un si grand bonheur que de pouvoir soulager un malheureux!¹⁰⁰ » Le don de soi, le sacrifice, la charité, la générosité, ce sont donc des valeurs qui rendent heureux ceux qui les portent. Warren synthétise ainsi le discours :

On veut faire briller la flamme de la vraie fraternité dans le cœur de chaque Canadien français en encourageant le don d'étrennes. Le bonheur des riches, répète-t-on en usant d'une image, c'est de distribuer des cadeaux par les cheminées. L'idée, en somme, c'est d'être comme Santa Claus, ou le petit Jésus, qui pense aux autres plus qu'à lui-même¹⁰¹.

La fête de Noël est ainsi mise au service d'une morale dans ces contes : se sacrifier et donner est une source de joie.

1.2. La punition divine

Dans les contes de Noël fantastiques, le personnage qui ose invoquer le diable, défier Dieu, manquer à ses devoirs religieux ou succomber à la tentation est puni sévèrement. La majorité d'entre eux ont été écrits au XIX^e siècle, mais pas tous. « La messe de Florent Létourneau » (1930) de Louis Dantin, par exemple, a été publié pour la première fois en 1926 dans *L'Avenir du Nord*. L'élément fantastique de ces récits de notre corpus pourrait être qualifié le plus souvent de « faux

⁹⁷ Y. COUËT. « Le rêve de Madeleine », *De ci, de là...*, [Lévis, s.n.], 1925, p. 49.

⁹⁸ Y. COUËT. « Le rêve de Madeleine » [...], p. 50.

⁹⁹ F. MORIN. « Veillée de Noël », *Contes pour la jeunesse*, Montréal, Édouard Garand, [1928], p. 32.

¹⁰⁰ F. MORIN. « Veillée de Noël » [...], p. 32-33.

¹⁰¹ J.-P. WARREN. *Hourra pour Santa Claus!* [...], p. 97.

suraturel » ou de « suraturel expliqué », c'est-à-dire que les éléments/événements fantastiques se produisant dans le récit peuvent être expliqués par le rêve, le hasard ou encore par l'action de l'humain¹⁰².

Certains folkloristes préfèrent en fait considérer ces textes comme des légendes, plutôt que des contes, bien que ce dernier terme soit le plus utilisé par les auteurs de l'époque. Aurélien Boivin écrit :

Contrairement au conte qui est pure fiction, la légende, « un récit où l'histoire est déformée par la tradition », nous dit le Larousse, se présente avec quelque apparence de fondement historique. Le lieu y est indiqué avec précision. Les personnages sont nettement individualisés dans l'espace et dans le temps et ils accomplissent des actes qui ont un fondement historique, mais déformés par l'imagination. La légende engage la crédibilité de l'auteur¹⁰³.

En donnant des détails pour situer l'histoire et en utilisant la technique de double narration, les auteurs tentent de suppléer à l'absence physique du conteur. C'est en fait par un souci de réalisme et donc, d'adhésion du lecteur, que les auteurs mettent ainsi en scène des légendes populaires et c'est pourquoi le conte écrit se distancie souvent du conte oral¹⁰⁴. Il faut que le lecteur se laisse emporter par le récit et ait peur. Si cet effet est le but recherché de ces contes, l'objectif est aussi surtout de faire la morale.

Généralement, ces contes comportent un personnage déviant. C'est ce personnage qui va essayer d'entraîner ses compatriotes dans le vice en proposant la chasse-galerie, par exemple, ou qui va oser manquer la messe de minuit. Maurice Lemire, dans son article « Le discours répressif dans le conte littéraire québécois au XIX^e siècle », démontre bien comment Fréchette ridiculise ce personnage pour s'en distancier¹⁰⁵. Voici comment le conteur décrit son personnage Titange :

Et manquement que ça le chicotait gros, parce que j'ai jamais vu, dans toute ma vie de voyageur, ni sus les cages ni dans les bois, un petit tison d'homme pareil. C'était

¹⁰² A. BOIVIN. « La thématique du conte littéraire québécois au XIX^e siècle », *Annales de l'ACFAS. Actes du 43^e colloque de l'ACFAS*, vol. 42, n° 2, 1975, p. 39.

¹⁰³ A. BOIVIN. *Le conte littéraire québécois au XIX^e siècle. Essai de bibliographie critique et analytique*, Montréal, Fides, 1975, p. XIX.

¹⁰⁴ A. BOIVIN. « La littérisation du conte québécois : Structure narrative et fonction moralisatrice », *Oralité et littérature*, Actes du XI^e congrès de l'Association Internationale de Littérature comparée (Paris, août 1985), New York [etc.], Peter Lang, 1991, p. 207-221.

¹⁰⁵ Voir M. LEMIRE. « Le discours répressif dans le conte littéraire québécois au XIX^e siècle », *Le mythe de l'Amérique dans l'imaginaire « canadien »*, Québec, Nota bene, 2003, p. 147-167.

gros comme rien, et pour se reconsole, je suppose, ça tempêtait, je vous mens pas, comme vingt-cinq chanquiers à lui tout seul. À propos de toute comme à propos de rien, il avait toujours la hache au bout du bras, et parlait rien que de tuer, d'assommer, de massacrer, de vous arracher les boyaux et de vous ronger le nez¹⁰⁶.

Celui qui ose enfreindre les lois divines est un dégénéré, un personnage sans classe. De plus, son cas devient un contre-exemple : Titange, après avoir failli à convoquer la chasse-galerie et blasphémé le ciel, se blesse le poignet avec sa hache. Sa mésaventure est vue comme une punition de Dieu par tous les personnages :

Ce soir-là, à mênuit, tout le chantier se mit à genoux et dit le chapelet en l'honneur de l'Enfant Jésus. Plusse que ça, le jour de l'An au soir y nous arrivit un bon vieux missionnaire dans le chanquier, et on se fit pas prier pour aller à confesse tout ce que j'en étions, c'est tout c'que j'ai à vous dire; Titange le premier¹⁰⁷.

L'histoire se termine par la rencontre de Jos Violon avec Titange plusieurs années plus tard et celui-ci est devenu un pauvre mendiant avec le poignet crochi.

L'événement central de ces types de récits est la transgression d'un personnage vis-à-vis d'un précepte religieux et cette transgression finit toujours par une punition du ciel sauf exception. Cette punition est en fait une condamnation du héros populaire, qui est le plus souvent un bûcheron, un trappeur, un coureur des bois. Ce personnage « affranchi des censures de la religion et de la morale, et valorisé par ses prouesses¹⁰⁸ » est grandement admiré du peuple, mais plutôt mal vu du clergé et de l'élite des professions libérales. Pour cette raison, le héros populaire est toujours puni à la fin des contes pour ses excès et ses libertés trop grandes. « L'ordre perturbé du monde doit être rétabli pour préserver la morale sociale traditionnelle¹⁰⁹. » C'est lors du dénouement que s'exerce pleinement la répression selon Lemire¹¹⁰. Ceux qui ne sont pas assez pieux et qui osent défier l'ordre établi sont à blâmer pour les événements malheureux. Par ailleurs, la présence d'êtres surnaturels dans les contes fantastiques québécois est pratiquement toujours reliée à une mauvaise pratique de la religion¹¹¹. Le surnaturel est de cette façon toujours bien encadré par la morale

¹⁰⁶ L. FRÉCHETTE. « Titange », *La Noël au Canada* [...], p. 242-243.

¹⁰⁷ L. FRÉCHETTE. « Titange » [...], p. 255.

¹⁰⁸ M. LEMIRE. « Le discours répressif [...] », p. 149.

¹⁰⁹ A. BOIVIN. « Le conte littéraire québécois au XIX^e siècle », *La licorne*, n° 27, 1993, p. 50.

¹¹⁰ M. LEMIRE. « Le discours répressif [...] », p. 166.

¹¹¹ A. BOIVIN. « La thématique du conte [...] », p. 37.

religieuse. C'est ainsi qu'il est enseigné à pratiquer le culte et respecter Dieu sous peine de finir comme Titange.

1.3. La messe de minuit

L'un des éléments importants des contes de Noël québécois de la période 1870-1940 est sans conteste la messe de minuit. Il faut dire que, traditionnellement, la messe était l'élément central de la célébration de Noël chez les Canadiens français avant que la fête ne subisse les influences étrangères et les effets de la commercialisation.

La majesté de la messe de minuit ne devait pas faire de doute dans l'esprit des petits Canadiens français quand on pense que c'était la seule messe célébrée en pleine nuit et que le scintillement des lampes à pétrole, des lanternes, des cierges ou des lampions donnait un air magique à la vieille église paroissiale. La longue randonnée en traîneau ajoutait à l'atmosphère de rêve chez les jeunes enfants emmitouflés dans les couvertures de laine¹¹².

Sur les 127 contes qui se situent à Noël, 81 évoquent la messe de minuit, ce qui représente une proportion d'environ 64 %. Si certains de ceux-là ne font que simplement rappeler l'existence de la messe de minuit durant la nuit de Noël, d'autres en font une composante fondamentale de leur histoire.

Dans plusieurs contes, le dénouement de l'intrigue se passe lors de la messe. Par exemple, dans « Soir lointain » (Doucet, 1911), un enfant de sept ans qui est malade demande à assister à la messe malgré son état. Ses parents finissent par acquiescer, mais le pauvre meurt pendant la célébration :

Viateur pour la dernière fois a contemplé le petit « Ami » de la crèche, et tandis qu'il croit se rendormir et retourner à son rêve : des anges, des anges, et de la lumière, mille fois plus belle que les mille cierges de l'autel, et quand il croit dormir, la mort a passé et sur cette gorge d'enfant a posé une main cruelle [...] ¹¹³.

Alors que des enfants meurent pendant la messe dans certains récits, d'autres expérimentent des miracles. C'est le cas du jeune homme dans « Le petit chanteur » (Tremblay, 1921). Celui-ci est un petit chanteur dans la chorale de l'église que tout le monde apprécie. Un jour, il perd la voix, et ce, pour plusieurs mois. Par miracle, il la retrouve pendant la messe de minuit. L'église, au moment

¹¹² J.-P. WARREN. *Hourra pour Santa Claus!* [...], p. 41.

¹¹³ L.-J. DOUCET. « Soir lointain », *Contes du vieux temps. Ça et là*, Montréal, J. G. Yon, 1911, p. 14.

de la messe de minuit, devient ainsi un lieu de rapprochement avec Dieu, permettant le passage en douceur vers le paradis et les miracles.

La messe de minuit est si importante que plusieurs personnages décèdent en voulant s'y rendre durant la nuit de Noël, comme dans « Les deux compagnes » (Lamontagne-Beauregard, 1931) :

La vieille Flavie essaie d'avancer encore. Sa bouche est amère et ses yeux sont lourds, mais dans la trouble clarté elle distingue toujours un clocher lumineux, des ailes angéliques, et l'Enfant-Jésus, et les Bergers, et les moutons... Elle se relève et retombe, se relève et retombe encore. Cette fois, elle ne se relèvera plus.¹¹⁴

Dans « Noël des îles » (Héroux, 1917), une fillette sacrifie sa vie pour que les gens de sa paroisse puissent traverser le cours d'eau qui les empêche d'aller assister à la messe de minuit sur la rive opposée. Manquer la messe de minuit semble ainsi être une triste situation qu'il faut éviter, qu'importe le prix.

Dans trois autres contes, les personnages qui manquent la messe de minuit volontairement sont punis. C'est le cas de Joachim Crête dans « Le loup-garou » (1900) de Fréchette. Ce personnage travaille au moulin avec Hubert Sauvageau la veille de Noël. Trois fois, des gens les incitent à les rejoindre pour aller à la messe, mais les deux protagonistes refusent. À minuit, le moulin s'arrête et Joachim va voir ce qui se passe. Il est attaqué par un loup-garou qui se trouve en fait à être son compagnon de travail. Finalement, il devient fou après l'incident. Dans « La messe de Florent Létourneau » (Dantin, 1930), le héros éponyme préfère chasser plutôt que d'aller à la messe de minuit. Il est alors témoin d'une messe diabolique dans une grotte. Après cet événement, il ne manque plus aucune messe de minuit.

Pour tous ces contes évoqués, la messe de minuit est un événement incontournable de la célébration de Noël. Les enfants attendent avec impatience d'y assister. Si un miracle doit se produire la nuit du 25 décembre, c'est durant la messe que cela se passe. C'est l'endroit par excellence où les vœux peuvent être exaucés, c'est aussi le parfait lieu pour mourir en paix pour les enfants malades. Ceux qui osent manquer la messe sont punis tandis que des gens meurent en bravant les intempéries pour y assister. La mise en scène de la messe de minuit dans plusieurs contes, son importance, son

¹¹⁴ B. LAMONTAGNE-BEAUREGARD. « Les deux compagnes », *Au fond des bois*, Montréal, [s.n.], [1931], p. 90.

caractère sacré font d'elle un élément incontournable de la fête de Noël dans les contes québécois. Cette importance traduit l'attachement des auteurs vis-à-vis la dimension religieuse du 25 décembre. Le motif de la messe de minuit revient par ailleurs plus fréquemment dans les textes que d'autres aspects plus profanes de la célébration tels que le réveillon et la distribution des cadeaux. En faisant ce choix de sujets, les auteurs défendent le Noël catholique traditionnel.

Bref, rien d'étonnant : les contes de Noël sont des récits majoritairement religieux. Une grande partie d'entre eux placent la messe de minuit au cœur de leur intrigue comme lieu et moment sacrés. Par ailleurs, les contes enseignent que pour être heureux à Noël, il faut donner. Plus on donne, plus on est heureux. Cela se prête mieux, bien entendu, si on a les moyens de le faire. Par contre, comme l'histoire de l'étudiant charitable nous l'apprend, nul besoin d'être riche pour donner. Il faut être prêt à sacrifier son bonheur personnel pour les autres, là est le vrai bonheur. Ce sens du sacrifice mis en exergue dans les contes de Noël est tributaire du catholicisme ambiant. L'idéologie cléricale est servie par ces récits qui font l'éloge de l'abnégation, du don de soi et du bonheur que ces sacrifices peuvent engendrer. Dans un registre plutôt négatif, d'autres contes punissent le personnage qui se moque de la religion et de Dieu et en font un exemple négatif, à ne pas suivre. Par ces exemples et ces contre-exemples, on espère ainsi éduquer les enfants et la population aux valeurs chères à la religion.

2. La famille

Dans l'idéologie clérico-nationaliste,

[l]a famille est présentée comme l'unité sociale fondamentale dont les membres sont solidaires et ont des responsabilités les uns envers les autres. La valorisation de la famille est d'ailleurs un élément de base de la pensée sociale catholique, au Québec comme ailleurs. La famille apprend le respect de la hiérarchie – la femme est soumise à son mari, les enfants doivent obéissance à leurs parents – et elle est un gage de stabilité sociale¹¹⁵.

Selon le sociologue Yuho Chang, la famille est l'un des trois piliers du Québec traditionnel avec la religion catholique et l'agriculture¹¹⁶. Ceux-ci sont les garants de la spécificité de la culture

¹¹⁵ P. LINTEAU, R. DUROCHER et J.-C. ROBERT. *Histoire du Québec contemporain* [...], p. 700.

¹¹⁶ Y. CHANG. *Famille et identité dans le roman québécois du XX^e siècle*, Québec, Septentrion, 2009, p. 84.

canadienne-française, mais aussi surtout de sa conservation : favoriser les naissances et les familles nombreuses, défendre la religion catholique et occuper le territoire par la colonisation et l'agriculture sont des moyens de préserver la nation. La question de la famille est par ailleurs intrinsèquement reliée à celle de la terre paternelle :

Pour « faire de la terre » (selon l'expression consacrée), autrement dit pour défricher, [...] il faut des bras. Où le paysan pourrait-il recruter cette main-d'œuvre à meilleur compte que dans sa propre maison? C'est de ce mobile, prosaïque d'ailleurs, que procède originellement l'étonnante symbiose entre la terre et la famille canadienne-française, symbiose qui s'observe – nous le constatons – dans tous les romans du terroir. Les fils travaillent la terre avec le père, en attendant de la transmettre, à leur tour, à leurs descendants. Ainsi va naître et se fortifier, chez l'« habitant » canadien-français, le sentiment d'une solidarité nécessaire et vitale entre la dynastie familiale et la terre paternelle, « patrimoine » auquel il faut rester fidèle, sous peine de déchoir¹¹⁷.

Ce qui est vrai pour le roman de la terre de l'époque l'est aussi pour certains types de contes de Noël, surtout ceux qui s'inspirent de la parabole du fils prodigue. En fait, la période des Fêtes y est un excellent incitatif pour motiver l'enfant exilé à rentrer au bercail.

2.1. L'enfant prodigue

Au début de ces récits, le personnage est confronté à l'attrait de la ville. Dans « Jacques Maillé » (Marie-Victorin, 1919), le fils, Arthur, a quitté ses parents pour « travailler à la ville où l'on gagne gros et où, ajoutait-il amèrement, c'est plus gai que dans le fond des bois!¹¹⁸ » « “Tu es fatiguée, me dis-tu, de cette existence de routine qui se limite dans la monotonie de la vie rurale, et tu comptes sur moi pour t'aider... à faire une bêtise¹¹⁹.” », écrit Francinette à son amie Berthe qui veut quitter le nid familial. Ces jeunes personnages sont lassés de la vie tranquille de la campagne. Ils sont attirés par « les plaisirs de la ville¹²⁰ », par l'aventure, par l'idée de gagner de l'argent et de travailler moins durement. Il y a toujours un ami ou un parent qui tente de convaincre l'enfant de rester sur la terre en l'avertissant des dangers de la ville : « Le père, dans son amour pour la terre, avait essayé de lui faire comprendre sa folie. Il savait bien, lui, qu'il trouverait à la ville, au lieu du

¹¹⁷ M. SERVAIS-MAQUOI, *Le roman de la terre au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1974, p. 3.

¹¹⁸ Fr. MARIE-VICTORIN, « Jacques Maillé », *Récits laurentiens*, 1919, p. 144-145.

¹¹⁹ HÉLÈNE. « L'étrene », *Au fil des heures bleues*, Grand'Mère, [s.n.], 1935, p. 140.

¹²⁰ C. PERRAS. « La Noël à Saint-Hilaire », *Au pays de l'érable*, Montréal, La Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, 1919, p. 110.

bonheur qu'il attendait, la misère¹²¹ ! » Francinette écrit à Berthe : « “Ne sois pas ingrate, petite, ferme les yeux au mirage trompeur, ne change pas la réalité heureuse pour l'incertain qui renferme bien des déboires dont tu ne peux concevoir l'amertume. Encore une fois, réfléchis...¹²²” » Toutes ces mises en garde n'empêchent pas l'enfant têtue de partir et de faire ses propres expériences.

Le départ de l'enfant promis à la terre jette la famille dans une grande tristesse et parfois la misère.

Ce triste souvenir, le père l'a évoqué à l'instant, pendant que sa femme et sa fille Marie préparaient le souper. Et c'est pourquoi ils sont tous si tristes, échangeant des mots vagues pour chasser l'idée de ce malheur. Ce soir-là, comme tous les soirs depuis quelque temps, la famille à genoux demande à la Vierge de toucher le cœur de leur fils, de le leur ramener et de cicatriser la plaie béante de leur douleur encore neuve¹²³.

Rien ne semble plus douloureux que d'avoir un fils ou une fille au loin. Les membres de la famille ou encore des amis d'enfance lui écrivent pour tenter de le faire revenir. Dans ces lettres, on évoque les difficultés de la terre pour le père vieillissant privé de l'aide de son fils, la maladie qui affecte un frère, la tristesse de la mère, etc. Ces lettres finissent par avoir raison de celui qui a succombé au « faux brillant des plaisirs de la ville¹²⁴ ».

À la ville, le personnage vit la misère, la pauvreté, la solitude et parfois la corruption. Alfred Rivard, par exemple, se fait « des amis de son argent¹²⁵ » qui l'entraînent « à toutes sortes d'excès. Il fréquentait avec eux buvettes et théâtres, et payait le plus souvent pour tous. En sorte qu'il tomba bientôt dans la misère noire¹²⁶. » « La misère noire¹²⁷ ! », c'est aussi le qualificatif utilisé pour décrire le logis d'Arthur Maillé en ville. Même s'il mène parfois une vie de débauche, l'enfant prodigue est récupérable : « Arthur avait le cœur bien fait. Cédant à un emportement de jeunesse il avait rompu avec le foyer, mais il s'était gardé de la corruption urbaine qui, trop souvent, atteint le campagnard, et du premier coup, jusqu'aux moelles¹²⁸. »

¹²¹ C. PERRAS. « La Noël à Saint-Hilaire » [...], p. 110-111.

¹²² HÉLÈNE. « L'étréne » [...], p. 141.

¹²³ C. PERRAS. « La Noël à Saint-Hilaire » [...], p. 111.

¹²⁴ C. PERRAS. « La Noël à Saint-Hilaire » [...], p. 110.

¹²⁵ C. PERRAS. « La Noël à Saint-Hilaire » [...], p. 112.

¹²⁶ C. PERRAS. « La Noël à Saint-Hilaire » [...], p. 112.

¹²⁷ Fr. MARIE-VICTORIN, « Jacques Maillé » [...], p. 152.

¹²⁸ Fr. MARIE-VICTORIN, « Jacques Maillé » [...], p. 156.

Bien vite, l'enfant parti se rend compte de son erreur. Il regrette alors le passé. « Oh! Le précieux bonheur d'alors! Et pourquoi l'avait-elle quitté? Caprice, folie, bêtise¹²⁹. » La misère vécue en ville se veut une punition pour celui qui a renié la terre :

[Arthur Maillé] savait bien au fond de lui-même que Dieu le punissait. La ruine de son pauvre ménage par l'incendie, cette typhoïde qui, en épuisant ses dernières ressources l'avait mis à deux doigts de la mort, tous ces maux accumulés châtiaient – il le comprenait – l'insulte jetée à la face paternelle¹³⁰.

Ainsi, celui qui veut retourner au foyer paternel doit avant tout demander pardon à Dieu et à son père.

Le retour de l'enfant prodigue est un véritable cadeau pour la famille, d'autant qu'il arrive à temps pour le réveillon de Noël ou pour la bénédiction paternelle du Jour de l'An. Son arrivée provoque immédiatement la joie et le bonheur et il obtient le pardon du père. « Alfred demande pardon à Dieu et à son père, puis définitivement réconcilié avec sa famille et le ciel, il est conduit en triomphe par son père, dans la pièce où sont déjà réunis les invités¹³¹. » La tristesse s'efface alors du foyer. « Ulric revenu, le bonheur régna en maître à l'*Oasis*¹³². »

De son périple en ville, le fils ou la fille en tire une leçon. « Et Alfred se met à leur raconter en détail sa triste histoire loin du foyer. On perçoit l'émotion et la peine dans sa voix qui prend un ton voilé. Il dit tout ce qu'il a ressenti pendant sa longue absence, et promet de ne plus jamais quitter la terre¹³³. » « Ses aventures avaient fait apprécier à Ulric les avantages de la vie de famille, et maintenant il mettait de l'ardeur et de l'ambition aux travaux de la terre, qui lui déplaisaient tant auparavant¹³⁴. » Cette leçon, c'est aussi celle que l'auteur veut transmettre à son lecteur par le récit de l'enfant prodigue. « Puissent-ils [nos terriens] rester fidèles à la terre nationale qui a besoin de bras pour fructifier et devenir la nourricière de notre cher Canada, pays que le ciel a comblé de ses dons¹³⁵ », écrit Camille Perras à la fin de « La Noël à Saint-Hilaire », conte primé par le quatrième

¹²⁹ HÉLÈNE. « L'étréne » [...], p. 143.

¹³⁰ Fr. MARIE-VICTORIN, « Jacques Maillé » [...], p. 156.

¹³¹ C. PERRAS. « La Noël à Saint-Hilaire » [...], p. 117.

¹³² A. B. LACERTE. « Aux douze coups de minuit », *Aux douze coups de minuit*, Montréal, Beauchemin, 1932, p. 32.

¹³³ C. PERRAS. « La Noël à Saint-Hilaire » [...], p. 120.

¹³⁴ A. B. LACERTE. « Aux douze coups de minuit » [...], p. 33.

¹³⁵ C. PERRAS. « La Noël à Saint-Hilaire » [...], p. 117.

concours littéraire de la Société Saint-Jean-Baptiste en 1919. Quitter sa famille et sa terre, c'est renier Dieu et sa patrie, c'est une trahison. La vie en ville n'est que vices et misères. Celui qui entend raison et revient est admissible au pardon et aux grâces de Dieu. Il comprend ainsi que le plus grand bonheur se vit à la campagne, parmi les siens. Le motif de l'enfant prodigue dans les contes de Noël ne diffère pas substantiellement de celui que l'on retrouve dans les romans du terroir. La principale différence se situe par rapport à la mise en scène des célébrations familiales de fin d'année. Ces fêtes sont l'occasion parfaite pour les retrouvailles et ce sont elles qui suscitent la nostalgie qui incite l'enfant à revenir au foyer familial.

2.2. Les intrigues amoureuses et l'idéal familial

Certains contes transposent le récit de l'exilé dans une dynamique entre jeunes amoureux. L'homme parti gagner sa vie dans des usines cause le malheur de sa bien-aimée restée au foyer. Son retour permet alors de redonner de la vigueur à la femme et l'homme promet bien de ne plus jamais la quitter. Par ailleurs, dans la plupart des contes de Noël figurant un enfant prodigue, le ou la protagoniste retrouve son ancien amour en revenant sur la terre. S'ils ne se fiancent pas toujours, l'histoire tend tout de même vers ce dénouement. Il n'y a cependant pas que ces contes qui s'articulent autour d'une situation amoureuse. Nombre de contes de Noël font réunir les amoureux pour l'occasion. Ces histoires sont souvent bien simples : l'homme timide a de la difficulté à avouer ses sentiments, une femme est très nerveuse de devoir rencontrer son amoureux potentiel lors du réveillon, une autre hésite à s'engager. Si les motifs empêchant la réunion immédiate des amoureux diffèrent entre les récits, les fins en sont toutes semblables : Noël et le Jour de l'An sont des occasions propices pour les fiançailles et les fêtes ne s'en trouvent que plus gaies. L'idéal familial plane ainsi sur la saison des Fêtes. À la fin du conte « Le Noël de Caroline » (Dantin, 1930), la vision de cet idéal représenté par la crèche incite Caroline à dire oui à François Bénard pour l'épouser :

Comme ils avaient l'air tous bons, tranquilles et heureux! C'était la vraie famille, père, mère, enfant, dans leur milieu rustique, entourés des bêtes bienfaisantes. [...] C'était pour la jeune fille comme la révélation d'une vie, cette peinture d'êtres qui se trouvaient si bien ensemble, qui témoignaient en tout s'entendre, s'entr'aider [*sic*] et s'aimer. Jamais elle ne s'était figuré l'existence domestique sous ces couleurs vives et charmantes¹³⁶.

¹³⁶ L. DANTIN. « Le Noël de Caroline », *Contes de Noël*, Montréal, Albert Lévesque, 1936, p. 112.

L'attrait pour la vie de famille le jour de Noël est puissant, il fait pencher le cœur de Caroline pour François.

2.3. Le père de famille

Dans les contes reprenant le motif de l'enfant prodigue et dans plusieurs autres, c'est souvent avec le père que les conflits se produisent. Dans « Cistus » (Dantin, 1930), le père de famille s'oppose au mariage de sa fille avec Laurent, son employé peu fortuné. En revenant de la messe de minuit, il découvre sa fille et son amoureux sur le point de fuir ensemble. Le père est alors tiraillé entre son désir de mettre le jeune homme à la porte et celui de voir sa famille réunie dans la joie et l'harmonie pour Noël. « Et ils étaient tous malheureux. Cette table de famille, ils l'auraient entourée des propos et des rires. Ce serait maintenant un repas de deuil!¹³⁷ » Devant cette funeste vision, le père abdique et bénit les deux amoureux, afin de passer un beau Noël en famille. C'est donc l'importance de l'harmonie en famille pour un jour comme Noël qui l'emporte sur la colère du père. Dans « Le retour de Noël » (Desroches, 1919), le bonheur familial est détruit quand le père, ivrogne, quitte la maison la veille de Noël. La mère et l'enfant, étant déjà dans la misère, se retrouvent dans une situation encore plus difficile. Un an plus tard, les deux reviennent de la messe de minuit malheureux, la mère songeant : « Personne ne nous attend ; nous n'aurons pas le réveillon joyeux comme dans les autres familles et il nous faudra nous coucher pour ménager le feu et l'éclairage...¹³⁸ » Finalement, de retour à la maison, ils retrouvent le père à l'intérieur qui se repent. La famille est à nouveau réunie et peut ainsi passer un beau Noël : « Et le bonheur réapparut au pauvre foyer! ...¹³⁹ » Sans le père, la famille est malheureuse et sans ressource.

Le père demeure la figure toute puissante dans beaucoup de contes. C'est lui qui tente de retenir ses enfants qui veulent partir et c'est aussi lui qui est impliqué dans les conflits familiaux. Il est souvent autoritaire, mais il sait pardonner la plupart du temps. Le bonheur de la famille repose sur ses épaules, sur sa capacité à soit se repentir, soit à pardonner. C'est aussi le père qui a les idées les plus originales pour les étrennes de ses enfants. La mère, elle, est plutôt effacée. On parle de ses

¹³⁷ L. DANTIN. « Cistus », *Contes de Noël* [...], p. 30.

¹³⁸ F. DESROCHES. « Le Retour de Noël », *En furetant*, Québec, Imprimerie de l'Action sociale limitée, 1919, p. 170.

¹³⁹ F. DESROCHES. « Le retour de Noël » [...], p. 172.

émotions, souvent elle pleure ou elle embrasse son enfant chéri à son retour. Ce semble souvent être la plus affectée émotivement par l'absence de l'enfant.

La famille est un thème important dans les contes de Noël québécois. Cela reflète bien l'idéologie de l'époque qui s'appuie sur l'idéal familial pour motiver les gens à rester à la campagne et respecter l'ordre social. Quitter sa famille, c'est causer du chagrin à ses parents, c'est quitter une vie heureuse pour une vie de tracasseries à la ville. C'est assurément une mauvaise décision. Pour cette raison, l'enfant égaré retrouve toujours le chemin vers les siens le jour de Noël ou du Jour de l'An. Ces célébrations sont des moments familiaux, des moments où la nostalgie a raison des enfants partis au loin. Dans plusieurs contes, l'un des pires sacrilèges à Noël est de priver une famille de fêter ensemble dans la joie. Le père est le pilier de la famille, celui qui a le pouvoir de donner une fin heureuse à l'histoire, et les enfants doivent se soumettre à lui. Dans l'idéal familial des Fêtes, les tensions entre le père et les enfants se résolvent et les amours se déclarent. Noël doit se célébrer en famille, sinon ce n'est pas une fête. C'est au nom de la famille souvent que les héros agissent lors du dénouement et c'est la famille qui finit par triompher dans les contes aux fins heureuses.

La famille dans les contes traditionnels peut aussi représenter le peuple canadien-français. Le problème familial se transforme alors en problème national. L'unité familiale comme nationale demeure un idéal à atteindre. Ce lien est encore plus tangible quand le fils part pour les États-Unis au lieu de se contenter de la ville. Le conte « Mariette » (1899) de Pamphile Lemay en est un bon exemple. Le narrateur y présente le discours de l'époque qui amène les fils de la patrie à s'exiler pour mieux s'y opposer par la suite : « Hélas! nous oublions trop facilement que la vie est un temps d'épreuve et la terre, une arène où la lutte est sans merci. [...] Malgré les avertissements de ceux qui nous ont précédés, et les enseignements de la foi, nous nous obstinons à chercher un bonheur qui n'est pas d'ici¹⁴⁰. » Pour Lemay, cette recherche est vaine, il faut se contenter de ce que l'on a et souffrir humblement : « Alors, restez où vous êtes et accomplissez votre œuvre en hommes et en chrétiens. Restez dans votre patrie surtout, car la patrie doit être pour ses enfants le meilleur et le plus beau pays du monde... ». Les contes de Noël peuvent ainsi servir la thèse clérico-nationaliste

¹⁴⁰ P. LEMAY. « Mariette », *Contes vrais*, Québec, *Le Soleil*, 1899, p. 206.

en articulant le thème de la famille autour d'une question nationale. Mieux vaut servir la patrie en restant sur la terre et maintenir de bons liens avec sa famille.

3. Les coutumes et le nationalisme

Lionel Groulx, figure de proue du clérico-nationalisme au XX^e siècle, a affirmé :

Plus nous gardons nos vertus françaises et catholiques, plus nous restons fidèles à notre histoire et à nos traditions, plus aussi nous gardons l'habitude d'aimer ce pays comme notre seule patrie, plus nous restons l'élément irréductible à l'esprit américain, le représentant le plus ferme de l'ordre et de la stabilité¹⁴¹.

Ainsi, les conservateurs et les nationalistes voient l'influence américaine d'un très mauvais œil et prônent la fidélité aux traditions canadiennes-françaises. Dans la littérature québécoise, le nationalisme se traduit par une valorisation de tout ce qui caractérise la culture canadienne-française : ses coutumes, ses traditions, sa langue, ce qui fait d'elle une nation unique. Alors que la fête de Noël subit les influences du Noël américain, les contes de Noël insistent fortement sur les coutumes que l'on croit traditionnelles et propres au Québec et s'opposent en partie à certaines coutumes étrangères.

3.1. Le petit Jésus

Pour plusieurs auteurs canadiens-français, le petit Jésus, à l'instar du père Noël, passe par la cheminée la veille de Noël ou du Jour de l'An et distribue des présents dans des bas accrochés au mur ou au foyer ou encore dans les souliers disposés pour l'occasion. « Bien rares sont ceux dont la bûche n'étincelle pas joyeusement, et dont les enfants ne rêvent de jouets et de douceurs que leur apportera par la cheminée, le petit Jésus¹⁴² », écrit Yvonne Couët dans « Le rêve de Madeleine » (1925). « Bien avant qu'apparaisse la figure du père Noël, la tradition canadienne-française mettait en scène le petit Jésus comme pourvoyeur des étrennes du temps des fêtes¹⁴³ », affirme Warren. La désignation de ce personnage pour la distribution de cadeaux au Jour de l'An nous viendrait de la

¹⁴¹ L. GROULX. « Notre doctrine », *Consignes de demain. Doctrines et origines de l'Action française*, avec Antonio Perrault et Pierre Homier, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1921, p. 13.

¹⁴² Y. COUËT. « Le rêve de Madeleine », *De ci, de ça...*, [Lévis, s.n.], 1925, p. 47.

¹⁴³ J.-P. WARREN. *Hourra pour Santa Claus!* [...], p. 66.

France¹⁴⁴. Néanmoins, cette tradition canadienne sera mise à rude épreuve par l'arrivée du fameux Santa Claus à la fin du XIX^e siècle avec l'industrialisation de la société. La popularité grandissante de ce nouveau personnage au détriment du petit Jésus ne plaît pas à tous. Premièrement, Santa Claus est profane. Deuxièmement, il est américain et anglophone. C'est pourquoi certains auteurs vont implicitement s'opposer à lui dans leurs contes.

Tout d'abord, la présence simultanée du personnage de Jésus et du père Noël dans plusieurs contes n'est pas sans aller, le plus souvent, avec une insistance sur la supériorité du premier. C'est le cas dans « Le Jour de l'An » (Dandurand, 1889) :

Assurément tous les petits enfants connaissent cette fête ! [...] Elle ramène l'excellent vieux *Santa Claus* avec des trésors fabuleux entassés dans ses poches immenses et inépuisables. Quelques-uns, hélas ! ne connaissent de ce jour que les privations, plus cruelles par leur contraste avec la joie de tout le monde. Ces malheureux petits pauvres que *Santa Claus* ne connaît pas, qui ne trouvent jamais, jamais rien dans leur soulier, c'est aux enfants heureux de les consoler, de se constituer leur Providence visible. Le Petit-Jésus, lui qui n'oublie personne, voit leurs larmes¹⁴⁵.

Santa Claus ne va pas voir tous les enfants alors que le petit Jésus n'oublie personne. La figure de Santa Claus suggère la richesse, tandis que l'Enfant Jésus est né dans la pauvreté et prêche une vie de dépouillement. Dans « Noël des gueux » (Lamoureux, 1923), la mère pauvre, pour consoler ses enfants de ne pas recevoir d'étrennes, leur parle de Jésus :

Grande dans sa pauvreté ; sublime dans son amour de mère, afin de faire oublier à ses enfants que Santa Claus ne viendrait pas cette nuit, avec la foi d'une chrétienne, elle leur parla de l'Enfant-Jésus qui avait voulu naître dans une étable, se faire pauvre comme eux, bien qu'il fût le maître du ciel¹⁴⁶.

En cela, Jésus a une bonne longueur d'avance sur son rival américain. D'ailleurs, la petite Jeannette, dans le conte éponyme de Fréchette (1900), déclare sans ambiguïté qu'elle préfère le petit Jésus à Santa Claus :

– Dis, papa, c'est le Petit-Jésus ou bien Santa Claus qui descend dans les cheminées pour mettre des cadeaux dans les souliers des enfants qui ont été sages?
 – Pourquoi me demandes-tu cela?
 – Dame, il y en a qui disent que c'est Santa Claus, et d'autres qui disent que c'est le Petit-Jésus.

¹⁴⁴ A.-M. MARTIN-FUGIER. « Les rites de la vie privée bourgeoise », *Histoire de la vie privée*, tome 4 : de la Révolution à la Grande Guerre, sous la direction de Michelle Perrot, Paris, Seuil, 1985, p. 222.

¹⁴⁵ JOSETTE. « Le Jour de l'An » [...], p. 73-74.

¹⁴⁶ M. LAMOUREUX. « Noël des gueux », *Selon l'vent*, Montréal, G. Ducharme, 1923, p. 21.

- Ils viennent tous les deux, mignonne ; chacun son tour... chacun son année.
- Et cette année, c'est le tour...?
- Au Petit-Jésus.
- Et comme l'enfant lançait une exclamation de joie en battant des mains :
- Tu es contente? ajouta le père.
- Oh! oui!
- Tu aimes mieux le Petit-Jésus que Santa Claus?
- Bien sûr! ¹⁴⁷

La fillette explique par la suite qu'elle préfère le petit Jésus parce que Santa Claus ne donne pas de cadeaux à tout le monde. Santa Claus est donc injuste.

Par ailleurs, les jeunes enfants semblent avoir un lien privilégié avec l'Enfant Jésus qui exauce véritablement leurs prières. Dans « La Noël de la Kite » (Françoise, 1895), la fillette, surnommée la Kite, va voir le petit Jésus dans la crèche de l'église après la messe de minuit et lui parle : « Mon petit Jésus, conclut-elle avec ferveur, j'voudrais ben être un ange pour jouer avec vous et vous entendre me parler¹⁴⁸... » Ayant donné son châle au Jésus de la crèche, la petite attrape froid sur le chemin du retour.

Dans la nuit même, une angine, suivie d'une congestion cérébrale, se déclarait ; et comme les cloches tintaient le *Sanctus* de la grande messe au matin de Noël, la petite Kite prenait son vol vers le pays des anges. L'Enfant-Jésus avait exaucé son vœu. Elle allait maintenant jouer avec lui, entendre sa voix et l'embrasser comme un frère¹⁴⁹.

Ainsi, les enfants sont plus naturellement près du petit Jésus que les adultes et sont assurés d'être entendus par lui. « Il n'y avait qu'un "bon Jésus" pour réaliser des rêves si follement ambitieux... pour verser si généreusement autant de merveilles entre leurs petites mains¹⁵⁰ ! », soutient la narratrice dans « Le Jour de l'An » (Dandurand, 1889). Quand Santa Claus ne vient pas voir l'enfant pauvre, ce dernier peut toujours s'adresser au petit Jésus dans ses prières et il est certain de recevoir ce qu'il demande.

¹⁴⁷ L. FRÉCHETTE. « Jeannette » [...], p. 139-140.

¹⁴⁸ FRANÇOISE. « La Noël de la Kite », *Fleurs champêtres*, Montréal, La Cie d'imprimerie Desaulniers, 1895, p. 101.

¹⁴⁹ FRANÇOISE. « La Noël de la Kite » [...], p. 102.

¹⁵⁰ JOSETTE. « Le Jour de l'An » [...], p. 78.

Malgré les efforts du milieu plus conservateur et religieux pour préserver le personnage de Jésus comme distributeur d'étrennes, Santa Claus prend de plus en plus de place. C'est ce qui fait dire aux auteurs de *La fête de Noël au Québec* qu'« [a]u moment où le Père Noël et les cadeaux menacent d'envahir les esprits enfantins, quantité de nouvelles ou de courts récits rappellent, le 25 décembre, l'importance de Jésus¹⁵¹ ». En effet, certains auteurs insistent sur l'importance de cette tradition. C'est le cas de Marjolaine, par exemple, dans « Le Noël de Sawhika » (1931). Quand l'héroïne découvre les cadeaux que l'enfant divin lui a apportés, sa grand-mère, chargée de l'élever, est heureuse d'avoir joué le jeu : « [L]a grand'mère contemplait ce naïf bonheur enfantin, qu'elle avait voulu faire fleurir [...], en adoptant, ce soir, la vieille coutume française si fidèlement conservée dans les foyers de la nouvelle colonie [...]»¹⁵² Sans s'en prendre directement à Santa Claus, l'insistance sur le caractère canadien et immémorial du petit Jésus, le distributeur de cadeaux, laisse transparaître que la coutume est menacée et qu'il faut la conserver. Pour sa part, Paul Gaudet, étudiant du Séminaire de Joliette, termine son conte en ces mots :

C'est ainsi que chez nous l'on enseigne aux tout petits les rudiments de la religion. Par cette légende, ils apprennent à connaître Dieu. Les étrennes ont un sens divin: elles symbolisent les grâces. Et dire qu'aujourd'hui, dans les villes du moins, cette mystique tradition tend à disparaître. Ce n'est plus le petit Jésus, ni même une main anonyme, c'est la mère qui apporte les étrennes. Les petits le savent. Aussi leur amour pour l'Enfant de la Crèche diminue, car à leur amour il manque la reconnaissance¹⁵³.

Ici, l'auteur prend bien soin de ne pas nommer Santa Claus, contrairement à l'abbé Philippe Perrier, ami de Lionel Groulx, qui affirme en préface du livre renfermant ce conte : « Notre vœu le plus pressant est que les familles, en grand nombre, reviennent aux traditions de jadis. Que ce soit toujours l'Enfant de la crèche [*sic*] qui apporte les étrennes, et qu'il ne cède sa place ni à la maman, ni surtout au vilain vieux qui s'appelle Santa Claus¹⁵⁴. » Néanmoins, nul besoin de le nommer pour s'y opposer. Jésus apporte une moralité, un sens religieux aux étrennes, contrairement au personnage américain. C'est ce que Gaudet évoque implicitement dans la leçon finale de son récit. Et c'est pour cette raison que la préface du livre en fait mention.

¹⁵¹ S. BLAIS et P. LAHOUD. *La fête de Noël au Québec*, Montréal, Éditions de l'Homme, 2007, p. 122.

¹⁵² MARJOLAINE. « Le Noël de Sawhika », *Au coin du feu*, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française limitée, 1931, p. 78-79.

¹⁵³ P. GAUDET. « Le sens des étrennes », *Les premiers coups d'ailes*, Montréal, Les clercs de Saint-Viateur, 1918, p. 84.

¹⁵⁴ P. PERRIER. « Préface », *Les premiers coups d'ailes*, Montréal, Les clercs de Saint-Viateur, 1918, p. IX.

En prenant parti pour le petit Jésus, les auteurs des contes de Noël semblent s'opposer en partie au matérialisme qu'incarne Santa Claus. Ce matérialisme est injuste et cruel, il marginalise les pauvres et laisse croire que le bonheur se situe dans le fait de recevoir de riches étrennes. « Pour des catholiques habitués à concevoir le monde comme une lutte éternelle entre Dieu et Satan, les craintes sont vives de voir Santa Claus convertir progressivement et insidieusement les enfants au culte impie du marché¹⁵⁵ », soutient Warren. Dans les contes, le petit Jésus sert souvent de plaidoyer pour la préservation de la tradition catholique et canadienne, pour la sobriété contre l'excès, pour le spiritualisme contre le matérialisme.

3.2. Les célébrations des Fêtes au pays

Plusieurs contes de Noël racontent en détail le déroulement typique d'un soir de Noël au Québec. Cela commence souvent par le départ de la famille pour la messe de minuit. Les gens doivent s'habiller très chaudement parce qu'il fait très froid dehors. La messe est tenue dans une vieille église du village natal, les gens s'y rendent en carriole sous les flocons de neige, « privilège des Noëls canadiens, et, sans lesquels, semble-t-il, Noël n'est pas Noël¹⁵⁶ ». La cérémonie est touchante et on évoque les chants de Noël traditionnels :

Après la grand'messe viennent les messes basses; alors seulement commence la véritable fête de Noël avec ses vieux cantiques, si doux et si savoureux, comme le souvenir de ceux qui ne sont plus, mais dont les usages se conservent avec tant de respect dans nos bonnes campagnes canadiennes : « Il est né le Divin Enfant », « Ça bergers », « Nouvelle agréable ». Puis une dernière messe, et l'on sort, ému, ravi, réconforté, béni, surtout béni...¹⁵⁷

Pendant ce temps, à la maison, les préparatifs s'achèvent alors que cela fait des semaines qu'on s'y attarde. Quelqu'un a dû renoncer à la messe de minuit pour pouvoir veiller sur les jeunes enfants qui dorment, terminer de préparer le repas et la maison et enfin accueillir les convives. C'est souvent soit la mère, une sœur aînée ou la bonne.

Il fallait aussi qu'il restât quelqu'un afin de préparer le réveillon, complément presque indispensable de la Messe de Minuit. Les *tourtières* flairant bon les épices *réchauffent* dans le fourneau; les beaux *beignes* dorés, saupoudrés de sucre rose, sont là sur la table

¹⁵⁵ J.-P. WARREN. *Hourra pour Santa Claus!* [...], p. 206.

¹⁵⁶ C. PERRAS. « La Noël à Saint-Hilaire » [...], p. 116.

¹⁵⁷ P.-E. MONARQUE. « Une messe de minuit à la campagne », *Les premiers coups d'aile*, Montréal, Les clercs de Saint-Viateur, 1918, p. 21.

à côté des confitures, tandis que dans le *tambour*, hors de l'atteinte de *Charlot*, les *têtes en fromage* et les *guertons* [cretons] refroidissent en attendant la fringale qu'auront les *gens de la messe* qui s'en viennent, car on entend le bruit des grelots qui tintinnabulent dans la nuit noire¹⁵⁸.

Après l'office religieux, les invités arrivent et les discussions s'animent autour du repas traditionnel :

Oh! la belle messe de Minuit que nous avons eue, mame Flavigny! s'écrièrent fermiers et fermières - Philippe Gendreau, Marcel Benoît, Lisette et Julie - en s'approchant de la table qui croulait presque sous les mets robustes et succulents de nos compagnes, rangés avec art par « la Louise » et la petite bonne de Suzanne, à côté des pyramides monumentales de croquignoles, saupoudrées de sucre blanc - le gâteau national sans lequel un réveillon de Noël serait incomplet sur les bords du Saint-Laurent¹⁵⁹!

Dans ce dernier extrait qui provient d'un conte de Louis Fréchette, le narrateur ne manque pas de souligner l'aspect traditionnel des croquignoles, aliment indispensable au réveillon canadien selon lui. Fréchette parle d'ailleurs des croquignoles dans quatre autres contes de son recueil *La Noël au Canada* ainsi que dans son avant-propos du livre. Dans deux de ces contes, le mets rappelle le pays à des personnages qui doivent passer Noël en dehors du Québec. Ainsi, plusieurs auteurs mettent l'accent sur les plats traditionnels des Fêtes canadiennes dans leurs contes.

Le réveillon typique est toujours joyeux et il est suivi d'une veillée :

Plaisante coutume, que ces réveillons dans nos campagnes, gardiennes de notre foi, de nos mœurs et de nos traditions nationales. Une joie exubérante règne toujours dans ces repas de Noël, et les francs éclats de rire fusent dans toutes les directions. Après le « réveillon », vient la « veillée » qui dure jusqu'aux petites heures. Durant tout ce temps, les jeunesses dansent et valsent quadrilles après cotillons, et cotillons après quadrilles. Et les invités qui ne doivent pas rester à coucher, s'éloignent après force saluts courtois.¹⁶⁰

Il y a un peu plus de variantes quant au déroulement du Jour de l'An dans les contes. Néanmoins, généralement, on commence par évoquer le réveil de la maisonnée le matin du 1^{er} janvier. Les enfants découvrent les cadeaux que leur a apportés le petit Jésus. Ensuite, toute la maisonnée reçoit la bénédiction paternelle. Ce moment est souvent émouvant :

¹⁵⁸ P.-E. MONARQUE. « Une messe de minuit à la campagne » [...], p. 22.

¹⁵⁸ J.-P. WARREN. *Hourra pour Santa Claus!* [...], p. 206.

¹⁵⁹ L. FRÉCHETTE. « Une aubaine », *La Noël au Canada* [...], p. 67.

¹⁶⁰ C. PERRAS. « La Noël à Saint-Hilaire » [...], p. 120-121.

Petits et grands tombent à genoux. Le père, de plus en plus ému, jette un regard sur toutes ces têtes inclinées, articule quelques paroles de bons souhaits que l'émotion gêne visiblement et, se redressant de toute sa taille :

—Soyez tous bénis, fait-il, et que la nouvelle année vous soit heureuse!

En même temps, il trace solennellement dans l'espace, au-dessus de tout son monde, l'auguste symbole de la Rédemption¹⁶¹.

Après la bénédiction, la maisonnée se prépare pour la tournée du Jour de l'An. Soit on part visiter la parenté, soit celle-ci nous visite.

Bien qu'il soit encore de fort bonne heure, puisque l'on s'éclaire à la lueur des lampes, les visiteurs sont attendus d'un moment à l'autre. Il en est même qui commencent la tournée des parents et des amis immédiatement après le coup de minuit. Déjà l'on entend au dehors les tintements joyeux des clochettes [...]. Puis, un grand bruit de carrioles devant la porte qui s'ouvre toute grande pour recevoir les nouveaux arrivants. Ce sont les fils, les brus et les petits-enfants de Baptiste Dumont qui viennent souhaiter la bonne année aux vieilles gens.

- Entrez, entrez, crie Baptiste Dumont, je vous la souhaite bonne heureuse, mes gars, et l'Paradis à la fin de vos jours¹⁶²!

Autre élément incontournable de la période des Fêtes et pourtant peu représenté dans les contes : la guignolée, tradition importée par les premiers colons français¹⁶³ où l'on passe de porte en porte pour cueillir des aliments que l'on redistribue aux pauvres par la suite tout en chantant gaiement des chansons folkloriques et en se déguisant en « Papa Noël », tel que mis en scène dans « Une guignolée » (1921) de Jules Tremblay¹⁶⁴. Souvent associée au Jour de l'An à l'époque, la guignolée permet d'offrir une aide alimentaire aux nécessiteux pour qu'ils puissent passer de belles Fêtes eux aussi. Dans le conte de Tremblay, les enfants tout joyeux sont saisis par la pauvreté d'un logement pendant leur quête et décident de donner des denrées qu'ils ont reçues à la dame qui leur a répondu.

3.3. La langue du pays

Les conteurs utilisent plusieurs mots propres à la langue nationale, mais ils tentent aussi fréquemment de reproduire la langue orale. En fait, les plats emblématiques des Fêtes sont souvent

¹⁶¹ N. LEVASSEUR. « Le Jour de l'An », *Têtes et Figures*, Québec, Le Soleil, 1920, p. 6-7.

¹⁶² FRANÇOISE. « Le baiser de Madeleine », *Fleurs champêtres*, Montréal, La Cie d'imprimerie Desaulniers, 1895, p. 25-26

¹⁶³ F. POSTIC. « Les avatars d'une quête chantée : de l'eginane à la guignolée », *Port Acadie : revue interdisciplinaire en études acadiennes*, 2008-2009, p. 427.

¹⁶⁴ J. TREMBLAY. « Une guignolée », *Trouées dans les novales*, Ottawa, Imprimerie Beauregard, 1921, p. 63-73.

calqués sur le langage oral. Ainsi, des cretons deviennent des « guertons » alors que dans un conte de Fréchette, des tourtières deviennent des « tourquières¹⁶⁵ », etc. C'est par ailleurs d'autant plus présent dans les contes inspirés des légendes où intervient un deuxième narrateur.

Pour ajouter à sa crédibilité, le conteur littéraire canadienise l'espace et emprunte au langage populaire des expressions et des mots du pays, qu'il place en italique ou entre guillemets, procédé qui donne encore plus de réalisme à la légende. Fréchette est passé maître dans l'utilisation de cette langue dans laquelle le peuple se reconnaît¹⁶⁶.

Fréchette n'est pas le seul à reproduire le langage populaire dans ses contes. Prenons par exemple Wilfrid Larose, qui tente ici de reproduire le langage oral :

Ah! la p'tite mère, elle, pas d'danger qu'elle vînt se laisser aller! Elle savait ben qu'y ne lui restait plus que sa petite Lucette, l'aînée de ses p'tits enfants [...]. Si elle en tirait des plans! si elle ménageait! si elle travaillait! le cœur gros, mais sans faire semblant de rien, pour pas augmenter la peine de son mari. Ça tirait des larmes, tant qu'c'était beau d'la voir¹⁶⁷!

L'emploi de mots et de tournures typiques à la langue parlée – qui n'est pas exclusif au conte de Noël québécois – sert à stimuler l'adhésion du lecteur et alimenter un sentiment d'appartenance. Comme la langue est l'un des premiers vecteurs de l'identité nationale, cette représentation de la langue orale est une composante importante pour la création d'une littérature nationale. Elle est un marqueur de différence vis-à-vis des autres littératures francophones et répond au critère « d'originalité » présenté en début de chapitre. Ce n'est donc pas un hasard si la plupart des contes reproduisant le langage oral ou des expressions typiquement québécoises sont souvent ceux qui portent une attention plus particulière aux coutumes locales et au folklore national.

Dans plusieurs contes de Noël, tout le déroulement des soirées des Fêtes est mis sous le signe de la tradition. Les auteurs de ces récits semblent s'appliquer à définir ce qu'est un Noël ou un Jour de l'An typiquement canadien-français et catholique. Ils aiment souvent raconter comment étaient leur réveillon en famille, leur messe de minuit quand ils étaient petits. C'est donc sous un mode nostalgique que sont contées les veillées d'antan. Le lexique canadien et la langue orale sont aussi régulièrement à l'honneur. Les conteurs profitent d'ailleurs de l'occasion pour mettre en garde

¹⁶⁵ L. FRÉCHETTE. « Une aubaine » [...], p. 57.

¹⁶⁶ M. LEMIRE et D. SAINT-JACQUES, dir. *La vie littéraire au Québec*, vol. IV [...], p. 394.

¹⁶⁷ W. LAROSE. « Entre deux quadrilles », *Les soirées du château de Ramezay*, Montréal, Eusèbe Sénécal & cie, 1900, p. 11-112.

contre la disparition des traditions ou encore pour manifester le désir que celles-ci soient honorées pour toujours :

Elle est si belle dans notre pays, et garde si bien son cachet de religion, que nous devons souhaiter de tout notre cœur qu'elle se perpétue à jamais cette tradition de la Messe de Minuit¹⁶⁸.

Ou encore :

Ah ! puissent nos terriens garder intactes toutes les belles traditions que nos pères nous ont léguées avec leur sang, leur langue incomparable et leur foi tranquille¹⁶⁹.

Ces récits font donc l'apologie des coutumes nationales et appellent à leur préservation. Ils servent à exalter le sentiment nationaliste et à défendre les mœurs canadiennes vis-à-vis de l'envahissement de coutumes étrangères, comme celle de Santa Claus par exemple. Ainsi, le petit Jésus est préféré au personnage américain dans de nombreux contes, quand il n'est pas mis en direct opposition avec lui. Warren affirme à ce sujet que « ce n'est pas seulement la fibre religieuse qui est sensible à ce déni de tradition, c'est la fibre patriotique qui vibre de savoir que les mœurs anciennes s'américanisent¹⁷⁰ ». Toutes ces insistances, ces prises de position, ces mises en garde des auteurs trahissent la peur de perdre les coutumes héritées des ancêtres, points d'ancrage traditionnels en regard des bouleversements de la vie moderne. En cela, les contes de Noël accomplissent tout à fait le devoir de mémoire et la mission de valorisation nationale que l'on veut insuffler à la littérature canadienne-française de l'époque.

Conclusion

C'est sous un contrôle social clérical ferme que naît la production des contes de Noël au Québec, alors que la fête elle-même subit d'importantes transformations à l'aube du XX^e siècle. Les sujets sont presque imposés et toute tentative en dehors de ce qui est attendu est généralement réprimée. « Ainsi, l'œuvre littéraire fait partie d'un système répressif¹⁷¹ », selon Lemire. Comment évolue donc la pratique des contes de Noël dans un tel contexte? Religieux, ils prêchent les bonnes vertus catholiques et condamnent les mauvaises conduites. Centrés sur la famille, ils recyclent le motif du fils prodigue dans une trame terroiriste et mettent en scène des intrigues amoureuses sobres et

¹⁶⁸ P.-E. MONARQUE. « Une messe de minuit à la campagne » [...], p. 22.

¹⁶⁹ C. PERRAS. « La Noël à Saint-Hilaire » [...], p. 121.

¹⁷⁰ J.-P. WARREN. *Hourra pour Santa Claus!* [...], p. 208.

¹⁷¹ M. LEMIRE. « Le discours répressif [...] », p. 148.

conformes à la bonne morale. Nationalistes, ils sont un plaidoyer pour la conservation de la patrie et de ses coutumes ancestrales. Former un être exemplaire sur le plan moral et non seulement fier de sa patrie, mais aussi fidèle : tel semble être le grand objectif de plusieurs contes de Noël avant 1940. Ainsi, les principaux contes présentés dans ce chapitre contiennent une intrigue simple. Le personnage qui transgresse les interdits ou qui quitte la terre est puni. Celui qui fait des sacrifices est récompensé – du moins au ciel, si ce n'est sur la terre. Les amoureux se retrouvent et se fiancent le jour de Noël. Le matin du Jour de l'An, le père pardonne à son fils son exil. Tout est construit pour instruire, pour faire la morale. Comme si ce n'était pas encore assez explicite, certains écrivains se permettent des intrusions au sein de la narration même dans lesquelles ils s'adressent directement au lecteur et lui donnent la leçon exacte à tirer du récit. Telles sont les pratiques de Pamphile Lemay dans « Mariette » (1899), de Camille Perras dans « La Noël à la Saint-Hilaire » (1919), du frère Marie-Victorin dans « Jacques Maillé » (1919), des étudiants du Séminaire de Joliette dans leur recueil de contes (*Les premiers coups d'ailes*, 1918) et d'autres encore bien sûr. Ces gens de lettres répondent ainsi aux attentes formulées à l'égard de la littérature de l'époque : leurs contes sont moraux et religieux, promeuvent le respect de la hiérarchie familiale et des traditions anciennes et exaltent le sentiment nationaliste. Ils sont ainsi des produits de l'idéologie du clérico-nationalisme. La pratique étant plutôt de type « alimentaire », est-ce par simple souci de conformisme, par volonté d'être au diapason des idéologies bien-pensantes de l'époque qu'un tel programme a été suivi par les auteurs de contes de Noël ou encore pour s'assurer de ne pas attirer les foudres du clergé? Il est difficile de cerner les réelles motivations de ces nombreux auteurs, dont certains étaient pourtant de notoires anticléricaux. Néanmoins, si le présent chapitre s'est attaché à démontrer que le genre est traditionnel, totalement assujéti à l'emprise cléricale et à l'ambition nationaliste de la littérature d'alors, il serait réducteur de ne s'en tenir qu'à cette thèse, alors que c'est la première impression qui se dégage à la lecture de cette production. Au-delà de cette apparence fortement traditionnelle, peut-on y entrevoir une ouverture à l'originalité et à la modernité? En fait, selon le philosophe Éric Weil, « [l]e traditionalisme, par son apparition même, prouve que la tradition à laquelle il prétend retourner a cessé d'être une tradition [...] – sinon pourquoi voudrait-il retourner en un point qu'il n'aurait jamais quitté?¹⁷² »

¹⁷² E. WEIL. « Tradition et traditionalisme », *Essais et conférences*, tome second : politique, série « Bibliothèque d'histoire de la philosophie », Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1991, p. 15.

CHAPITRE II

LA MODERNITÉ DANS LES CONTES DE NOËL AU QUÉBEC DE 1859 À 1940

Définitions de la modernité

La modernité est un concept complexe, difficile à définir, qui renvoie à plusieurs réalités, définitions et concepts. Selon le dictionnaire *Usito*, elle serait simplement le « caractère de ce qui est moderne¹⁷³ ». L'adjectif « moderne », lui, est d'abord, dans son acception la plus large, synonyme d'« actuel » ou encore de « récent ». Ensuite, dans le domaine des technologies et des sciences, il qualifie ce qui est tributaire des avancées les plus récentes. Puis, en ce qui a trait avec le domaine des arts, soit celui qui nous intéresse davantage ici, *Usito* en propose la définition suivante : « Qui ne s'inspire pas des réalisations antérieures par les principes, les règles établies; qui est d'une facture nouvelle et apporte quelque chose d'inédit, d'original (anton. : ancien, classique)¹⁷⁴. » En bref, la modernité renvoie au temps présent, au progrès, à une rupture avec les conventions et à la nouveauté. L'historien Michel Bock définit la modernité comme « l'ensemble des phénomènes économiques, politiques, culturels et intellectuels qui accompagnent le passage de la société “traditionnelle” (c'est-à-dire, pour l'essentiel, rurale et agricole) à l'ère de l'urbanisation et de l'industrialisation¹⁷⁵ ». Selon Jean-Philippe Warren, elle correspond traditionnellement à « la montée historique de l'individualisme, du matérialisme et du rationalisme¹⁷⁶ ». Alors que la tradition est tournée vers le passé, la modernité est tournée vers le présent et les promesses du futur. Elle participe d'une foi envers le progrès de la civilisation et des sciences¹⁷⁷. Elle renverrait aussi à l'érosion des valeurs traditionnelles et au développement de la culture de masse selon l'historien Damien-Claude Bélanger¹⁷⁸. Dans les arts, elle est associée à l'expression de la subjectivité, au rejet des sujets conventionnels et à la rupture d'avec les règles, genres, normes esthétiques¹⁷⁹. On croit souvent que le Québec est entré de manière très accélérée dans la modernité avec la Révolution tranquille dans les années 1960. Néanmoins, depuis les

¹⁷³ « Modernité », *Usito*, [En ligne], <https://www-usito-com.ezproxy.usherbrooke.ca/dictio/#/contenu/modernite.ad> (Page consultée le 1^{er} août 2018).

¹⁷⁴ « Moderne », *Usito*, [En ligne], <https://www-usito-com.ezproxy.usherbrooke.ca/dictio/#/contenu/moderne.ad> (Page consultée le 1^{er} août 2018).

¹⁷⁵ M. BOCK. *Quand la nation débordait les frontières. Les minorités françaises dans la pensée de Lionel Groulx*, coll. « Cahiers du Québec », Montréal, HMH, 2004, p. 90.

¹⁷⁶ J.-P. WARREN. « Petite typologie philologique du “moderne” au Québec (1850-1950). Moderne, modernisation, modernisme, modernité », *Recherches sociographiques*, vol. 46, n° 3, 2005, p. 511.

¹⁷⁷ P. GOSSAGE et J.I. LITTLE. *Une histoire du Québec. Entre tradition et modernité*, Montréal, Hurtubise, 2015, p. 23.

¹⁷⁸ D.-C. BÉLANGER. *Prejudice and Pride: Canadian Intellectuals confront the United States, 1891-1945*, Toronto, University of Toronto Press, c2011, p. 6.

¹⁷⁹ J.-P. WARREN. « Petite typologie philologique du “moderne” [...] », p. 519.

années 1990, plusieurs spécialistes des sciences humaines contestent cette perspective. Certains sociologues tels Jacques Beauchemin, Jules Duchastel et Gilles Bourque datent même l'entrée de la province dans la modernité en 1848, soit lors de l'obtention d'un gouvernement responsable, alors que d'autres la situent plutôt au tournant du XX^e siècle¹⁸⁰. Quoi qu'il en soit, l'accession du Québec à la modernité n'a pas été un processus linéaire ou encore uniforme, elle s'est faite progressivement à des vitesses variables selon les domaines de la société¹⁸¹.

Les germes de la modernité littéraire au Québec

« La période qui va de 1895 à 1945 est marquée par un double mouvement : d'une part, la modernisation de la société et de la culture et, d'autre part, la réaction des élites traditionnelles¹⁸² », lit-on dans *Histoire de la littérature au Québec*. Montréal est alors le pôle d'attraction d'une génération d'écrivains qui incarnera un renouveau littéraire. Alors que la population de la métropole grimpe exponentiellement au cours de la période grâce à l'exode rural et à l'immigration, la vie culturelle se transforme et se modernise. Les théâtres et les cinémas se développent ainsi que les journaux de masse, les spectacles de music-hall, etc. C'est donc toute une culture populaire du divertissement à l'américaine qui se déploie et qui n'est pas sans inquiéter le clergé. Alors que la masse populaire subit l'influence américaine, l'élite cultivée, elle, s'inspire de la France. « Dès 1895, on voit apparaître un premier groupe d'écrivains qui se réclament ouvertement de la modernité parisienne, l'École littéraire de Montréal. C'est là un fait nouveau, qui témoigne d'un changement important dans le champ littéraire local¹⁸³. » Après une courte vie d'organisations de soirées littéraires dont participera notamment Nelligan, l'école cessera ses activités, mais « l'esprit moderniste se maintient et même se répand¹⁸⁴ ». Avec les membres de cette école apparaît pour la première fois un clivage opposant les exotiques, c'est-à-dire principalement les poètes s'inspirant de la littérature contemporaine et de Paris, et les régionalistes, partisans de l'éloge de la terre et du

¹⁸⁰ Au sujet des thèses de sociologues et historiens sur l'avènement de la modernité au Québec, voir l'article suivant : K. McROBERTS. « La thèse tradition-modernité : l'historique québécois », *Les frontières de l'identité. Modernité et postmodernisme au Québec*, sous la direction de Mikhaël Elbaz, Andrée Fortin et Guy Laforest, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1996, p. 29-47.

¹⁸¹ K. McROBERTS. « La thèse tradition-modernité : l'historique québécois » [...], p. 41-42.

¹⁸² M. BIRON, F. DUMONT et É. NARDOUT-LAFARGE. *Histoire de la littérature* [...], p. 151.

¹⁸³ M. BIRON, F. DUMONT et É. NARDOUT-LAFARGE. *Histoire de la littérature* [...], p. 151.

¹⁸⁴ M. BIRON, F. DUMONT et É. NARDOUT-LAFARGE. *Histoire de la littérature* [...], p. 151.

nationalisme. Ce clivage se concrétisera en véritable conflit esthétique que l'on nommera plus tard la querelle du régionalisme. « Rares sont les écrivains qui n'ont pas alors à se définir, d'une manière ou d'une autre, par rapport au conflit qui se cristallise, vers 1918, autour de la revue *Le Nigog*, et qui se prolonge durant l'entre-deux-guerres sous diverses formes¹⁸⁵. »

Certains exotiques vont jusqu'à nier l'existence même d'une littérature nationale, ce qui donnera lieu à plusieurs débats dans les journaux. Pour ces littéraires, la production littéraire du Canada n'est pas assez importante et estimable pour être qualifiée de distincte et nationale. La littérature d'ici ferait alors partie d'un grand tout qu'est la littérature française. De ce fait, la querelle touche non seulement à la littérature, mais aussi à la politique et à la morale, alors que Camille Roy défend pour sa part l'idée d'une littérature « à nous et pour nous¹⁸⁶ ».

L'idée de littérature nationale, moins consensuelle qu'au temps de l'abbé Casgrain, est désormais un combat et prend une allure nettement défensive, comme s'il s'agissait de résister à un mouvement moderne jugé menaçant. En cela, ce courant s'apparente à la fois au sursaut moraliste de l'Église catholique, partout inquiète de voir son pouvoir décliner devant la libéralisation des mœurs, et à la montée d'un nationalisme qu'incarneront, chacun sa façon, Camille Roy et Lionel Groulx¹⁸⁷.

C'est donc pour contrer ce courant moderniste soutenu par les exotiques que le clergé renforce sa promotion d'une littérature morale et nationale. « À bien des égards, l'essor du régionalisme au cours de cette période [1895-1930] peut se lire comme une réaction à cette littérature moderniste, symptôme d'un mal plus général qui minerait les fondements mêmes de la société traditionnelle¹⁸⁸. »

Ce retour aux valeurs traditionnelles est aussi légitimé plus tard par la crise de 1929 :

Le chômage se répand, le nationalisme se durcit, les rappels à l'ordre lancés par l'Église se font de plus en plus pressants et les élites traditionnelles trouvent dans la Crise la confirmation de la faillite du libéralisme et du matérialisme, en même temps que la justification d'un retour aux valeurs anciennes. Le contrôle idéologique et moral de l'Église se resserre, et l'on assiste au triomphe des idées de Lionel Groulx (primat de la religion, retour à la terre, magnification du passé, culte de la « race », rejet de

¹⁸⁵ M. BIRON, F. DUMONT et É. NARDOUT-LAFARGE. *Histoire de la littérature* [...], p. 151.

¹⁸⁶ M. BIRON, F. DUMONT et É. NARDOUT-LAFARGE. *Histoire de la littérature* [...], p. 172.

¹⁸⁷ M. BIRON, F. DUMONT et É. NARDOUT-LAFARGE. *Histoire de la littérature* [...], p. 152.

¹⁸⁸ M. BIRON, F. DUMONT et É. NARDOUT-LAFARGE. *Histoire de la littérature* [...], p. 155.

l'individualisme, de la ville, de l'Amérique, etc.) et à une réaction politique qui se traduit en 1936 par l'élection de l'Union nationale, dirigée par Maurice Duplessis¹⁸⁹.

Néanmoins, la nostalgie du passé à l'honneur lors de ces années difficiles serait le symptôme d'une rupture et d'un déclin de la société traditionnelle. Le milieu conservateur et le clergé apparaissent davantage déconnectés de la réalité tandis que la modernisation de la société poursuit son œuvre. Un gouffre se crée entre les élites traditionnelles et la nouvelle génération qui « commence à dénoncer le retard intellectuel du Québec¹⁹⁰ ».

Au moment où la société vit des bouleversements, le débat littéraire national n'a plus le même sens et s'essouffle graduellement avec une nouvelle génération qui cherche à le dépasser. Les textes de la fin de la décennie ne posent effectivement plus la question du régionalisme ni celui de la langue littéraire, mais intègrent les deux positions : ils sont à la fois locaux et universels.

L'ailleurs se rapproche et l'idéal du retour à la terre, proposé par l'Église comme solution au chômage et à la pauvreté, se heurte à la réalité du monde moderne. Les plus célèbres romans de la terre apparaissent alors, mais c'est pour évoquer un univers en voie de disparition. À ce moment surgissent les premières œuvres phares de la modernité au Québec, celles d'Alain Grandbois et de Saint-Denys Garneau. Tournées vers l'universel et vers l'intime, elles dépassent le conflit entre le régionalisme et l'exotisme¹⁹¹.

C'est en effet sur les œuvres marquantes de la fin 1930 que se clôt la querelle du régionalisme.

En outre, la littérature des années 1930 se révèle être d'une plus grande diversité que par les années passées. Elle mélange bien souvent le moderne et le traditionnel :

Les oppositions entre l'ici et l'ailleurs, entre le terroir et la ville, entre l'ordre et l'aventure (Jacques Blais) sont au cœur de la littérature des années 1930-1945. Mais elles donnent lieu à une effervescence désordonnée, qui révèle à la fois la fin d'un monde et le début d'un autre. Dans bien des textes, le neuf passe par l'ancien, ce qui se traduit par des œuvres mixtes, faussement traditionnelles¹⁹².

Au-delà du débat entre les exotiques et les régionalistes, les femmes prennent de plus en plus de place dans l'univers littéraire. Bien que certaines écrivaines d'alors comme Blanche Lamontagne-

¹⁸⁹ M. BIRON, F. DUMONT et É. NARDOUT-LAFARGE. *Histoire de la littérature* [...], p. 217.

¹⁹⁰ M. BIRON, F. DUMONT et É. NARDOUT-LAFARGE. *Histoire de la littérature* [...], p. 218.

¹⁹¹ M. BIRON, F. DUMONT et É. NARDOUT-LAFARGE. *Histoire de la littérature* [...], p. 152-153.

¹⁹² M. BIRON, F. DUMONT et É. NARDOUT-LAFARGE. *Histoire de la littérature* [...], p. 218.

Beauregard s'inscrivent dans la querelle, plusieurs n'en font que peu de cas en privilégiant la représentation d'intrigues amoureuses et d'une vision plus subjective du monde. Cette veine littéraire développée par les femmes échappe un peu plus aux prescriptions littéraires nationalistes de l'époque. Leurs récits sont d'ailleurs souvent écrits à la première personne du singulier. « Le refus de l'omniscience dans la narration, qui sera pendant longtemps une des caractéristiques de l'écriture féminine, représente une individualisation du regard qui s'oppose notamment au regard social, pré-déterminé [*sic*], du roman à thèse¹⁹³ », soutient Lucie Robert. Durant les années 1930, des auteures comme Jovette Bernier et Éva Sénécal traitent de thèmes inédits dans leur roman, rompant avec la tradition littéraire d'alors¹⁹⁴. La littérature féminine contribue donc à la modernisation de la littérature canadienne-française.

Cela dit, bien que les thèmes et les formes traditionnels soient ceux privilégiés par l'élite officielle et le clergé durant les premières décennies du XX^e siècle, la modernité littéraire existe bel et bien au Québec et commence à germer dès la fin du XIX^e siècle avec l'École littéraire de Montréal. Souvent réduite à des canaux confidentiels, elle alimentera néanmoins de nombreux débats sur la littérature et poindra plus significativement lors de la dernière décennie que couvre ce mémoire. Ainsi, plusieurs textes littéraires de cette période seront à la fois modernes et traditionnels, symptômes d'une société en profonde mutation.

La fête de Noël, elle-même, est un heureux mélange de nouveautés et de traditions à cette époque. Auparavant célébrée simplement comme un événement liturgique, la fête fait l'objet d'une incroyable hausse de popularité à la fin du XIX^e siècle grâce à la commercialisation des Fêtes débutée quelques décennies plus tôt aux États-Unis et qui finit par atteindre le Canada français. Les marchands multiplient progressivement les publicités pour promouvoir l'achat de cadeaux pour Noël et le Jour de l'An et ils organisent des défilés du père Noël. C'est ainsi, entre autres, que les traditions sont commercialisées. « Déjà en 1850, il est impossible de toujours distinguer les aspects profanes des aspects sacrés de la célébration de Noël ou du jour de l'An. La transformation des coutumes a déjà affecté la distribution des présents, ce dont profitent les marchands de la

¹⁹³ L. ROBERT. « D'Angéline de Montbrun à La Chair décevante: la naissance d'une parole féminine autonome dans la littérature québécoise », *Études littéraires*, vol. 20, n° 1, printemps-été 1987, p. 108.

¹⁹⁴ M. BIRON, F. DUMONT et É. NARDOUT-LAFARGE. *Histoire de la littérature* [...], p. 234.

province¹⁹⁵. » L’imaginaire canadien de la fête en vient à incorporer de nouvelles coutumes et de nouvelles valeurs. Fête traditionnelle et religieuse, Noël devient un produit de la commercialisation et de la mondialisation, autrement dit de la modernité.

À l’image de la littérature des années 1930, la célébration de Noël relève ainsi d’un mélange entre tradition et modernité. Dans une littérature confinée au rappel des traditions, mais dans laquelle pointe des lueurs de modernité tout au long de la période du corpus et tenant compte du caractère hybride de Noël, est-il toujours raisonnable de croire que la pratique des contes de Noël est essentiellement traditionnelle? En quoi pourrait-on affirmer que les contes de Noël sont également modernes? Nous analyserons comment ils diffèrent de l’aspect traditionaliste de la littérature de l’époque en ce qui concerne les thèmes de la religion, de la famille et de l’ouverture au monde (en opposition au repli sur soi et au nationalisme).

1. La religion

Comme nous avons vu dans le chapitre précédent, les contes de Noël québécois comportent une dimension religieuse importante et indéniable. Ils servent un but moralisateur : éduquer la population aux valeurs chères à la religion. Cela se traduit par la démonstration d’exemples fort édifiants de gens se dépouillant pour aider les plus démunis ou encore par la punition de ceux qui osent défier Dieu. Néanmoins, cette religiosité est parfois relative. D’abord, la charité que mettent en scène les exemples moralisateurs est transformée par la nouvelle société de consommation. Ensuite, les punitions divines ne sont pas aussi dissuasives qu’il n’y paraît. Enfin, plusieurs contes comportent même une dimension subversive en mêlant l’humour et le sacré. Mais avant tout, certains récits, bien que religieux, font preuve d’une foi étonnante envers le progrès moderne.

1.1. La foi envers le progrès technique

Les transformations importantes de la société du XIX^e et XX^e siècle qui s’industrialise, s’urbanise, appellent les critiques du clergé et de plusieurs penseurs. Certains, tel l’abbé Gingras en 1880, affirment que le Bas-Canada se retrouve devant un choix : revenir à « l’état idyllique du Moyen

¹⁹⁵ J.-P. WARREN. *Hourra pour Santa Claus!* [...], p. 54.

Âge ou sombrer dans l'abîme moderne¹⁹⁶ », puisque l'époque moderne est associée à la décadence et l'immoralité.

[C]hez la plupart des penseurs canadiens-français, l'individualisme était associé à la licence, à une liberté sans freins [*sic*], et devait par conséquent être tempéré par le sens des devoirs et le respect de l'autorité légitime. Le matérialisme était associé au sensualisme, à l'hédonisme et, en règle générale, au péché, et devait donc être tenu comme inférieur ou encore sublimé par la spiritualité et les nourritures célestes. Quant au rationalisme, dont les conséquences étaient la sécularisation de la société et, prises globalement, le désenchantement du monde, il devait être contenu par la digue des mœurs et des traditions anciennes¹⁹⁷.

Le traditionalisme prôné par ces penseurs constituait ainsi une réaction vis-à-vis de la modernisation de la société. Si les contes de Noël présentés au premier chapitre adhèrent à ce traditionalisme, quelques-uns de ceux-là mêmes et plusieurs autres démontrent pourtant une ouverture certaine à la modernité et même une certaine foi dans le progrès. Plusieurs auteurs mêlent étonnamment le religieux et la modernité, comme quoi ces deux aspects ne sont pas nécessairement incompatibles.

Dans « Une chasse-galerie moderne »¹⁹⁸ (1927) de Damase Potvin, écrivain reconnu pour être traditionaliste, des bûcherons sont déçus d'apprendre que la messe de minuit ne pourra être célébrée dans leur camp, car le missionnaire est malade. Les hommes jasant entre eux de chasse-galerie et, rapidement, deux camps se dessinent à ce sujet : ceux qui y croient et ceux qui n'y croient pas. Parmi les bûcherons, il y a Tommy Smith, qui se trouve à conduire des hydravions. Une idée lui germe dans l'esprit : il s'accompagne de deux hommes et va chercher un prêtre à Saint-Jérôme avec son aéroplane. Ainsi la barrière de la distance est abolie grâce à la technologie moderne. L'aviateur revient au camp en héros, car ses compatriotes vont pouvoir assister à une véritable messe de minuit. Il est surprenant ici que la chasse-galerie, normalement associée au diable et au vice (à l'alcool et la danse, entre autres), soit appliquée au fait d'aller trouver un prêtre pour célébrer la messe. Ainsi, le conte démontre une certaine foi envers son époque, d'autant plus qu'il se termine en ces mots :

¹⁹⁶ J.-P. WARREN. « Petite typologie philologique du “moderne” [...] », p. 511.

¹⁹⁷ J.-P. WARREN. « Petite typologie philologique du “moderne” [...] », p. 511-512.

¹⁹⁸ Ce conte a remporté le 1^{er} prix du 6^e concours littéraire de la Société Saint-Jean-Baptiste en 1924.

Source : « Jean Taillon est le lauréat », *Le Devoir*, vol. XV, n° 150, vendredi 27 juin 1924, p. 5.

- Hein, Toine?... faisait pour la dixième fois Joe Morin, c'est-ti d'la chasse-galerie ou ben si c'en est pas?...
- Oui, répondit à la fin Toine Gauthier, mais c'est pas pour aller, comme dans vot'temps, charcher du whisky ou ben vos blondes; c'est, asteur, pour aller cri l'curé... Hein, c'est pas la même chose, hein, Joe?...¹⁹⁹

Ainsi, les errements du bûcheron convoquant le diable seraient chose du passé alors que maintenant la chasse-galerie est utilisée dans un noble but. Même si le conte sert des valeurs religieuses, il ne condamne pas les bûcherons pour les excès passés alors que le personnage de Joe Morin affirme avoir fait la chasse-galerie par le passé.

Dans « La mission de Saint Gabriel » (1936), saint Nicolas est découragé de voir que les enfants du monde croient de moins en moins en lui et sont moins pieux. Pour le soulager de son découragement, Dieu lui donne pour mission de parcourir la terre à la recherche d'enfants restés « bons et naïfs, croyants et pieux²⁰⁰ », accompagné de saint Gabriel. « Dix minutes ne s'étaient pas écoulées que nos deux saints étaient transformés en aviateurs et qu'un aéroplane argenté, sur le côté duquel étaient inscrits en lettres d'or les mots “Esprit de Dieu”, les emportait légèrement vers la terre²⁰¹. » Les deux saints parcourent ainsi le monde avec leur avion. Après des recherches infructueuses dans plusieurs pays, ils éprouvent des problèmes avec l'engin :

- Le moteur est en mauvais ordre, il va cesser de fonctionner. Ne t'effraie pas, ne bouge pas, je vais essayer de descendre en vol plané. Et, mettant toute son énergie dans les efforts qu'il faisait pour atterrir sans danger, saint Nicolas réussit à conduire son aéroplane heureusement jusqu'à terre, où, après deux ou trois soubresauts, mais sans aucun dommage, il réussit à se poser à proximité du village de Saint-Hubert [...]²⁰².

Dans ce conte, la technologie moderne n'est pas une ennemie, elle est même un outil pour les personnages saints. Saint Nicolas est un aviateur expérimenté. Plutôt que d'utiliser des pouvoirs surnaturels qu'on lui attribuerait habituellement pour se déplacer, il utilise une invention humaine à la mode et objet de fascination pour les gens de l'époque. Même s'ils font la promotion de la religion, ces contes font une grande place à la modernité en louant des avancées technologiques. Ils participent de la foi catholique de même que de la foi profane envers le progrès.

¹⁹⁹ D. POTVIN. « Une chasse-galerie moderne », *Sur la grand'route*, [Québec, Ernest Tremblay], 1927, p. 113.

²⁰⁰ O. LE MYRE. « La mission de saint Gabriel », *Au pays des rêves*, [Montréal], Beauchemin, 1936, p. 41.

²⁰¹ O. LE MYRE. « La mission de saint Gabriel » [...], p. 43.

²⁰² O. LE MYRE. « La mission de saint Gabriel » [...], p. 55.

C'est toutefois dans « Au seuil » (1900) de Louis Fréchette que s'accomplit le mieux l'éloge du monde moderne, bien qu'il s'agisse d'un conte antérieur aux deux précédents. Ce récit offre une étonnante critique envers les discours conservateurs accusant le progrès moderne de mener à la décadence²⁰³. Au début de l'histoire, le narrateur et de jeunes gens discutent dans un train :

[S]uivant la mode du jour, certains esprits chagrins accusaient l'industrie, le commerce, les sciences positives, le progrès moderne en un mot, d'être incompatible avec les choses de l'idéal. D'après eux, la vapeur, l'électricité et surtout l'esprit de mercantilisme avaient tué la Poésie: la tour Eiffel était son mausolée²⁰⁴.

C'est alors qu'un homme interrompt les discussions :

- Permettez-moi de vous dire que vous blasphémez, messieurs, [...]. La poésie ne meurt pas, tant que la *[sic]* cœur de l'homme vibre. Elle est beaucoup plus en nous que dans les objets extérieurs. La chose qui semble la plus prosaïque du monde peut, à un moment donné, revêtir un aspect ou inspirer un sentiment d'une poésie intense. [...] Tenez, moi qui vous parle, voulez-vous savoir ce que j'ai vu de plus poétique dans ma vie [...] ? [...] un poteau de télégraphe !

L'homme raconte donc pourquoi un poteau de télégraphe l'a déjà profondément ému : alors qu'il travaillait pour la Compagnie de la Baie d'Hudson au Yukon depuis 16 ans, il avait décidé de revenir à la maison. Cependant, une horrible tempête l'avait désorienté lui et son compagnon lors de leur voyage le 24 décembre. La simple vue d'un poteau de télégraphe lui a redonné espoir et, surtout, lui a fait vivre de grandes émotions. Le poteau représentait alors la civilisation et sa famille qui l'attendait après plusieurs années d'exil. « La voix du narrateur tremblait un peu. Quant à nous, nous l'écoutions, émus. Ceux-là mêmes qui avaient si carrément dénoncé le prosaïsme de notre "âge de fer" étaient désarmés²⁰⁵. » L'homme finit par affirmer qu'il n'a jamais « assisté à une plus belle messe de minuit²⁰⁶ ». Non seulement le conte tente de rétablir la réputation de la modernité, mais il en fait même quelque chose de sacré. La vue d'un poteau de télégraphe est assimilée à une messe de minuit, et pas n'importe laquelle, mais bel et bien « la plus belle » jamais vécue par le personnage. Pourtant, il n'y a rien de bien religieux dans un tel objet. C'est donc une glorification d'un élément moderne, qui devient l'égal en importance d'une cérémonie liturgique. Louis Fréchette affirme ainsi par son texte que la poésie existe en dehors de la religion, et de surcroît,

²⁰³ J.-P. WARREN. *Hourra pour Santa Claus!* [...], p. 11.

²⁰⁴ L. FRÉCHETTE. « Au Seuil », *La Noël au Canada* [...], p. 3-4.

²⁰⁵ L. FRÉCHETTE. « Au Seuil » [...], p. 16.

²⁰⁶ L. FRÉCHETTE. « Au Seuil » [...], p. 17.

dans le monde moderne. Cela va à l'encontre du discours ambiant qui voit la modernité comme un désenchantement du monde.

1.2. La charité et l'éloge du superflu

Au XIX^e siècle, la charité s'institutionnalise et se laïcise progressivement. Des organismes de charité sont créés pour l'occasion. Au Québec, « [l']Œuvre des dîners de Noël pour les malades, l'Œuvre du joyeux Noël, l'Œuvre des étrennes, le Petit bazar des pauvres ou l'Œuvre des petits bas de Noël sont quelques-uns des organismes de bienfaisance ayant assimilé les valeurs nouvelles du temps des fêtes²⁰⁷ ». Par le fait même, la charité devient aussi un des moments forts de la célébration de Noël, tout comme l'échange de cadeaux et le repas en famille²⁰⁸. Elle donne l'illusion d'abolir les frontières entre les classes sociales. Noël devient un droit qui revient à tous, aux pauvres comme aux riches. Bien que la charité soit une valeur importante dans la chrétienté, celle qui se déploie à Noël et qui est prônée dans la plupart des contes de Noël québécois s'inscrit en fait aussi dans un idéal de consommation.

À l'occasion de Noël ou du Jour de l'An, ce sont souvent de fastes cadeaux que les enfants reçoivent. Ainsi, un père n'offre rien de moins qu'un piano neuf à sa fille Jeanne dans un conte d'Ernest Bilodeau²⁰⁹. Dans un autre récit, un enfant reçoit comme cadeau un tour d'avion avec le père Noël²¹⁰. Les enfants pauvres ne sont d'ailleurs pas en reste : les riches héros leur donnent le plus souvent des jouets et non de la nourriture ni des biens nécessaires. Selon Warren,

C'est que ces dons s'inscrivent dans l'esprit du Noël commercial. Plus qu'un manteau chaud, le nécessaire dont a besoin le pauvre à ce moment de l'année, c'est le superflu. Quelques friandises, des joujoux, voilà ce que la charité chrétienne doit lui apporter. Le bonheur, le 25 décembre, consistera à manger un morceau de dinde et à déballer des cadeaux. « À d'autres époques, il faut surtout des bas et des vêtements chauds aux enfants ; mais à l'époque de la joie chrétienne de Noël, il faut que le petit pauvre partage avec le riche le bonheur sans mélange des jouets. » La générosité chrétienne est informée de l'intérieur des exigences nouvelles de la société de consommation²¹¹.

²⁰⁷ J.-P. WARREN. *Hourra pour Santa Claus!* [...], p. 95-96.

²⁰⁸ M. PERROT. *Faut-il croire au Père Noël?* [...], p. 128.

²⁰⁹ E. BILODEAU. « Le piano de Jeanne », *Chemin faisant*, Québec, L'Action sociale, 1919, p. 62-71.

²¹⁰ ARIANE. « L'Avion du père Noël », *Contes d'autrefois... et d'aujourd'hui*, Rivière-du-Loup, Chez l'auteur, [1935], p. 116-122.

²¹¹ J.-P. WARREN. *Hourra pour Santa Claus!* [...], p. 101.

Cet éloge du superflu est bien présent dans les contes. Comme le dit Warren, cette générosité étiquetée « chrétienne » joue pourtant le « jeu des commerçants ». Les religieux auraient donc participé au développement du nouvel idéal de consommation lié aux Fêtes en faisant la promotion de dons d'objets superflus. C'est ce qui aurait fait de la charité une vertu qui s'impose au-dessus de tous à Noël.

Les bourgeois libéraux ont fait de Noël la fête individualiste par excellence : certes, l'achat des cadeaux doit être réalisé de manière personnalisée et ostentatoire, mais cet aspect négatif [...] est habilement camouflé par une série de signes et de valeurs qui affirment l'exact contraire. [...] Les clients n'achètent plus des produits ou articles que pour avoir le plaisir de les donner. « Si vous voulez être heureux, donnez. » Les thèmes chrétiens sont recyclés dans un langage économique qui conserve la lettre du message en dénaturant son esprit. On n'achète plus des cadeaux, on prodigue des bontés²¹².

Cette confusion entre le religieux sacré et la nouvelle société de consommation se retrouve également dans les contes. L'attrait des jouets pour les enfants est maintes fois décrit sur le plan du merveilleux. Les vitrines de magasin éblouissent les enfants, les captivent, comme dans cet extrait de « La Noël d'une pauvrete » (Madeleine, 1902) :

Elle marchait dans une de ces belles rues illuminées, auxquelles l'éblouissement des vitrines prête un rayonnement féérique. La pauvrete s'arrêtait parfois, fascinée par la splendeur des étalages, et regardant surtout les belles poupées dormant dans la soie, en souriant, sous leur mignon chapeau²¹³.

Tous ces magasins, ces vitrines, ces jouets font rêver les enfants des contes de Noël. Les désirs matériels occupent de ce fait une grande place. Dans ces contes, on condamne la pauvreté, mais non le matérialisme lié à la fête, qui est même plutôt exacerbé. L'exemple le plus frappant du mélange entre le religieux et le commercial se trouve dans « Le Premier Noël » (Madeleine, 1902) :

Les petites mains jointes comme pour la prière, elle s'endormit enfin, et dans le sommeil, la jolie bébé aperçoit des féeries éblouissantes. Promenée dans le rêve, elle découvre, la petite Jeanne, des merveilles inconnues, à travers l'émerveillement des magasins célestes. Oh! que de belles choses! Elle frappe ses petites mains l'une contre l'autre, frotte ses yeux éblouis, s'approche de toutes ces richesses, regarde les beaux anges lui sourire, et, se frôlant contre leurs ailes caressantes, Jeanne, de ses jolis yeux, implore la permission de *toucher*²¹⁴.

²¹² J.-P. WARREN. *Hourra pour Santa Claus!* [...], p. 186-187.

²¹³ MADELEINE. « La Noël d'une pauvrete », *Premier péché*, Montréal, Imprimerie de La Patrie, 1902, p. 62.

²¹⁴ MADELEINE. « Le Premier Noël », *Premier péché* [...], p. 65.

Le vocabulaire religieux (« prière », « ange ») côtoie le vocabulaire du merveilleux et d'un certain matérialisme alors qu'on parle de jouets. Dès un très jeune âge, Jeanne rêve à des étalages de jouets, situés dans des magasins « célestes », ce qui l'émerveille au plus haut point. Les jouets sont lumineux, promettent le paradis et ils sont l'objet d'une joie intense au réveil de l'enfant.

Le paradis des jouets a besoin d'être un paradis, à l'égal du paradis céleste, quoique bel et bien terrestre: sans ce rêve absurde qui transporte l'enfant dans un *fairyland* de pacotille, la magie de Noël ne pourrait s'opérer *pour tout le monde*²¹⁵.

Selon Warren, Noël finit ainsi par incarner « la poésie d'un monde désenchanté²¹⁶ ». Plusieurs contes jouent donc aussi le jeu de la commercialisation en faisant l'éloge des merveilles que sont les jouets et avec elles, l'éloge du superflu. Le bonheur se retrouve ainsi dans le matérialisme. « Une fête religieuse de plus en plus encadrée par une fête de la société de consommation, l'une vivant en l'autre comme sa justification inévitable et pourtant accessoire, tel nous apparaît de plus en plus Noël au début du XX^e siècle²¹⁷ », écrit Warren. C'est ainsi que les deux pans de la fête se côtoient et se mêlent dans certains contes.

1.3. L'ambiguïté de l'action divine

Chez Fréchette, les punitions divines à la fin des contes, même si elles ont une fonction de répression, sont plutôt ambiguës. Tout d'abord, il n'est jamais établi clairement que Dieu est derrière ces malchances. Dans « Tom Caribou » (1900), le personnage déviant a dérangé un ours alors qu'il était monté dans un arbre pour récupérer son whisky pendant la messe de minuit. Il est retrouvé quelques heures plus tard toujours agrippé dans l'arbre et très apeuré. Après la mésaventure, il est convaincu d'avoir été puni : « Jamais on parvint à mettre dans le cabochon de notre ivrogne que c'était pas le diable en personne qu'il avait vu, et qui y avait endommagé le cadran de c'te façon-là²¹⁸. » C'est donc dire que Tom Caribou serait le seul à penser qu'il a été puni par Dieu ou le diable. D'ailleurs, comme il était saoul, il est aisé de croire que sa perception ait été faussée par l'alcool. Dans « Titange », si le personnage éponyme s'est blessé avec sa hache à la fin, c'est probablement parce qu'il était trop enragé. Dans « Le Money Musk » (1902), c'est la parole de Jos Violon contre celle de Fifi :

²¹⁵ J.-P. WARREN. *Hourra pour Santa Claus!* [...], p. 170.

²¹⁶ J.-P. WARREN. *Hourra pour Santa Claus!* [...], p. 170.

²¹⁷ J.-P. WARREN. *Hourra pour Santa Claus!* [...], p. 238.

²¹⁸ L. FRÉCHETTE. « Tom Caribou », *La Noël au Canada* [...], p. 237.

Eh ben, vous me crairez si vous voulez, mais le tord-vice de Fifi – pour me faire passer pour menteur manquement – a jamais voulu avouer, jusqu'à sa mort, que son violon avait été ensorcelé. Y disait que c'était un tour qu'il avait inventé pour se débarrasser des ceuses qui voulaient le faire jouer à tout bout de champ, tandis qu'il aimait mieux faire sa partie de dames. Je vous demande un peu si c'était croyable!²¹⁹

De plus, comme nous verrons un peu plus loin, il serait aisé de mettre en doute la parole de Jos Violon dans ce conte. Dans « Le loup-garou » (1900), le narrateur omniscient fait la mise au point suivante :

Inutile d'ajouter que cette scène se passait il y a déjà bien des années, car - fort heureusement - l'on ne s'arrête plus guère, dans nos campagnes, à ces vieilles superstitions et légendes du passé. D'ailleurs, [...] même à cette époque et parmi nos populations illettrées, ces traditions mystérieuses rencontraient déjà des incrédules²²⁰.

La remarque vient désamorcer tout le surnaturel au début du récit. Fréchette lie ici les superstitions avec le manque d'éducation, le passé et la campagne, ce qui vient enlever du poids à toute intervention divine en lien avec le surnaturel. De plus, le narrateur omniscient n'utilise jamais le mot « loup-garou », se contentant d'utiliser le terme de chien pour parler de la bête. Encore une fois dans ce conte, l'alcool entre en jeu et vient possiblement fausser la perception des personnages, ici, celle de Joachim Crête qui devient fou après avoir supposément vu un loup-garou. Par ailleurs, alors que les contes de Fréchette présentent une punition pour le moins équivoque, « La chasse-galerie » (1900) de Honoré Beaugrand n'en présente aucune à proprement parler.

Dans le célèbre conte de Beaugrand, l'histoire est racontée par le personnage de Joe le cook. « Il en avait vu de toutes les couleurs dans son existence bigarrée et il suffisait de lui faire prendre un petit coup de jamaïque pour lui délier la langue et lui faire raconter ses exploits²²¹. » L'homme ainsi présenté relate la fois où il a couru la chasse-galerie la veille du Jour de l'An, entraîné par Baptiste Durant. Ils vont danser toute la nuit « chez Batisette, à la Petite-Misère, en bas de Contrecœur²²² ». Tout se passe bien hormis Baptiste qui a trop bu. De retour dans le canoë volant, celui-ci conduit comme un ivrogne en zigzaguant. Les autres hommes l'attachent et lui entravent la bouche pour l'empêcher de blasphémer et d'ainsi vendre leurs âmes au diable. Sur le point

²¹⁹ L. FRÉCHETTE, « Le Money Musk », *Conteurs canadiens-français du XIX^e siècle*, avec préface, notices et vocabulaire par É.-Z. Massicotte, Montréal, C.O. Beauchemin & Fils, 1902, p. 205.

²²⁰ L. FRÉCHETTE, « Le loup-garou », *La Noël au Canada* [...], p. 260-261.

²²¹ H. BEAUGRAND, « La chasse-galerie », *La chasse-galerie*, Montréal, [s.n.], 1900, p. 11.

²²² H. BEAUGRAND, « La chasse-galerie » [...], p. 23.

d'arriver au camp, Baptiste se défait de ses attaches et commence à faire tourner un aviron au-dessus de leurs têtes, faisant perdre le contrôle de la barque à Joe Cook qui percute un pin. Les hommes tombent par terre et sont retrouvés par les autres bûcherons qui les ramènent au camp. La particularité de l'histoire par rapport aux autres contes fantastiques de l'époque est l'absence d'une réelle punition pour les bûcherons ayant pactisé avec le diable et dansé toute la nuit à plus de cent lieues de leur camp. Selon Maurice Lemire, « le fait qu'au dénouement la déviance ne soit pas châtiée confirme l'approbation tacite du narrateur ». C'est donc dire que la punition divine exemplaire n'est pas toujours ce qui est attendu dans plusieurs contes, dont ceux de Fréchette et de Beaugrand, mais aussi, comme nous verrons, de Dantin, manifestant ainsi une certaine subversion.

En janvier 1937, l'abbé Émile Bégin écrivait : « Les contes de Louis Dantin sortent du convenu, du patron commun aux récits aromatisés qui encombrent feuilles et revues au temps de Noël. À vrai dire, les cinq récits s'accrochent d'assez loin au Noël de notre liturgie : la *Comète* et *Réri* surtout²²³. » Pour plusieurs critiques de l'époque et même pour Robert Vigneault dans le *DOLQ* en 1980, les contes de Noël de Louis Dantin s'éloignent trop du genre. On leur reproche de ne pas être « assez remplis de rêve et de la poésie chrétienne qui flottent autour des crèches de l'Enfant²²⁴ » ou encore de manquer « l'étincelle du sacré, essentielle à ce type de contes religieux²²⁵ ». Pourtant, presque l'entièreté des contes de Noël de Dantin fait référence à au moins un élément religieux. En fait, nous pouvons penser que l'ambiguïté de l'action divine à la fin de « La Comète » (1930) et « Réri » (1936) y soit pour quelque chose.

« La Comète » (1930) est probablement le conte le moins apprécié des critiques, dont Camille Roy : « Et d'autre part des contes de Noël qui ressemblent à des histoires d'apaches, comme celui de la *Comète*, me paraissent trop détourner l'esprit des objets familiers de la littérature du vingt-cinq décembre²²⁶. » En somme, les critiques de l'époque dénoncent son manque de religiosité. Le

²²³ É. BÉGIN. « Bibliographie canadienne. Contes de Noël », *L'enseignement secondaire au Canada*, vol. XVI, n° 5, janvier 1937, p. 340.

²²⁴ C. ROY. « Bibliographie canadienne. La vie en rêve et Gloses critiques », *L'enseignement secondaire au Canada*, vol. XI, n° 3, décembre 1931, p. 191.

²²⁵ R. VIGNEAULT. « La Vie en rêve », *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, [En ligne], sous la direction de Maurice Lemire, Montréal, Fides, 1980, <http://services.banq.qc.ca/sdx/DOLQ/document.xsp?db=notice&id=01842> (Page consultée le 30 mai 2018).

²²⁶ C. ROY. « Bibliographie canadienne [...] », p. 192.

conte décrié commence avec Van Dighen, riche banquier, qui est courtisé par l'Agence des Noël
Faciles :

« Nous voulons rajeunir cette bonne vieille coutume, l'harmoniser avec notre âge de méthodes progressives. Nous traitons à forfait pour des Noël à domicile, réglés et arrangés par nous, qui évitent aux familles tous les tracas inhérents à ces fêtes. Nous fournissons l'arbre de Noël, nous l'installons, nous le décorons ; nous le parons d'un choix de joujoux ; notre représentant mime Santa Claus pour les petits, leur distribue les jolies étrennes. Tout cela conduit avec tact et dans une atmosphère intime. Au bout de la semaine, nous ramassons arbre et clinquants, balayons les brindilles sans laisser une poussière, et rendons votre appartement à sa propreté reluisante. La famille a joui de tout sans avoir à lever un doigt. »²²⁷

Le banquier engage l'agence pour son plus grand plaisir, lui qui déteste magasiner et qui a peu de temps à consacrer à la préparation de Noël. Malheureusement, l'agence se révèle être une véritable escroquerie. Lors de la distribution de cadeaux le soir de Noël, le père Noël sort un revolver et lui et son acolyte déguisé en « esquimau » commencent à voler les objets de valeur de la maison. Le garçon du banquier se réveille et croit que le revolver est son étrenne. Les bandits sont décontenancés par la réaction enjouée de l'enfant et finalement se sauvent avec l'aide de la fille du banquier qui aime bien l'un des deux bandits. Il est assez inédit à cette époque de traiter aussi directement de la commercialisation de la fête, alors que l'argent ici peut acheter la paix d'esprit liée aux tracas du magasinage et de préparatifs que Noël engendre. Cela démontre bien d'ailleurs la transformation de la fête à l'époque. Dans ce conte, nulle question de messe de minuit, de naissance de Jésus, de prières, mais seulement de préparatifs, de distribution de cadeaux et de bonheur familial. Le religieux n'est pas pour autant totalement évacué. À la fin, le bandit qui était déguisé en père Noël essaie de comprendre pourquoi il a été déstabilisé par l'étoile du sapin durant le vol : « L'idée m'est venue : c'est le bon Dieu qui me la pointe dans la figure ; - et pas moyen de secouer ça²²⁸ ! » Peut-être est-ce là la punition divine pour le bandit, mais cela reste très incertain. En outre, les bandits ont réussi à s'en tirer sans subir de réelles punitions. Ce qui est sûr, c'est que cette petite intrusion du religieux est loin d'avoir contenté les critiques membres du clergé de l'époque.

²²⁷ L. DANTIN. « La comète », *Contes de Noël* [...], p. 75.

²²⁸ L. DANTIN. « La comète » [...], p. 98.

C'est du moins dans « Réri » (1936) que l'intervention divine est davantage subversive. Le récit raconte l'histoire de la jeune Réri, qui habite à Tahiti et qui est lépreuse. Pour la soulager quelque peu de la solitude et de son isolement à Noël, ses parents lui achètent une poupée et lui proposent qu'elle se substitue à elle dans son imaginaire afin de vivre la fête parmi ses pairs. Chaque Noël, on lui rachète une poupée dans ce but jusqu'au jour où Réri ne veut plus rien savoir de ce jeu. Les parents de la lépreuse font alors appel à la vieille Tétua, une sorte de sorcière qui, selon les coutumes de Tahiti, a le pouvoir de conjurer les maléfices. Celle-ci prend la poupée de Réri, la pique avec une aiguille et prononce des incantations. Le missionnaire de la place, quand il entend parler de la venue de Tétua chez Réri, critique les parents et propose à la place de prier Dieu, de faire une neuvaine avant Noël et de brûler un cierge à Marie. Les parents écoutent donc les conseils du missionnaire. Réri est guérie miraculeusement durant la nuit de Noël. Le personnage George Hamel, narrateur de l'histoire, commente :

Dans le cas présent, il est vrai, on hésite entre deux puissances. Sont-ce les incantations de la vieille Tétua qui ont, par un phénomène d'envoûtement, transféré le mal de Réri à sa malheureuse poupée? [...] Ou plutôt les prières adressées au ciel, la foi pieuse de la neuvaine, ont-elles obtenu ce prodige? [...] La question paraît insoluble. On ne saura jamais si c'est Dieu ou le diable...²²⁹

C'est donc un dénouement assez ironique. Le lecteur a le choix de croire que c'est la sorcière ou le missionnaire qui a sauvé la jeune fille. Il reste que selon les commentaires de George Hamel, un avantage est accordé à l'efficacité de la sorcière et des coutumes autochtones ancestrales : « On dirait, vois-tu, qu'à mesure que l'homme assiège la nature, s'empare de ses ressorts, celle-ci l'abandonne à lui-même, lui retire son intervention directe. Ici elle est encore maîtresse, l'homme invoque son mystère, et elle l'étonne par des miracles²³⁰. » C'est la nature qui interviendrait et non Dieu. L'on peut bien voir ici pourquoi le conte n'a pas été apprécié par l'abbé Bégin. Si l'ambiguïté de l'action divine à la fin rend certains contes de Fréchette et Dantin subversifs, nous pouvons en dire tout autant des contes où le ridicule et le sacré se côtoient.

²²⁹ L. DANTIN. « Réri », *Contes de Noël* [...], p. 68-69.

²³⁰ L. DANTIN. « Réri » [...], p. 68.

1.4. Le religieux et le burlesque

1.4.1 Les contes de Noël fantastiques de Louis Fréchette

Le spécialiste du conte littéraire québécois Aurélien Boivin soutient ceci dans l'un de ses articles :

Même les *Contes de Jos Violon* de Louis Fréchette, pourtant un grand libéral qui a déjà dénoncé l'ordre établi dans *La Voix d'un exilé*, font le procès de la déviance [...]. Jos Violon, contrairement au conteur traditionnel, ne se gêne ni pour prendre position ni pour commenter l'attitude ou la conduite de ses protagonistes [...]. C'est pourquoi les contes de Jos Violon [...] comportent toujours au dénouement, une certaine forme de répression : les héros sont toujours punis pour avoir voulu transformer l'ordre du monde : damnation éternelle ou châtiments corporels, peu importe. Il faut faire réfléchir le peuple et le rendre meilleur²³¹.

Maurice Lemire s'est également étonné de cette répression « [c]hez un libéral comme lui²³² ». Il y a justement lieu de se demander pourquoi Louis Fréchette a écrit ces contes en apparence très moralisateurs. Se peut-il que ces contes ne respectent pas autant qu'on le pense l'idéologie traditionnelle? Pour conclure à la répression dans les contes de Fréchette, Lemire et Boivin mettent de l'avant, entre autres, la crédibilité établie dans le texte de Jos Violon, le narrateur-conteur de plusieurs contes fantastiques de l'auteur. Or, il est possible de remettre en doute cette crédibilité même.

Le personnage Jos Violon est un conteur haut en couleur, inspiré d'un véritable conteur du même nom que Fréchette a connu. Lemire affirme que Jos Violon se présente comme « l'étalon de la normalité²³³ », ce qui lui permet de juger tout comportement s'éloignant du sien et d'avoir une distance ironique avec les personnages déviants. Toutefois, Jos Violon lui-même semble plutôt être d'une naïveté à la limite du risible. Utilisant un langage oral de niveau très populaire, il mélange et déforme les mots. Ainsi, « sobriquet » devient « surbroquet²³⁴ », « physionomie » devient « physiologie²³⁵ » « exécration » devient « insécration²³⁶ », etc. Cette apparente mal-utilisation de la langue dénoterait un manque d'éducation chez le conteur et appelle la moquerie. Dans « Le Money Musk » (1902), l'extrait suivant démontre bien l'incompréhension et la naïveté de Jos

²³¹ A. BOIVIN. « La littérisation du conte québécois [...] », p. 220-221.

²³² M. LEMIRE. « Le discours répressif [...] », p. 167.

²³³ M. LEMIRE. « Le discours répressif [...] », p. 157.

²³⁴ L. FRÉCHETTE. « Titange » [...], p. 240.

²³⁵ L. FRÉCHETTE. « Tom Caribou » [...], p. 230.

²³⁶ L. FRÉCHETTE. « Tom Caribou » [...], p. 222.

Violon envers le phénomène des aurores boréales : « M. le curé, lui, appelle ça des *horreurs de Morréal*, pi y dit que ça danse pas. Eh ben, je sais pas si c'est des horreurs de Morréal ou ben de Trois-Rivières, mais j'en ai ben vu à Québec étout ; et je vous dis que ça danse, moi, Jos Violon!²³⁷ » Se moquant des personnages déviants et les jugeant, il éprouve pourtant une certaine sympathie pour eux, comme en ce qui concerne Titange :

Les ceuses qui le connaissaient pas le prenaient pour un démon, comme de raison, et le craignaient comme la peste; mais moi je savais ben qu'il était pas si dangereux que tout ça. Et pi, comme j'étais matché avec, c'pas, fallait ben le prendre en patience. Ce qui fait qu'on était resté assez bons amis, malgré son petit comportement²³⁸.

De plus, bien que se disant un « bon craignant Dieu²³⁹ », il est toujours bien curieux de voir les maléfices se produire. En parlant de chasse-galerie, il avoue : « [J]e vous cacherai pas que j'étais un peu curieux de savoir comment c'que mes guerdins s'y prenaient pour faire manœuvrer c'te machine infernale. Pour dire comme de vrai, j'avais presque envie de voir ça de mes yeux²⁴⁰. » Il participe donc souvent partiellement aux vices. Jos Violon est aussi un homme superstitieux et peureux, même s'il affirme le contraire. Il se méfie des poules noires et il panique quand Fifi « fait danser » les aurores boréales avec son violon : « [E]n voyant ça, je vous le cache point, je fais ni une ni deux, je lâche la boutique, je prends mes jambes à mon cou, et les cheveux drettes sus la tête, je cours me cacher dans la cabane²⁴¹. » En bref, Jos Violon n'est pas un personnage aussi crédible qu'on pourrait le croire. Risible, peu civilisé, crédule, curieux de voir le diable se mettre à l'œuvre, mais peureux, Jos Violon est aussi présenté comme « un type très amusant²⁴² » par le narrateur extradiégétique de « Tom Caribou » (1900). La morale que le conteur entend servir à ses auditeurs est de ce fait décrédibilisée. Dans cette perspective, les fonctions premières du personnage de Jos Violon sont plutôt de faire rire et divertir, et non de faire la morale. François Ricard affirme :

À qui n'y cherche pas d'abord un intérêt patriotique ou documentaire, en effet, *la Chasse-galerie* ou *la Noël au Canada* apparaissent avant tout comme des textes de pur plaisir. Et je ne parle pas seulement, ni même surtout, de l'humour qui les caractérise, humour un peu carabin et facile, mais qui se distingue néanmoins de la gravité générale qu'on remarque dans les contes de LeMay. Je parle plutôt du plaisir d'écrire, de

²³⁷ L. FRÉCHETTE. « Le Money Musk » [...], p. 197.

²³⁸ L. FRÉCHETTE. « Titange » [...], p. 243.

²³⁹ L. FRÉCHETTE. « Le Money Musk » [...], p. 198.

²⁴⁰ L. FRÉCHETTE. « Titange » [...], p. 250.

²⁴¹ L. FRÉCHETTE. « Le Money Musk » [...], p. 202.

²⁴² L. FRÉCHETTE. « Tom Caribou » [...], p. 216.

raconter, d'inventer, en dehors de toute intention moralisatrice, patriotique ou didactique. Cela se voit dans l'affabulation, où triomphent le désordre et la tromperie. Cela se voit aussi dans la situation faite aux personnages à la fois naïfs et impies que sont, par exemple, Jos Violon, Joe le cook ou Fanfan Lazette²⁴³.

Les contes fantastiques de Louis Fréchette, en particulier ceux de Jos Violon, mélangent habilement le sacré et le comique. Ils sont narrés par le personnage-conteur juste avant la messe de minuit. Le langage coloré de Jos Violon, comme on l'a vu, est drolatique en lui-même. Sous le couvert d'un schéma de type « transgression d'un précepte religieux et punition divine », ses histoires sont pourtant burlesques et provoquent le rire. Même s'il craint Dieu, le conteur ne veut pas être associé aux dévots. En fait, il semble avoir en aversion ces personnes trop pieuses : « Je suis pas un rongeur de balustres, Dieu merci!²⁴⁴ » Pourtant, Jos Violon emprunte fréquemment au vocabulaire du curé, souvent pour des expressions ou des marqueurs de relation pourtant très simples : « Ainsi donc, comme dit M. le curé [...] »²⁴⁵ Cette assertion devient donc comique à force de répétition. Louis Fréchette, par le truchement de son personnage, ose par ailleurs décrire la « mise en cache de Dieu » de façon absurde :

D'abord y se procurent une bouteille de rhum qu'à [*sic*] été remplie à mênuit, le jour des Morts, de la main gauche, par un homme la tête en bas. Ils la cachent comme y faut dans le canot, et rendus aux Forges, y font une estation. C'est là que se manigance le gros de la cérémonie. La chapelle des Forges a un perron de bois, c'pas; eh ben, quand y fait ben noir, y a un des vacabonds qui lève une planche pendant qu'un autre vide la bouteille dans le trou en disant :

- *Gloria patri, gloria patro, gloria patrum !* Et l'autre répond en remettant la planche, à sa place:

- *Ceuses qu'ont rien pris, en ont pas trop d'une bouteille de rhum*²⁴⁶.

Ce qui est pourtant un sujet sérieux digne de fortes répréhensions est ici plutôt une scène comique. L'alcool est aussi souvent objet de moquerie et pas nécessairement de condamnations. Jos Violon lui-même avoue aimer prendre un coup. L'histoire de Tom Caribou est du reste hilarante. Sa punition pour avoir évité la messe de minuit afin d'aller chercher et boire son whisky dans l'arbre est de se faire griffer les fesses par un ours. Mais Jos Violon se garde bien de nommer la partie du

²⁴³ F. RICARD. « Sur une idée de Léon Gérin ou de la littérature comme frivolité », *Études françaises*, vol. 27, n° 3, 1991, p. 78-79.

²⁴⁴ L. FRÉCHETTE. « Le Money Musk » [...], p. 195.

²⁴⁵ L. FRÉCHETTE. « Tom Caribou » [...], p. 234.

²⁴⁶ L. FRÉCHETTE. « Titange » [...], p. 248.

corps vulgaire. On ne peut lui reprocher de manquer d'imagination dans l'utilisation de nombreuses métaphores les plus saugrenues les unes que les autres pour les désigner : « le fond ... de sa conscience²⁴⁷ », « les bas-côtés de la corporation²⁴⁸ », « le rond-point²⁴⁹ », « l'envers du frontispice²⁵⁰ », « le fond de cale²⁵¹ », « la propriété foncière²⁵² » et « le cadran²⁵³ ». Ce qu'on retient finalement du récit est le comique de la situation finale, où Tom Caribou ne peut plus s'asseoir et doit rester à genoux, ce qui le force à une position associée au repentir. Le conte est davantage une histoire drôle de fesses écorchées que de punition divine exemplaire, même si le héros populaire demeure désavoué et ridiculisé comme nous l'avons vu dans le premier chapitre. C'est en partie pourquoi le conservateur Jules-Paul Tardivel n'a guère apprécié « Tom Caribou » (1900) : « Cette aventure, racontée par Jos Violon, dans le langage plus ou moins authentique des hommes de chantier, est arrivée pendant la nuit de Noël. Voilà pourquoi M. Fréchette a l'incomparable toupet d'appeler cette farce grotesque un *conte de Noël*²⁵⁴. » Il semble en fait que l'aspect religieux de ces contes de Fréchette sert plutôt de structure au récit et à mieux faire valoir le burlesque du conteur, des personnages et des situations, à l'image du personnage prénommé Titange qui est pourtant loin d'être un ange. En cela, les contes fantastiques de Fréchette sont subversifs. Aussi déclare-t-on dans le *DOLQ* que « Fréchette est un conteur qui a perdu la foi, il conte comme on fait de l'art pour l'art²⁵⁵ ».

1.4.2 Une messe de minuit désacralisée

Il n'y a pas que chez Fréchette où l'humour côtoie amplement le religieux. En fait, deux contes participent même d'une désacralisation de la populaire messe de minuit : « La messe de Florent Létourneau » (1930) de Louis Dantin et « Le renard du père Durand » (1925) de Louis-Joseph Doucet. Dans les deux cas, les personnages font face à un bien étrange diable.

²⁴⁷ L. FRÉCHETTE. « Tom Caribou » [...], p. 231.

²⁴⁸ L. FRÉCHETTE. « Tom Caribou » [...], p. 231.

²⁴⁹ L. FRÉCHETTE. « Tom Caribou » [...], p. 236.

²⁵⁰ L. FRÉCHETTE. « Tom Caribou » [...], p. 236.

²⁵¹ L. FRÉCHETTE. « Tom Caribou » [...], p. 237.

²⁵² L. FRÉCHETTE. « Tom Caribou » [...], p. 237.

²⁵³ L. FRÉCHETTE. « Tom Caribou » [...], p. 237.

²⁵⁴ J.-P. TARDIVEL. « Un conte de Noël fréchettique », *La Vérité*, vol. XV, n° 23, 4 janvier 1896, p. 3.

²⁵⁵ M. LEMIRE et J. ROY. « La Noël au Canada [...] ».

Dans « La messe de Florent Létourneau » (1930), le personnage éponyme, peu pratiquant, part à la chasse au lieu d'assister à la messe de minuit. Malheureusement, la tempête se lève et Florent, ayant brisé sa lanterne en tombant et n'étant plus en mesure de s'orienter, trouve refuge dans une espèce de grotte. Voyant une lueur rougeâtre, il s'approche un peu et aperçoit un bébé à la peau rouge recouvert de langes noirs. Florent observe qu'il y a aussi des ours monstrueux et plusieurs bêtes puantes qui s'affairent près de l'enfant. « Il voit qu'il a été se fourrer en plein sabbat des diables occupés à singer la nuit de Noël. [...] À cte heure v'là un homme et une créature qui sortent de je ne sais où et qui font leur entrée ensemble²⁵⁶. » L'homme, qui a « une face de corneille²⁵⁷ », serait le diable. La femme est elle aussi laide. Les damnés reçoivent la visite de trois personnes noires qui offrent des présents outrageants : des sous volés aux orphelins et aux veuves, des calices et des ciboires en or volés puis un encens qui sent très mauvais. L'odeur devient intenable : « ça remplit toute la cave, et par en plus les bêtes puantes, en glapissant et gambadant, se mettent à agir toutes à la fois! » Florent s'évanouit et est retrouvé le lendemain dans un creux de roche. Il se transforme en homme pieux et il se marie.

Ce qui est remarquable dans ce conte, c'est l'absurdité de la cérémonie diabolique et de ses personnages. Le récit étant narré avec sérieux, le diable et sa compagne sont pourtant risibles par leur apparence et leur comportement. Ils ont même une chicane de couple à propos de Florent. Plutôt que d'être beau et séducteur comme dans les autres contes, le diable est laid et peu attirant. Ce qui est aussi étonnant pour un texte de l'époque, ce sont les allusions sexuelles : « La femme, à première vue, c'était une belle grosse fille, belles couleurs, belle formance et tout; – faut ça, vous comprenez, pour que les diablesses puissent tenter les hommes [...]»²⁵⁸. » Quand elle aperçoit Florent, elle veut aller l'embrasser, ce que lui défend l'homme :

« Pas de ça ici, fille perdue, qu'il rugit, t'es pas ici pour faire l'amour. Allons rachève ta môme, adore l'enfant de Lucifer. L'autre lui répond furieuse : Je l'adorerai si je veux. Ah! ah! c'est pas à lui, d'abord : c'est pas le premier tour que je lui joue. C'est bon c'est bon, retiens ton fouet et puis regarde-moi faire »²⁵⁹.

C'est ainsi qu'on se moque carrément du diable. Au lieu d'être traitée avec gravité et crainte, la messe de minuit diabolique est absurde, comique et quelque peu grivoise. On est loin du sérieux et

²⁵⁶ L. DANTIN. « La messe de Florent Létourneau », *Contes de Noël* [...], p. 45.

²⁵⁷ L. DANTIN. « La messe de Florent Létourneau » [...], p. 45.

²⁵⁸ L. DANTIN. « La messe de Florent Létourneau » [...], p. 45.

²⁵⁹ L. DANTIN. « La messe de Florent Létourneau » [...], p. 47.

du sacré de la messe de minuit la veille de Noël. Dans un schéma pourtant traditionnel (transgression-punition), le conte renferme ainsi un humour ambigu, voire subversif.

Si on peut sans trop de problèmes imaginer la subversion chez Louis Dantin, « l'un des esprits les plus libres et les plus lucides de cette époque²⁶⁰ » selon Pierre Hébert, il en est autrement lorsqu'on la retrouve chez Louis-Joseph Doucet. En effet, ce dernier est plutôt connu comme un poète du terroir. On pourrait donc s'attendre à une production qui suit bien les canevas suggérés par l'idéologie dominante. Or, ce n'est pas toujours le cas, surtout en ce qui a trait à son conte « Le renard du père Durand » (1925). Le récit débute avec un père narrant une histoire à ses enfants pour les désennuyer. Il s'agit du père Durand qui, légèrement en retard pour la messe de minuit, passe sur un renard avec sa carriole. Il décide d'assommer l'animal toujours vivant avec son fouet et de le mettre dans son sac afin de se « faire des dessus de mitaines²⁶¹ ». Durant la messe, alors qu'un cantique débutant par « Satan est enchaîné²⁶² » est entonné, des villageois sont apeurés en voyant le renard, qu'ils prennent pour le diable lui-même :

[L]e sourd à Baril, avec un regard et un geste énergique, indiquait du doigt, sur la corniche, vis-à-vis le grand jubé, un [*sic*] espèce de diable qui, le dos rond, à la queue énorme et traînante, s'avavançait doucement, comme avec une certaine inquiétude dans le regard fuyant et clair. « Miséricorde », dit Gilbert Champagne, le beau-frère de Baril, « non, Satan hélas! n'est pas enchaîné, le voilà qui se ballade comme de plus bel [*sic*] sur la corniche des églises. »²⁶³

Les scènes comme celle-ci se multiplient ensuite, créant un petit chaos bien risible, alors que la messe se poursuit. Le religieux se mélange au burlesque à plusieurs reprises :

Ce brave Durand qui revenait, les mains jointes, de la sainte table, s'adonnait à jeter son regard dévotieux vers le ciel : « Mon Dieu, est-il possible? C'est mon renard, je le reconnais. » Les chantres chantaient, les gens priaient et communiaient, le prêtre bénissait, le petit Jésus souriait à cette foule venue en son honneur, et pour l'intérêt aussi de son salut compromis, surtout si le cantique qui affirme que Satan est enchaîné, et s'il revient sur les corniches d'églises, la sûreté des âmes ne se trouve plus une sûreté de tout repos²⁶⁴.

²⁶⁰ P. HÉBERT. *Censure et littérature au Québec. Des vieux couvents au plaisir de vivre (1920-1959)*, avec la collaboration de Élise Salaün, Montréal, Fides, 2004, p. 21.

²⁶¹ L.-J. DOUCET. « Le renard du père Durand », *En regardant passer la vie*, Montréal, La Tour de Pierre, 1925, p. 47.

²⁶² Bien que présenté comme « célèbre », il semble que ce cantique soit purement inventé par l'auteur, puisque je n'ai retrouvé aucune mention de ces paroles ailleurs que dans les périodiques qui ont reproduit ce conte.

²⁶³ L.-J. DOUCET. « Le renard du père Durand » [...], p. 48-49.

²⁶⁴ L.-J. DOUCET. « Le renard du père Durand » [...], p. 49.

Cet extrait est digne de l'apocalypse, le petit Jésus priant pour son propre salut, alors qu'il y a un simple renard se baladant dans l'église. La juxtaposition de la ferveur religieuse de l'assistance et du père Durand avec le comique de la situation ajoute au ton humoristique. Après la messe, le conte continue avec les ragots des gens qui ont vu le renard, dont le sourd à Baril, convaincu de la thèse du loup-garou : « Raison de plus, même, puisqu'il était venu se faire assommer, c'est donc que c'était un loup-garou, car il n'y a qu'eux pour avoir une telle intention sournoise²⁶⁵. » L'entièreté de cette messe de Noël est donc une farce, dans laquelle se mélangent des superstitions ridicules, des réactions inusitées et des scénarios extravagants. Doucet ridiculise ainsi les superstitions et désacralise la messe de minuit.

On pourrait voir une forme de carnavalisation dans cette présence simultanée du grotesque et du religieux à l'intérieur de plusieurs contes de Noël. D'après André Belleau,

[c]'est cette image duelle qui confère aux textes [carnavalesques] leur redoutable ambivalence puisque les contraires y sont maintenus et rapprochés sans être abolis. Or la culture sérieuse, officielle, autoritaire, monologique se trouve bien davantage menacée par l'ambiguïté que par une autre culture qui serait aussi sérieuse, officielle, autoritaire et monologique qu'elle-même²⁶⁶!

La conséquence de cet humour serait donc une ambivalence dans le récit qui est menaçante pour la culture dominante. François Ricard fait justement le rapprochement entre le carnavalesque et certains contes de *La chasse-galerie* (1900) et *La Noël au Canada* (1900) :

[N]otons qu'il y a, dans les meilleurs contes de Fréchette et Beaugrand²⁶⁷, quelque chose qui annonce assez les deux traits par lesquels André Belleau définira la présence du carnavalesque dans le roman québécois postérieur à 1960 : d'un côté, sur le plan sémantique, « une représentation du carnaval » sous les espèces, ici, de la veillée et du placotage où la religion et l'alcool à la fois s'affrontent et s'entretiennent réciproquement; de l'autre, [...] ce que Belleau appelle « des narrateurs peu présents, peu évaluatifs, mais extrêmement souples, accueillants, qui sont comme traversés par le langage des autres », en l'occurrence celui des bûcherons et des mécréants que ces contes mettent en scène²⁶⁸.

²⁶⁵ L.-J. DOUCET. « Le renard du père Durand », *Les soirées de l'École littéraire de Montréal*, Montréal, [s.n.], 1925, p. 291.

Note : Cette phrase est absente de la version publiée la même année dans le recueil *En regardant passer la vie*.

²⁶⁶ A. BELLEAU. « Carnavalisation et roman québécois : mise au point sur l'usage d'un concept de Bakhtine », *Études françaises*, vol. 19, n° 3, hiver 1983, p. 55.

²⁶⁷ Il s'agirait de « La chasse-galerie », « Le loup-garou », « La bête à grand'queue » chez Beaugrand et « La tête à Pitre », « Tom Caribou », « Titange », « Le loup-garou » chez Fréchette.

²⁶⁸ F. RICARD. « Sur une idée de Léon Gérin [...] », p. 79.

Ces contes de Noël humoristiques s'éloignent ainsi de l'idée d'une littérature entièrement répressive et soumise à la morale.

En résumé, le genre des contes de Noël, bien que religieux et traditionnel en partie, n'a pas été imperméable aux nouveautés de la vie moderne. Ainsi, des saints se servent d'avion pour visiter les enfants. On court la chasse-galerie en avion pour aller trouver un curé. La vue d'un poteau de télégraphe devient aussi puissante qu'une messe de minuit, délaissant donc quelque peu la foi religieuse pour embrasser celle profane et moderne de la foi dans le progrès. En outre, la charité mise en œuvre dans les contes répond à un nouvel idéal de consommation. Il est aussi possible de déceler une certaine subversion en lien avec le religieux dans plusieurs contes de Noël. Dans les uns, nous ne savons plus si Dieu est le responsable des miracles la veille de Noël ou des punitions des personnages déviants pour avoir manigancé avec le diable. Dans les autres, le religieux se mêle avec le ridicule et l'absurdité, entraînant une décrédibilisation du discours moralisateur et un aplanissement du caractère sacré de la messe de minuit. Jeanne Demers affirme :

[E]ntre chien et loup, entre culture savante et culture populaire, le conte est subversif par définition. Au Québec du XIX^e siècle, quand il est réussi, il est même un peu loup-garou. [...] Que font-ils d'autre, les Beaugrand, Fréchette, Le May, Massicotte, sinon apprivoiser l'interdit, transgresser les tabous, marquer les limites du dicible?²⁶⁹

Si la plupart des contes de Noël sont indéniablement religieux, nous pouvons constater que cet aspect peut être relatif et justement servir à son détournement. Qu'en est-il maintenant du second aspect traditionnel qu'est la famille?

2. La famille

Comme il a été démontré dans le premier chapitre, la famille est un thème important dans les contes de Noël du corpus. Être en famille est bien souvent la condition ultime pour la réussite de la fête. C'est aussi un thème cher à la littérature régionaliste. Si la famille est un sujet traditionnel privilégié par l'idéologie clérico-nationaliste, il est aussi une composante essentielle du nouveau Noël.

²⁶⁹ J. DEMERS. « Entre chien et loup : prolégomènes à une étude du conte écrit québécois », *La vie culturelle à Montréal vers 1900*, sous la direction de Micheline Cambron, Montréal, Fides, 2005, p. 181.

« Reste-t-il encore quelque chose à dire ou à écrire sur la fête de Noël, sur cette fête des petits enfants, sur cette fête de famille par excellence, la plus sainte et la plus touchante des fêtes chrétiennes?²⁷⁰ », écrivait Louis Fréchette dans son avant-propos de *La Noël au Canada*. Dès la première phrase de son recueil, l'écrivain renommé cernait trois grandes facettes de la célébration qui sont encore bien présentes aujourd'hui : Noël est une fête pour les enfants, une fête de famille et une fête religieuse. Si « Noël, "fête de famille", est aujourd'hui devenu une évidence, presque un pléonasme²⁷¹ », affirme l'ethnologue Martyne Perrot, cette « identification de la famille avec la fête est relativement récente : elle ne date guère d'un siècle et demi²⁷² ». En 1900, Fréchette semblait néanmoins déjà à l'aise avec ce recentrement de la fête sur la famille et les enfants, qui nous est venu avec une nouvelle idéologie de la célébration de Noël, provenant surtout de l'Angleterre victorienne puis des États-Unis, et qui a été nourrie par un nouveau souci pour la vie privée. Selon Anne-Martin Fugier, les fêtes liturgiques sont devenues l'occasion de fêtes familiales pour la bourgeoisie au XIX^e siècle : « La forme reste la même, mais elle prend un autre sens. Noël, par exemple, sera dissocié de la naissance de Jésus à Bethléem, pour devenir, de plus en plus, la fête des enfants. Ainsi la famille investit-elle les fêtes chrétiennes pour s'autocélébrer.²⁷³ » C'est ainsi que le rituel religieux se transpose peu à peu en un rituel familial. « La bourgeoisie d'alors, adepte et prosélyte d'une morale exaltant les vertus de la famille et fascinée par la réussite sociale et économique des siens, va s'emparer de cette fête pour lui faire incarner et symboliser ses nouvelles valeurs.²⁷⁴ » Les nouvelles valeurs de Noël, ce sont principalement la famille, l'enfance et la charité : « une sorte de nouvelle "trinité" profane, qui va [...] façonner l'éthique autant religieuse que laïque de la fête et séduire progressivement les bourgeoisies européennes, mais aussi celles outre-Atlantique.²⁷⁵ »

Comme le dit Warren, « [l]a Nativité colle à l'idée de bonheur familial, tout comme y adhérerait déjà l'image de la Sainte famille²⁷⁶ ». L'aspect familial de la fête, bien que moderne, n'offense donc personne, il répond plutôt bien à l'idéal prôné par le clergé. La famille est ainsi un thème à la fois

²⁷⁰ L. FRÉCHETTE. « Avant-propos », *La Noël au Canada* [...], p. xi.

²⁷¹ M. PERROT. *Faut-il croire au Père Noël?* [...], p. 65.

²⁷² M. PERROT. *Faut-il croire au Père Noël?* [...], p. 66.

²⁷³ A.-M. MARTIN-FUGIER. « Les rites de la vie privée bourgeoise » [...], p. 216.

²⁷⁴ M. PERROT. *Ethnologie de Noël* [...], p. 71-72.

²⁷⁵ M. PERROT. *Ethnologie de Noël* [...], p. 73.

²⁷⁶ J.-P. WARREN. *Hourra pour Santa Claus!* [...], p. 49.

traditionnel et moderne. Sur plusieurs plans, l'aspect familial dans les contes de Noël est par ailleurs souvent davantage moderne que traditionnel. Nous n'avons qu'à analyser la place prépondérante de l'enfant dans ces récits, la façon dont le père est parfois contesté et les amours librement choisis, encouragés, la représentation inhabituelle des personnages féminins et, enfin, la déformation de l'idéal familial traditionnel pour nous en convaincre.

2.1. Le recentrement sur l'enfant

Selon Perrot, l'enfant, à Noël, est « celui auquel on rend hommage et autour duquel se resserrent les générations²⁷⁷ ». Le don de cadeaux qui lui est fait est une expression des liens de famille, « mais aussi un sacrifice fait pour que la vie, cet enchaînement de générations, continue [...] »²⁷⁸. Au milieu du XIX^e siècle, d'après Warren, « la relation est déjà bien établie entre Noël et l'enfance, et elle ira en s'intensifiant au fur et à mesure que le rituel religieux cédera devant un rituel familial²⁷⁹ ». L'importance de l'enfant lors des célébrations du 25 décembre s'expliquerait ainsi :

[A]u moment où prend corps une nouvelle morale de la félicité domestique et de l'intimité, l'enfance va servir de catalyseur et de légitimation à l'ensemble de la saison des fêtes. La convergence progressive des élans d'amour sur l'enfant, « l'accompagnement obligatoire de tous les bonheurs humains », « le soleil de la famille » est un phénomène qui trouve son achèvement naturel à Noël²⁸⁰.

Avant le XIX^e siècle, les enfants avaient un rôle important lors de la fête, mais il était fort différent, surtout en ce qui a trait à leur relation aux adultes. Dans le folklore, la période que couvre le cycle des douze jours, c'est-à-dire de Noël à la Fête des Rois, en était une de rapprochements entre les vivants et les morts. Les enfants y avaient le rôle de passeur entre le monde des morts et celui des vivants. Dans l'Europe du Moyen Âge, les enfants avaient coutume de faire la tournée des maisons pour présenter leurs vœux et chanter, souvent en échange de petits dons. « Les vœux avaient souvent un caractère incantatoire qui pouvait, si les enfants n'obtenaient rien, devenir comminatoire et la menace n'était parfois rien de moins que la mort!²⁸¹ » Avec le triomphe de la bourgeoisie et de leur souci pour la vie privée, le rôle de l'enfant à Noël a changé. « C'est l'enfant

²⁷⁷ M. PERROT. *Faut-il croire au Père Noël?* [...], p. 73.

²⁷⁸ M. PERROT. *Ethnologie de Noël* [...], p. 161-162.

²⁷⁹ J.-P. WARREN. *Hourra pour Santa Claus!* [...], p. 49.

²⁸⁰ J.-P. WARREN. *Hourra pour Santa Claus!* [...], p. 58.

²⁸¹ M. PERROT. *Faut-il croire au Père Noël?* [...], p. 73-74.

qui fait face désormais à l'adulte, non plus sur le mode agressif du défi ou de la menace dont la jeunesse est capable, mais comme "non-initié", incarnation de la crédulité, porteur d'ignorance²⁸². »

Le recentrement de la fête sur les enfants est bien visible dans les contes de Noël. Tout d'abord, plusieurs d'entre eux tentent de reproduire le langage des enfants et leur raisonnement. Dans « Ouisse » (Fréchette, 1900), la petite héroïne a la particularité suivante : « Elle parlait toujours d'elle-même à la troisième personne ; et son nom de Louise – qu'elle prononçait *Ouisse* – était devenu familier un peu partout [...].²⁸³ » Quand on la rassure que le petit Jésus de la crèche n'a pas froid, la petite rétorque : « Si, en a besoin ; l'est pauvre ; Ouisse vu auzourd'hui ; a pas de tite robe ; a froid, froid... Pauv' bébé va pleurer... sûr !²⁸⁴ » La reproduction du langage et des pensées enfantins souligne le caractère naïf des enfants. Pour d'autres auteurs, il ne suffit pas de reproduire un langage enfantin pour attendrir le lecteur, il faut donner la parole à l'enfant. C'est le cas dans « Le rêve d'Antoinette » (Dandurand, 1889) où la narratrice, une fillette de 4 ans, s'émerveille facilement : « Enfin nous montons en voiture ; puis, glin ! glin ! les grelots résonnent, et nous glissons vite sur la neige unie. Oh ! que de jolies choses partout ! Des équipages par centaines, de belles dames, des petits enfants drôlement encapuchonnés comme moi!²⁸⁵ »

En outre, il existe plusieurs autres contes où le récit est présenté comme un souvenir d'enfance. « Noël est pensé et construit comme un monde de la nostalgie, dont les enfants actuels et les enfants que nous fûmes sont les fragiles dépositaires²⁸⁶. » Dans « Ma première messe de minuit » (Cazes, 1892), le locuteur raconte comment il a vécu sa première messe de Noël en Bretagne, dans sa région natale. « Ma mère m'avait promis, si j'étais bien sage, de me conduire cette année-là à la messe de minuit. [...] Depuis bien des semaines, je repassais dans mon imagination d'enfant toutes les joies inconnues dont je pourrais alors prendre ma part.²⁸⁷ » Nous pouvons penser également à « Hier et demain » (1889) de Mme Dandurand ou encore à « Choses vécues » (1924) et « Noël vécu » (1924)

²⁸² M. PERROT. *Ethnologie de Noël* [...], p. 165.

²⁸³ L. FRÉCHETTE. « Ouisse », *La Noël au Canada* [...], p. 181.

²⁸⁴ L. FRÉCHETTE. « Ouisse » [...], p. 187.

²⁸⁵ JOSETTE. « Le rêve d'Antoinette » [...], p. 50-51.

²⁸⁶ J.-P. WARREN. *Hourra pour Santa Claus!* [...], p. 172.

²⁸⁷ P. DE CAZES. « Ma première messe de minuit », *À la mémoire de Alphonse Lusignan*, Montréal, Desaulniers et Leblanc, 1892, p. 153.

de Gaétane de Montreuil dans lesquels la narratrice raconte des anecdotes de l'enfance. Ces contes écrits à la première personne du singulier, relevant de l'intime et de l'expérience personnelle, font preuve d'une certaine modernité littéraire.

Le 25 décembre ou le 1^{er} janvier, tous les prétextes sont bons pour revivre son enfance, s'émerveiller, s'émouvoir. Les adultes se laissent aller à la magie des fêtes, en les vivant à travers les yeux des enfants. C'est ce qui fait dire à Ernest Choquette en incipit de « L'arbre de Noël de Pomponne » (1900) :

À propos d'arbre de Noël, je pose le paradoxe-ci : Les vrais enfants ne sont pas ceux de cinq et dix ans, ce sont les enfants de trente et cinquante ans. Et si l'habitude des étrennes cessait, les plus punis seraient encore les parents. Véritablement, il y a plus de plaisir à cette occasion, plus de rêves puérils, plus de folles envies dans le cœur des parents que dans ceux des enfants. Et combien je les plains du fond de mon âme, ceux qui n'ont rien connu de ces joies charmantes ; ceux dont le foyer, où aucun bas n'est suspendu, ne résonne pas de cris et de rires enfantins le matin du Jour de l'An²⁸⁸.

Dans son récit, le narrateur raconte tout le mal que lui et sa femme se sont donné pour installer l'arbre de Noël un 31 décembre au soir alors que leur fille, Pomponne, dort dans la maison. Premièrement, l'arbre est trop gros. Ensuite, les lanternes sont difficiles à installer. Les parents vont se coucher dans l'intention de se lever avant leur fille pour que l'arbre soit illuminé à son réveil. La femme réveille son mari. Le réveil pour les deux adultes est pénible. Ils allument toutes les lanternes de l'arbre, puis le narrateur se rend compte qu'il est minuit et demi et non six heures, comme le pensait sa femme. C'est ce qui fait dire à Choquette que les enfants le Jour de l'An, ce sont les adultes. C'est un peu ce que dit Isambert, selon qui tout faire pour rendre plaisir à son enfant est un peu une excuse à l'occasion des Fêtes : « Il y aurait ainsi une analyse à faire de la fonction psychologique de la fête de Noël et du rôle d'alibi que joue l'enfant à cet égard, permettant à l'adulte de retrouver des sentiments puérils, avec l'excuse de le faire prétendument pour l'enfant et en son honneur.²⁸⁹ » L'impression de redevenir des enfants à l'occasion de Noël, c'est aussi ce qui rend le merveilleux un peu plus palpable lors de cette fête.

²⁸⁸ E. CHOQUETTE. « L'arbre de Noël de Pomponne », *Carabinades*, Montréal, Déom frères, 1900, p. 7.

²⁸⁹ F.-A. ISAMBERT, *Le sens du sacré* [...], p. 178-179.

Selon Warren, « Noël devait, jadis, enseigner aux enfants à bien se comporter et à rendre hommage à leurs parents, alors que le Noël contemporain, lui, doit aider les parents à renouer avec la douce naïveté et la sage innocence du premier âge.²⁹⁰ » Ce que l'on constate, c'est que c'est surtout l'enfant du Noël moderne que l'on retrouve dans les contes de Noël canadiens-français, même si certains se veulent d'abord moralisateurs comme nous l'avons constaté dans le précédent chapitre. L'enfant y est au centre de la famille, les parents font des sacrifices pour tout lui offrir. Tout est mis au service de l'identification de l'adulte à l'enfant : anecdotes attendrissantes, langage et raisonnements enfantins, évocation de souvenirs de l'enfance, nostalgie. Comme nous l'avons montré plus tôt dans le présent mémoire, l'enfant, dans l'idéal traditionnel, doit obéissance au père qui est le chef incontesté de la famille. Or, nous verrons que certains contes de Noël remettent en question cet idéal.

2.2. Le père contesté et les mariages d'amour

Dans son essai *La révolution de l'amour*, le philosophe Luc Ferry explique que le mariage d'amour et la famille moderne sont nés au XVIII^e siècle en Europe. Ce serait le capitalisme qui aurait favorisé son essor :

Lorsque le capitalisme se met en place et qu'il subvertit de l'intérieur le régime féodal, il invente le salariat en même temps que le travail. Or cette double invention va exercer un formidable effet de déconstruction sur les pouvoirs dont jouissaient sur les individus les communautés villageoises traditionnelles où les jeunes étaient mariés, sinon « de force », du moins sans libre choix. En clair, sous l'effet du salariat et du marché du travail naissant, les individus vont « s'arracher » à leur village d'origine pour « monter », comme on dit, à la ville²⁹¹.

L'urbanisation a donc aussi joué un grand rôle dans la naissance du mariage moderne. À la ville, les gens jouissaient d'un plus grand anonymat et d'une plus grande liberté, comme la pression de la communauté était moins forte. Selon le philosophe, la famille des années 1850-1950 est « un mixte de tradition et d'amour, d'ancien et de moderne. [...] À vrai dire, l'amour est plus fantasmé que réel : les intérêts économiques et sociaux l'emportent encore de loin sur la logique du sentiment²⁹². » Pour ce qui est du Québec, Denise Lemieux et Lucie Mercier affirment que « [l]es

²⁹⁰ J.-P. WARREN. *Hourra pour Santa Claus!* [...], p. 253.

²⁹¹ L. FERRY. *La révolution de l'amour*, Paris, J'ai lu, 2010, p. 126.

²⁹² L. FERRY. *La révolution de l'amour* [...], p. 136.

modèles de formation des alliances au tournant du XX^e siècle n'excluaient pas l'amour, mais visaient à en circonscrire l'émergence à l'intérieur de relations jugées acceptables à la famille²⁹³. » Comme nous avons vu dans le premier chapitre, plusieurs contes de Noël contiennent des intrigues amoureuses simples et sobres la plupart du temps. Toutefois, certaines histoires se démarquent par une intrigue plus originale et plus complexe, qui se rapproche davantage de la conception du mariage moderne et qui fait fi de l'approbation familiale. Tels sont les cas, entre autres, de « La fille du pochard » (1912) de Rodolphe Girard, de « Cistus » (1930) de Louis Dantin et de « Noëla » (1924) de Gaétane de Montreuil.

Le conte « La fille du pochard » (1912) de Rodolphe Girard nous présente Marius Ducharme, jeune homme charmant qui doit dîner avec le ministre. « Il avait accepté avec d'autant plus d'empressement qu'on devait le présenter à une blonde attirante qui venait d'apparaître dans le firmament du *high life* de la capitale et y scintillait avec tout l'éclat de Vénus²⁹⁴. » En marchant vers sa destination, il aperçoit un ivrogne sur la chaussée, qu'il décide de ramener chez lui. Arrivé à la maison de Leroux, l'homme saoul, il voit trois enfants pauvres, dont une jeune fille qui lui plaît. Il décide de ne pas aller à son dîner et va plutôt acheter une multitude de jouets aux enfants qu'il va leur porter tout de suite. Puis,

Marius, sous les yeux de l'ivrogne endormi, et n'ayant pour témoins que deux enfants barbouillés de graisse et de sucre, se leva avec émotion. D'un minuscule écrin il sortit une bague dont le diamant et l'émeraude enlacés symbolisaient la pureté et l'espoir de son amour spontané²⁹⁵.

C'est ainsi que Marius demande la fille de l'ivrogne en mariage. Ce qui détonne dans ce conte est la grande différence du statut social des deux fiancés. Spontanément, l'homme qui doit dîner avec le ministre et être présenté à une dame de la haute société s'éprend d'une pauvre fille dont le père est un « pitoyable représentant de l'espèce humaine²⁹⁶ ». En outre, le père est un être ridicule et on ne lui demande en aucun cas son opinion sur les fiançailles de sa fille qui sont célébrées alors qu'il dort. En fait, il est probable qu'il ait refusé ou du moins pesté contre le jeune homme riche puisque

²⁹³ D. LEMIEUX et L. MERCIER. *Les femmes au tournant du siècle: 1880-1940*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1991, p. 144.

²⁹⁴ R. GIRARD. « La fille du pochard », *Contes de chez nous*, Montréal, [s.n.], 1912, p. 157.

²⁹⁵ R. GIRARD. « La fille du pochard » [...], p. 162.

²⁹⁶ R. GIRARD. « La fille du pochard » [...], p. 158.

« [t]oute la journée, Leroux, dont le socialisme consistait dans la haine du riche et l'amour du whiskey, avait braillé, dans une salle enfumée, sa rancœur contre le capital et les trusts²⁹⁷. » C'est donc sans aucune approbation du père que les deux amoureux se fiancent.

« Cistus » (1930) raconte l'histoire d'un amour impossible entre une jeune femme du nom d'Alice et un jeune homme du nom de Laurent. Le père de la femme s'oppose à ce que les deux amoureux se fréquentent, car Laurent est son employé et, pour lui, sa fille « n'était pas pour un engagé, un quêteux, sans une piastre, sans un pouce de terre, n'ayant que sa chemise sur le dos²⁹⁸ ». Alors, les deux amoureux échafaudent le projet de fuir ensemble la veille de Noël. Le 24 décembre au soir, au moment de partir pendant que la famille assiste à la messe de minuit, un enfant en mauvais état vient cogner à la porte et les retarde dans leur fuite. La famille, revenant de la messe, les surprend tous les deux à la maison. Ces derniers doivent alors s'expliquer et tout avouer. Le père est tiraillé entre son désir de mettre le jeune homme à la porte et celui de voir sa famille réunie dans la joie et l'harmonie pour Noël. Finalement, il s'attendrit et bénit les deux amoureux. La famille peut donc ainsi passer un beau réveillon. On pourrait voir dans ce conte une intrigue banale à la Molière. Or, dans le contexte littéraire québécois, il est plutôt inaccoutumé de mettre en scène de jeunes gens qui militent pour un amour libre qui n'a pas à être approuvé par le père. Que ce dernier ne veuille pas bénir leur union ne les empêche pas de trouver un moyen de se réunir et de planifier une vie ensemble même si ce doit être en exil. Dans cette histoire, c'est le père qui est en défaut et non les deux amoureux. Le chef de famille est contesté et c'est lui qui doit faire amende honorable et non sa fille. C'est donc l'inverse de ce qui se produit dans certains contes plus traditionnels où c'est l'enfant qui doit se repentir auprès du père, un être juste et intègre à qui l'on doit obéissance et fidélité. Dans « Cistus », le père a plutôt de l'orgueil, il n'est donc pas sans faille. Par ailleurs, à la fin de l'histoire, un prêtre suggère que le nom de l'enfant « Cistus » pourrait être une déformation de « Christus ». Nous pouvons donc conclure que l'amour libre de Laurent et d'Alice reçoit même l'approbation de Dieu par le biais de l'enfant mystérieux qui, grâce à son intervention, réconcilie la famille et ce, même si c'est à l'encontre de la volonté première du père, chef de la famille.

²⁹⁷ R. GIRARD. « La fille du pocharde » [...], p. 155.

²⁹⁸ L. DANTIN. « Cistus » [...], p. 12.

Dans « Noëla » (1924) de Gaétane de Montreuil, l'histoire se déroule en 1749 au temps de la Nouvelle-France. Romain Leroy est un aventurier qui décide d'aller vivre avec les « Sauvages » en ayant pour mission d'améliorer la relation entre eux et les Français. Un mois après l'arrivée de Romain dans une communauté autochtone, l'Aurore, la fille du chef de la tribu, lui avoue ses sentiments pour lui. À partir de ce moment, il devient lui aussi amoureux d'elle et, quelque temps plus tard, il lui dit qu'il ne veut plus la quitter.

« Réfléchis bien à ce que tu dis », répondit-elle sérieusement. « Tes paroles sont un serment et ton geste sera un renoncement pour toi et tous ceux qui naîtront de toi ; si j'entre dans ton wigwam, tu deviendras l'un des nôtres, tes enfants seront mes enfants, et leur ambition ne devra pas dépasser celle de leur mère. Ils vivront toute leur vie dans la liberté de cette forêt. [...] »²⁹⁹

Le soir de cette déclaration, Romain et l'Aurore se marient devant la tribu. Le couple est alors heureux. Un jour, parti chasser, le Français se perd et il est enlevé par des Anglais. Pensant qu'il était reparti chez les siens après l'avoir attendu un long moment, le chef de la tribu est furieux et impose que sa fille marie dès lors un Amérindien qu'il a lui-même choisi. La femme, enceinte du Français et ne voulant pas de ce nouveau mariage, s'enfuit en direction du fort français où elle pensait pouvoir retrouver Romain. Ce dernier réussit à s'enfuir du fort anglais, retourne à la tribu où on l'informe de la fuite de sa femme, puis se rend au fort français le matin de Noël, juste à temps pour la naissance de sa fille, Noëla.

Ce conte est intéressant à plusieurs égards. Premièrement, le droit canon interdit le mariage entre les catholiques et les païens. En outre, Louis XV prohibe la plupart des mariages mixtes en 1735, même si la pratique continue de se poursuivre dans certaines régions³⁰⁰. Ici, même si Romain se marie selon les règles de la tribu et non de la religion catholique, il enfreint les codes de son peuple en mariant une païenne. Ce mariage défie donc les conventions. L'Aurore fuit elle-même un mariage arrangé avec un homme de sa tribu. L'amour libre est donc bien à l'honneur dans ce conte. Deuxièmement, le caractère de la femme est fort. Il est en effet inusité dans la littérature québécoise de ce temps que la femme soit celle qui déclare sa flamme amoureuse envers l'homme. C'est aussi elle qui impose les conditions au mariage. Elle refuse par ailleurs le mariage forcé par son père et

²⁹⁹ G. DE MONTREUIL. « Noëla », *Cœur de rose et fleur de sang*, Québec, [s.n.], 1924, p. 58.

³⁰⁰ C.J. JAENEN. « Relations entre les Autochtones et les Français », *L'Encyclopédie canadienne*, [En ligne], <https://www.encyclopediecanadienne.ca/fr/article/relations-entre-les-autochtones-et-francais/> (Page consultée le 19 août 2018).

fuit alors qu'elle est enceinte. En bref, le mariage dans cette histoire et le rôle de la femme sont non traditionnels et témoignent d'une certaine modernité. D'autres contes de Noël bousculent également le rôle conventionnel de la femme dans la famille.

2.3. La représentation de la femme

Environ 33 % des auteurs de notre corpus sont des femmes alors que leurs écrits représentent 40 % de tous les contes de Noël³⁰¹, des proportions inédites pour l'époque. En comparaison, à la fin de la Première Guerre mondiale, seulement 15 à 20 % des écrivains québécois étaient des femmes, proportion qui se maintiendra jusqu'à la fin de la décennie 1960³⁰². La plupart de ces femmes sont des pionnières du journalisme. Joséphine Marchand, alias Mme Dandurand, a été la première à fonder un périodique destiné à la gent féminine³⁰³. Françoise, Gaétane de Montreuil et Madeleine ont elles aussi fondé leur propre publication féminine après avoir tenu des chroniques féminines dans différents journaux, alors que le milieu journalistique était d'abord réservé aux hommes. Leurs nouvelles et leurs contes exploitent davantage la veine sentimentale que ceux de leurs homologues masculins. Aussi la femme y tient-elle un rôle plus important et moins passif. Cependant, il n'y a pas que les écrivaines qui ont donné vie à des personnages féminins sortant du convenu. Louis Dantin et Claude-Henri Grignon, entre autres, ont aussi représenté la femme différemment dans leur conte.

Chez Gaétane de Montreuil, qui serait « la première femme journaliste digne de ce nom au Québec³⁰⁴ » selon Réginald Hamel, deux contes, « Noël vécu » (1924) et « Choses vécues » (1924), ont l'originalité de présenter une fillette espiègle. Cela est plutôt inédit dans les contes de Noël de l'époque dans lesquels les fillettes sont habituellement sages, naïves et pleines de bonté. Dans « Choses vécues », initialement publié en 1901 dans le journal *La Presse*, la narratrice raconte sa relation tendue avec la cousine de sa mère alors qu'elle avait six ans. Cette cousine était hébergée temporairement chez sa famille.

³⁰¹ Le corpus comporte 23 auteures comparativement à 47 du genre masculin. Sur 159 contes, 64 ont été écrits par des femmes. Voir les graphiques n° 3 et 4 en Annexe II.

³⁰² L. ROBERT. « *D'Angéline de Montbrun à La Chair décevante* [...] », p. 100.

³⁰³ R. HAMEL, J. HARE et P. WYCZYNSKI. « Mme Raoul Dandurand » [...].

³⁰⁴ R. HAMEL. *Gaétane de Montreuil*, Montréal, L'Aurore, 1976, p. 40.

Belle autant qu'il est permis de l'être et intelligente, l'originale fille avait, à vingt-cinq ans, été cinq fois fiancée à de brillants partis, et autant de fois postulante dans les diverses communautés du pays. Mais toujours, au moment de prononcer le oui irrévocable de l'hyménée ou de contracter les vœux indissolubles de religion, elle avait brisé tout engagement. Cette nature indomptable et indomptée ne pouvait supporter l'idée d'une autre volonté assujettissant [*sic*] la sienne. Voilà pourquoi, lorsque déjà son « promis » croyait enlacer dans une première caresse la femme de ses rêves, lorsque la trésorière du couvent, qu'elle avait choisi jouissait par anticipation du plaisir d'encaisser une dot rondelette, Mlle de M. disparaissait subitement. Invariablement, elle allait demander à la retraite l'oubli d'un amoureux éconduit, et revenait se consoler auprès d'une autre victime de ne pouvoir acclimater tous ses défauts dans le cloître³⁰⁵.

En d'autres mots, la cousine est une femme volage qui refuse le rôle traditionnel auquel la confine son sexe, ne voulant pas être soumise à un homme. Il est intéressant de mettre en parallèle la vie de cette cousine et la propre vie de l'auteure. En fait, Gaétane de Montreuil a vécu une grande déception amoureuse à l'adolescence, puis a hésité à quelques reprises à donner sa vie à Dieu en allant vivre quelques retraites fermées dans un monastère jusqu'en 1897. Elle s'est aussi mariée sur le tard à l'âge de 35 ans avec Charles Gill en 1902³⁰⁶. Nous pouvons donc déduire que l'aversion de la fillette pour la cousine n'est pas nécessairement une condamnation de sa conduite.

« *Le Noël de Caroline* [1930] s'accepte mieux : il sent bon l'arôme du pays³⁰⁷ », écrit l'abbé Bégin à propos du conte de Louis Dantin. Ce conte, d'apparence le plus traditionnel de l'auteur, met en scène une jeune femme hésitant à prendre époux alors que François Bérard, un homme travaillant et honnête, la courtise et l'a demandée en mariage. Elle tient ce discours :

« Je suis bien comme ça. Je suis accoutumée ici ; j'ai mon père et ma mère qui m'aiment et ne me maganent pas. J'ai mon ouvrage, je connais toutes mes poules et toutes mes bêtes à cornes, tous mes pommiers et tous mes carrés de citrouilles. Je tourne et je vire comme je veux : pourquoi m'en irais-je servir un homme? »³⁰⁸

Selon Marie-Élizabeth Aubé : « Le personnage éponyme, à bien des égards conforme aux femmes du roman de la terre, diverge pourtant de ce modèle, car elle hésite devant le mariage, ne voulant

³⁰⁵ G. DE MONTREUIL. « Choses vécues », *Cœur de rose et fleur de sang*, Québec, [s.n.], 1924, p. 160.

³⁰⁶ R. HAMEL. *Gaétane de Montreuil* [...], p. 1-43.

³⁰⁷ É. BÉGIN. « Bibliographie canadienne. Contes de Noël » [...], p. 340.

³⁰⁸ L. DANTIN. « *Le Noël de Caroline* » [...], p. 102.

pas être au service d'un homme³⁰⁹ ». Selon elle, le doute de Caroline fait écho à des pensées féministes des années 1920 et 1930³¹⁰. On a donc en même temps que la voix conservatrice, un contre-discours féministe qui doute du mariage, ce qui n'est pas banal pour un conte d'abord vu comme étant traditionnel.

Un autre conte en apparence traditionnel met en scène une vision de la femme inhabituelle pour l'époque. Il s'agit de « Le dernier lot » (1934) de Claude-Henri Grignon. Le texte raconte l'histoire de Jean-Jean Ouellette qui revient à Sainte-Adèle, son village, pour la veille de Noël, après avoir travaillé aux États-Unis. Son intention est de ramener sa femme et ses enfants avec lui au Colorado. Quand il arrive chez lui, il peine à reconnaître son lot et sa maison grâce aux aménagements de sa femme :

- Je comprends pus rien pantoute, dit l'homme, l'air embarrassé, se réchauffant près du poêle et regardant partout comme un étranger.
 - Tu es chez vous, fit la femme. Viens manger. C'est ta maison et c'est ton pain. [...]
- Au souper, Mathilde raconta à son époux comment depuis son départ elle avait travaillé le lot, le dernier lot du rang avec Ti-Noir, Bédé, Souris, ses garçons, et Blanchette, sa fille. Depuis cinq ans, l'héroïque épouse et fille du sol avait réussi à défricher 30 acres de bonne terre, où poussaient à merveille le foin et l'avoine. Et les vingt dollars que lui envoyait chaque mois Jean-Jean, ajoutés au revenu de la terre, avaient servi à payer la construction de la maison et des bâtiments ainsi qu'une dette de \$400. Quelle ne fut pas la surprise de l'exilé en visitant l'étable où se trouvaient trois vaches, trois cochons, six moutons, tandis que dans l'écurie mangeaient deux chevaux³¹¹.

L'administration des biens matériels était traditionnellement le rôle de l'homme, ainsi que les travaux manuels, l'entretien de la terre, etc. Ici, c'est la mère qui a veillé au bien de la famille alors que le père était parti au loin. C'est elle qui a tout géré, et elle l'a fait efficacement puisque la situation familiale s'est grandement améliorée. C'est grâce à sa bonne gestion et à son bon travail que l'homme est convaincu et abandonne son idée de retourner travailler aux États-Unis. Son rôle est donc primordial et le dénouement démontre que les femmes peuvent tout aussi bien gérer que les hommes, et, de surcroît, même lorsque l'homme est absent. Cela diffère des contes traditionnels comme « Le retour de Noël » (Desroches, 1919) dans lesquels la femme se retrouve dans la misère

³⁰⁹ M. E. AUBÉ. « La ville et le village dans *La vie en rêve* de Louis Dantin », *Les parcours de l'histoire. Hommage à Yves Roby*, sous la direction d'Yves Frenette, Martin Pâquet et Jean Lamarre, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2002, p. 352.

³¹⁰ M. E. AUBÉ. « La ville et le village [...] », p. 352.

³¹¹ C.-H. GRIGNON. « Le dernier lot », *Le déserteur et autres récits de la terre*, Montréal, Éditions du Vieux Chêne, 1934, p. 104-105.

noire et sans aucune ressource une fois l'homme parti ou décédé et où seul son retour peut la sauver. En bref, les personnages de sexe féminin dans certains contes ne sont pas des modèles de femmes soumises et démunies tel qu'il est véhiculé par l'idéologie traditionnelle. Toutefois, ce ne sont pas les seuls contes à rompre avec la conception traditionnelle de la famille.

2.4. Un idéal familial malmené

« “[I]ls m’ont baptisé Noël, parce que je suis né à la Barre-à-Plouffe, un vingt-cinq décembre. On m’a lu dans un vieil Almanach que celui qui naissait un jour de Noël était chanceux en ménage³¹²”. » Ainsi se présente Noël Batistaire du conte éponyme de Louis-Joseph Doucet (1925). « Chanceux en ménage » serait pourtant l'expression qui convient le moins bien de toutes à l'histoire de ce personnage. « Bien c'est un peu de ma faute aussi si je me suis aperçu que j'ai été trompé, disait Noël³¹³. » Il était revenu de la messe de minuit plus tôt que d'habitude et il avait surpris sa première femme avec un autre homme. Sa femme est finalement décédée à Noël l'année suivante. Un an plus tard, il marie « une femme toute naïve et instruite, sortant du couvent³¹⁴ ». Quelques mois après le mariage, il part pour les chantiers. Averti de « la légèreté³¹⁵ » de son épouse, il revient le jour de Noël et lui demande où est passé son habit noir. Sa femme lui avoue qu'elle a un amant et que c'est lui qui l'a. Ils se séparent puis reprennent quelques mois plus tard. Il redécouvre une fois de plus qu'elle lui est infidèle et s'en sépare jusqu'à ce qu'elle revienne le voir, apparaissant « plus vertueuse que jamais³¹⁶ ». Un soir de Noël, alors qu'il était supposé être parti en train,

Noël Batistaire eut la malencontreuse idée de revenir sur ses pas, ne monta à sa chambre qu'à 11 hrs., écouta à la porte, entendit, hélas! chuchoter. Il se dit : c'est Edmarda qui récite peut-être ses mille Ave Maria ; il veilla chez un ami, revint à minuit, silence complet. « Oh ! songea-t-il, elle est à la messe ». Il ouvrit doucement sa porte, tout dormait Edmarda et sa compagne je suppose — pardon, pas sa compagne, mais un compagnon, un chic type, qui fut secoué et mis à la porte en petite tenue, maugréant quelques mots rudes, en arrivant au pied de l'escalier, mais un vase de nuit « occupé » vint s'abattre sur la tête du visiteur échappé, comme par mégarde, des mains de Noël Batistaire. Sur les entrefaites, Edmarda s'éveillait, un homme de police ramenait l'homme en petite tenue, l'ami de la famille, célibataire un peu moins endurci³¹⁷.

³¹² L.-J. DOUCET. « Noël Batistaire », *En regardant passer la vie*, Montréal, La Tour de Pierre, 1925, p. 15.

³¹³ L.-J. DOUCET. « Noël Batistaire » [...], p. 17.

³¹⁴ L.-J. DOUCET. « Noël Batistaire » [...], p. 18.

³¹⁵ L.-J. DOUCET. « Noël Batistaire » [...], p. 18.

³¹⁶ L.-J. DOUCET. « Noël Batistaire » [...], p. 22.

³¹⁷ L.-J. DOUCET. « Noël Batistaire » [...], p. 22-23.

On voit bien dans cet extrait comment Noël Batistaire est un homme naïf. Alors qu'il croit sa femme priant avec ferveur ou assistant à la messe alors qu'elle l'a déjà trompé plusieurs fois, elle est en train de faire l'amour avec un autre homme. Après l'événement, il renvoie sa femme dans le couvent d'où elle était sortie afin de la punir de ses nombreuses infidélités. Ce conte ne présente pas une image sainte ou heureuse du mariage et de la famille. L'homme est un pauvre type qui se laisse berner par ses femmes et qui ne peut faire autrement que de les reprendre après une brève séparation. Sa miséricorde pour ses femmes n'est jamais récompensée. Son erreur est plutôt de croire incessamment en leur repentir. Le conte est de ce fait un récit bien ironique et humoristique de l'adultère et de la vie de couple.

L'ironie est aussi une caractéristique très présente dans « Étrennes du Jour de l'an » (1932) de Philippe La Ferrière. Le récit commence ainsi : « Gens bienheureux qui n'avez point d'enfants, mais qui ne possédez que des petits neveux ou un filleul qui habite à 790 milles de chez-vous, c'est pour vous seuls que j'écris ce conte consolateur³¹⁸. » Déjà, le ton est lancé.

Mon ami Zénophon Truquemuche est l'heureux père de douze enfants dont l'aîné n'a que 17 ans. Avant son mariage il pesait bien 200 livres, aujourd'hui il n'en accuse que 142. Il était autrefois jovial, heureux, le boute-en-train des enterrements de vie de garçons [*sic*], le Roger Bontemps des pique-niques. Il ne se connaissait point d'ennemis, ni de créanciers. À le voir dépérir lentement mais sûrement, je m'avisai, un jour, de lui en demander la raison. Je le rencontrai dans un café, devant un verre de... lait, et des *doigts de dames*, le pauvre, qui ne buvait autrefois que des boissons à haute pression. C'est à ce trait significatif que je compris seulement toute la profondeur du malheur qui frappait mon ancien camarade³¹⁹.

L'ami débite ainsi comment il en a assez des cadeaux, lui qui affirme être « une victime du Jour de l'An³²⁰ ». Sa maison est devenue « un enfer³²¹ ». Sa belle-mère fait des indigestions parce qu'elle mange trop de bonbons. Ses garçons brisent les meubles avec leur nouveau ballon de football. Sa fille aînée joue du ukulélé toute la journée, même la nuit. Ses voisins ont appelé la police à plusieurs reprises et le propriétaire menace d'expulser la famille du logement. La bonne a aussi pris le goût du luxe après qu'on lui eût donné 50 sous.

³¹⁸ P. LA FERRIÈRE. « Étrennes du jour de l'An », *La rue des Forges*, Montréal, Albert Lévesque, 1932, p.30.

³¹⁹ P. LA FERRIÈRE. « Étrennes du jour de l'An » [...], p. 30-31.

³²⁰ P. LA FERRIÈRE. « Étrennes du jour de l'An » [...], p. 32.

³²¹ P. LA FERRIÈRE. « Étrennes du jour de l'An » [...], p. 32.

« Les faiseurs de cadeaux n'ont même pas respecté mon oncle Valérius, le millionnaire bien connu chez les pauvres et les communistes. Ils lui ont donné une auto de course, et il s'en est servi, l'imprudent, dans des chemins semés de fondrières, sans avoir, au préalable, appris à conduire...

« Pauvre oncle à héritage! Je ne leur pardonnerai jamais l'émotion qu'il [*sic*] m'ont procurée, ces misérables donateurs!

« Il est revenu sain et sauf ... »³²²

Le texte se termine avec cette boutade humoristique sur l'oncle. Ainsi, ce qui se dégage de ce conte, c'est l'embarras d'avoir des enfants, surtout au Jour de l'An avec tous les cadeaux que reçoit la progéniture. Zénophon a ainsi perdu le moral, perdu beaucoup de poids et se contente d'un simple verre de lait au lieu de prendre un verre d'alcool. Il a vécu une fausse déception parce que son oncle aurait bien pu mourir avec son nouveau véhicule. Il est venu près de toucher à un héritage, mais malheureusement pour lui, l'oncle a survécu. Ainsi, l'argent est plus important que la vie de l'oncle! C'est dire le désespoir de ce pauvre père de famille! Disons que nous sommes bien loin de l'idéal familial à atteindre, dans lequel l'harmonie règne et où le bonheur de chacun importe. Le Jour de l'An – ce pourrait bien être le jour de Noël – se transforme en une fête cauchemardesque au lieu d'être le moment heureux tant attendu. Cette vie de famille n'est pas celle à laquelle on s'attend généralement dans la littérature de l'époque. En outre, le conte est aussi original parce qu'on y retrouve une dénonciation de l'embourgeoisement de la société liée à la vie en ville.

On retrouve le même ton cynique dans « La malade » (1936) d'Albert Laberge. Le conte raconte l'histoire d'une femme malade, qui est, selon toute apparence, sur le point de mourir. Son mari va donc quérir sa fille Zéphirine pour veiller sur elle. La femme n'est pas contente de devoir ainsi s'absenter du travail alors que sa patronne est peu encline à la laisser partir. Le lendemain de Noël, le mari fait venir le docteur qui prescrit un remède. Zéphirine réclame l'aide de sa sœur, alors le père va la chercher. Celle-ci réagit de la même façon que la première et son patron lui intime aussi de revenir rapidement. Les deux filles constatent que leur mère n'a pas de belle robe pour son enterrement, alors elles décident de lui en acheter une. L'une des filles part lui en acheter une ainsi qu'une paire de souliers. « Ensevelie comme ça, mouman pourra partir sans nous faire honte. Ça n'empêche pas que j'aurais aimé mieux m'acheter un chapeau³²³ », affirme alors Délina. À leur

³²² P. LA FERRIÈRE. « Étrennes du jour de l'An » [...], p. 34.

³²³ A. LABERGE. « La malade », *Visages de la vie et de la mort*, Montréal, Édition privée, 1936, p. 170.

grand désarroi et contre toute attente, la mère prend du mieux grâce aux remèdes du médecin. Le lendemain du Jour de l'An, le médecin la déclare sauvée. Les filles sont consternées :

- Oui, on perd nos gages, pis nos cadeaux du Jour de l'An et tout ça pour avoir la mère sur les bras pendant dix ans encore, ajouta Délima, d'un ton de reproches [*sic*].
- Ben ça, c'est la faute du docteur, affirma Zéphirine, fielleuse.
- Oui, c'est vrai, reconnut Délima. Ben le maudit, on va l'faire attendre avant de le payer!³²⁴

Ainsi, la vie de la mère ne semble avoir aucune valeur pour ses enfants. Les femmes sont frustrées de perdre de l'argent au lieu de se soucier de leur mère gravement malade. Elles en veulent au médecin de l'avoir sauvée, alors qu'ils lui ont acheté une robe et des souliers « pour rien ». Au lieu d'être l'occasion de célébrer l'harmonie familiale en cette période des Fêtes, la guérison de la mère révèle donc les tensions et les conflits familiaux.

En somme, les contes de Noël présentent bien des aspects modernes en lien avec le thème traditionnel de la famille. Tout d'abord, l'insistance sur le thème de l'enfance est symptomatique d'un nouvel idéal bourgeois de la fête de Noël et de la famille en général. Ensuite, la hiérarchie traditionnelle de la famille est bouleversée par la contestation de l'autorité paternelle et par la représentation de femmes plus autonomes. Les enfants défient les parents en fiançant la personne de leur choix, même si cela va à l'encontre des conventions. On assiste alors à un certain détournement : Noël devient la fête des amoureux au lieu de l'anniversaire de la naissance de Jésus. L'idéal de l'harmonie familiale est aussi désacralisé par des contes corrosifs dans lesquels la femme commet des adultères à répétition et dans lesquels les individus sont davantage préoccupés par l'argent et leur bien-être personnel que par les membres de leur propre famille. Ce sont des contre-exemples de la famille idéale valorisée dans beaucoup de contes de Noël, mais aussi dans la littérature d'alors en général. Ces portraits cyniques sont d'autant plus significatifs durant la période des Fêtes, reconnue pour être un temps de rapprochements familiaux. On assiste alors à une inversion des valeurs reçues liées à la fête de Noël et à la famille traditionnelle. Autrement dit, l'aspect familial des contes de Noël est une composante aussi moderne que traditionnelle alors que la fête s'universalise et participe d'une plus grande ouverture au monde.

³²⁴ A. LABERGE. « La malade » [...], p. 172.

3. L'universalisation de la fête et l'ouverture au monde

Plusieurs écrivains ont rappelé les coutumes canadiennes entourant les célébrations de fin d'année dans leurs contes de Noël, comme il a été démontré dans le premier chapitre. Ces étalages de coutumes traditionnelles se font alors que la fête prend une dimension de plus en plus universelle et emprunte aux mœurs d'autres pays. C'est que, selon Daniel Miller, le Noël moderne possède un pouvoir synchrétique exceptionnel, amalgamant à la fois l'universel et le local :

[T]he ability of this festival to become potentially the very epitome of globalization derives from the very same quality of easy syncretism which makes Christmas in each and every place the triumph of localism, the protector and legitimation for specific regional and particular customs and traditions. [...] Christmas is then the festival *par excellence* of both the local and the global, but this simultaneity in the sense of expansion and localism is itself in turn a key attribute of the more general sense of modernity³²⁵.

Ainsi, bien qu'universelle, la fête de Noël est célébrée différemment selon les régions, possédant une multitude de variantes locales. Au Québec du début du XX^e siècle,

c'est déjà une image hors du temps et hors du monde qui s'annonce, pour s'imposer dans les décennies suivantes. Une image intemporelle et une image universelle, puisqu'on ne compte pas les articles dépeignant Noël *dans tous les pays*, que ce soit l'Angleterre, la France, l'Allemagne, la Russie, la Chine, le Japon ou la Nouvelle-Calédonie. Noël n'est-il pas, par anticipation, la fête de la mondialisation par excellence?³²⁶

Les contes de Noël s'arriment avec le Noël universel, ils ne font pas que décrire l'expérience québécoise et exalter le nationalisme. Également, au fil des ans, de moins en moins de textes cherchent à expliciter les particularismes de la langue parlée au Québec comme le faisait Wilfrid Larose au début du XX^e siècle, par exemple. En fait, ils s'ouvrent à l'ailleurs en donnant de plus en plus d'importance au père Noël, en intégrant des coutumes étrangères, en exaltant les vertus d'autres pays et en mettant en scène des enjeux liés à l'intégration d'immigrants. Ils dénoncent également la fermeture d'esprit souvent associée au milieu rural.

³²⁵ D. MILLER. « A Theory of Christmas » in D. MILLER (ed.), *Unwrapping Christmas*, New York, Oxford University Press, c1993, p. 24-25.

³²⁶ J.-P. WARREN. *Hourra pour Santa Claus!* [...], p. 263.

3.1. L'intégration de Santa Claus

« L'invention américaine de Santa Claus au XIX^e siècle sera l'élément déterminant de l'évolution laïque et de la popularité croissante de la fête de Noël, en Europe comme aux États-Unis, au XIX^e siècle, puis de son universalisation au XX^e ³²⁷ », précise Martyne Perrot. Ainsi, parmi les transformations importantes que subit la fête de Noël au tournant du XX^e siècle, l'arrivée de Santa Claus dans l'imaginaire québécois est l'un des phénomènes les plus importants. Jean-Philippe Warren dédie d'ailleurs la majeure partie de son ouvrage *Hourra pour Santa Claus!* à la bataille qui opposera Santa Claus au petit Jésus comme distributeur de cadeaux au Québec entre 1885 et 1915. Si le père Noël et Jésus sont les plus fréquemment évoqués à Noël, il existe une multitude d'autres personnages occupant les mêmes fonctions. Il règne en fait une certaine confusion entre ces différentes figures avant que ne soit fixé le père Noël moderne. Ainsi, on retrouve saint Nicolas, Santa Claus, le Bonhomme Noël, Petit Noël, l'Enfant Jésus. « Les donateurs mythiques, religieux ou magiques sont [...] nombreux, et s'ils n'ont pas tous la même popularité, les images qu'ils fournissent témoignent de ce foisonnement³²⁸. » On peut en dire autant des contes de Noël, dans lesquels on retrouve, entre autres, saint Nicolas, le Bonhomme Noël et le Petit Noël, même si Santa Claus et l'Enfant Jésus sont de loin les personnages les plus courants. Si les auteurs vont intégrer d'emblée le vieillard vêtu de rouge dans leurs récits, ils ne le feront pas sans certaines concessions du point de vue religieux. Ils finiront tout de même par inclure le père Noël dans la tradition en lui donnant une importance de choix dans l'imaginaire enfantin.

Santa Claus est présenté sous son appellation américaine la plupart du temps dans les contes québécois. Bien que son nom provienne de la forme hollandaise de saint Nicolas, *Sinter Klaas*, c'est un personnage bien différent du saint d'origine qui nous arrive des États-Unis avec la commercialisation. En fait, en Hollande, la légende de saint Nicolas était restée bien forte, comparativement à d'autres régions d'Europe où l'évêque avait été remplacé par d'autres personnages. Ce sont des immigrants hollandais qui ont apporté la légende avec eux aux États-Unis au XVII^e siècle. En 1809, saint Nicolas est mis au goût du jour alors que Washington Irving publie un livre sur l'histoire de ces immigrants dans lequel il raconte une légende sur la fondation de New

³²⁷ M. PERROT. *Ethnologie de Noël* [...], p. 52.

³²⁸ S. BLAIS et P. LAHOUD. *La fête de Noël au Québec* [...], p. 255.

York incluant le saint personnage. Le livre aura beaucoup de succès. S'inspirant de cette légende, des campagnes de publicité mettant en vedette *Saint Nick* seront organisées. Peu à peu, d'autres écrivains et des illustrateurs, dont les plus importants sont Clement Clarke Moore et Thomas Nast, contribueront à façonner l'identité moderne du personnage et à en fixer la représentation : le personnage devient moins austère, perd sa crosse d'évêque, devient plus gaillard, rondelet, il se promène en traîneau avec des rennes, etc. Désormais, il fait sa distribution de cadeaux à Noël plutôt qu'à la Saint-Nicolas³²⁹. Au Québec, c'est à la fin du XIX^e que Santa Claus commence à s'imposer. Dans son recueil de contes de Noël (1889), Mme Dandurand sent le besoin d'ajouter une note de bas de page à la première occurrence de Santa Claus, qu'elle définit comme la « [m]anière de désigner Saint Nicolas, que le contact anglais a fait passer dans nos habitudes³³⁰. » Dès les contes de cette écrivaine publiés pour la première fois dans les journaux de la décennie 1880 et ceux de Fréchette, publiés dans les années 1890, Santa Claus est bien présent. Dans « Ouise » (1900), Fréchette écrit :

[T]out le monde sait que, dans la nuit de Noël, Santa Claus fait sa tournée, et que sa hotte est toujours remplie de jolis présents pour les enfants sages. – Allons, mes anges, déposez vos souliers dans la cheminée, accrochez vos bas au pied des couchettes, faites votre prière, et vite, sous les couvertures ! Demain matin, nous verrons ce que l'ami des petits enfants vous aura apporté. Si vous dormez bien, vous pouvez être sûrs qu'il ne vous oubliera pas³³¹.

Récupéré par les marchands qui lui donnent des attributs locaux, le personnage est nationalisé et on traduit de plus en plus son nom.

Pour ce qui est de rebaptiser Santa Claus, le choix de saint Nicolas n'est pas fameux, l'un étant, prétend-on, la traduction littérale de l'autre (alors que le mot a dû traverser la Hollande — Sinter Klaas — avant de fouler le sol de l'Amérique). On se rabat donc sur le bonhomme Noël ou le père Noël (traduction littérale du Father Christmas britannique qui s'impose à la fin du XIX^e siècle). [...] En 1920, 1930 et 1940, les divers noms du personnage de décembre ont tous à peu près été remplacés par celui de père Noël³³².

Dans les contes de Noël, l'utilisation d'un nom exclusivement français pour Santa Claus apparaît dès 1917 avec Ernest Bilodeau et prend de l'importance par la suite, entre autres, avec les histoires de Françoise Morin (1928), Jean-Charles Harvey (1929) et Ariane (1935).

³²⁹ M. PERROT. *Faut-il croire au Père Noël?* [...], p. 35-40.

³³⁰ JOSETTE. « Hier et demain », *Contes de Noël* [...], p. 33.

³³¹ L. FRÉCHETTE. « Ouise » [...], p. 186.

³³² J.-P. WARREN. *Hourra pour Santa Claus!* [...], p. 213-214.

Georges-Émile Marquis, alors directeur du Bureau des statistiques du Québec, présente cette réflexion dans son recueil de pensées *Aux sources canadiennes* en 1918 :

Disons tout de suite qu'en introduisant ce ventripotent bonhomme dans le domaine de nos légendes, nous faisons un emprunt à MM. les Anglais, qui l'ont inventé, à défaut de mieux, je suppose. Eh bien ! nous ne permettrons pas cet envahissement de l'insipide Santa Claus, qui ne représente rien du tout [...]. Nos mamans nous avaient pourtant enseigné à croire que c'était l'Enfant Jésus qui descendait, pendant la nuit de Noël et au jour de l'An, dans nos demeures, pour emplir de bonbons, de friandises et de jouets, les longs bas accrochés au pied de la couchette des petits enfants, pour les récompenser d'avoir été bons, sages et pieux. Ce n'est plus cela aujourd'hui ; l'Enfant de la Crèche n'est plus à la mode. C'est le ridicule clown Santa Claus qui règne en maître ; une légende à la tournure païenne fait place à la poétique fiction de nos jeunes ans. [...] Ce serait vraiment retourner à une sorte de paganisme que de tolérer plus longtemps ce drôle de manitou dans nos coutumes³³³.

Le père Noël représente alors une menace pour les croyances canadiennes-françaises, il est un intrus dont il faut se méfier et il en vient même, pour certains conservateurs de l'époque, à être le symbole de l'assimilation du peuple. Malgré les virulentes critiques et la méfiance de plusieurs commentateurs, journalistes et religieux, le père Noël fait une entrée en douceur dans les contes et aucun auteur ne s'en prend directement à lui comme le fait Marquis dans sa réflexion. En fait, plusieurs auteurs de contes de Noël insistent sur l'importance de croire au père Noël pour les enfants. « Libre à eux de ne pas croire à *Santa Claus* ; mais au moins qu'ils lui trouvent des adeptes en leurs petits enfants, en reconnaissance des grandes joies dont nous lui avons tous été redevables³³⁴ », écrit Mme Dandurand en 1889 dans « Hier et demain ». Dans les contes du corpus, il y a autant d'occurrences du personnage du petit Jésus que de celui de père Noël³³⁵. Il n'est malheureusement pas vraiment possible de dégager une évolution allant de l'un vers l'autre, les deux personnages étant présents de façon assez égale entre les différentes décennies de la période étudiée. L'évolution se distingue plus particulièrement en ce qui a trait à l'utilisation d'un nom francisé pour Santa Claus.

³³³ G.-É. MARQUIS. « Santa Claus », *Aux sources canadiennes*, Québec, [s.n.], 1918, p. 99-103.

³³⁴ JOSETTE. « Hier et demain » [...], p. 42-43.

³³⁵ Le petit Jésus, distributeur de cadeaux, est mentionné dans 27 contes tandis que Santa Claus est mentionné dans 18 contes, le père Noël dans 4, le Bonhomme Noël dans 3 et saint Nicolas dans 2. En regroupant les mentions père Noël, Bonhomme Noël et Saint Nicolas (qui, selon les descriptions données, renvoient sensiblement au même personnage), on arrive à 27 également.

Warren affirme : « En adoptant le père Noël, les Canadiens français vont néanmoins, catholicisme omniprésent oblige, continuer à le revêtir des attributs moraux (et aussi physiques) du petit Jésus davantage que ne vont le faire les Canadiens anglais³³⁶. » Ainsi, dans plusieurs contes, les enfants doivent être bien sages et prier pour recevoir leurs étrennes de Santa Claus.

– Si petite Pauline est bien sage, disait tante Lucie, si elle fait bien sa prière et se couche de bonne heure, après avoir suspendu ses petits bas au pied de son lit, et mis ses beaux souliers neufs dans le coin de la cheminée, pour sûr Santa Claus, qui est le commissionnaire du bon Jésus, descendra cette nuit, et viendra tout doucement, très doucement, les remplir de bonbons, de poupées et de jouets de toutes sortes³³⁷.

Ici, dans « Petite Pauline » (1900) de Fréchette, Santa Claus, en plus de donner sous certaines conditions, est placé sous les ordres de Jésus. Il en est de même dans quelques contes. Dans « Coïncidence » (1900) de Massicotte, saint Nicolas obéit au petit Jésus et il distribue ses présents au Jour de l'An :

Enfin, arriva le jour de Noël. Le petit Jésus qui, tous les ans, à pareille époque, venait remplir son bas, jusqu'au bord, de bonbons succulents, avait été, cette fois, d'une parcimonie qui la [Antoinette] punissait beaucoup et n'augurait pas très-bien [*sic*] pour le commencement de l'année, car saint Nicolas n'habite-t-il pas le paradis et n'est-il pas entièrement soumis au petit Jésus³³⁸?

Dans « Le geste de Thérèse » (Marjolaine, 1931), le père Noël est le « messenger du Petit Jésus³³⁹ ».

À partir des premiers contes de Noël, Santa Claus s'impose donc, mais il est souvent limité à un rôle ancillaire. Autant cela démontre la réticence des auteurs vis-à-vis du personnage, autant cela peut participer d'une tentative de légitimation du personnage. En effet, cette soumission de Santa Claus à Dieu pourrait être vue comme une stratégie de l'auteur pour rétablir la crédibilité et l'acceptabilité du personnage et ainsi faire en sorte que son conte soit bien accepté dans l'univers littéraire ultra-encadré de l'époque. Cela pourrait aussi expliquer l'absence de critiques virulentes envers le père Noël dans les contes de Noël et contribuer à l'adoption graduelle de ce dernier par les Canadiens français.

³³⁶ J.-P. WARREN. *Hourra pour Santa Claus!* [...], p. 180.

³³⁷ L. FRÉCHETTE. « Petite Pauline », *La Noël au Canada* [...], p. 108-109.

³³⁸ É.-Z. MASSICOTTE. « Coïncidence », *Les soirées du Château de Ramezay*, par l'École littéraire de Montréal, Montréal, Eusèbe Sénécal & cie, 1900, p. 191.

³³⁹ MARJOLAINE. « Le geste de Thérèse », *Contes pour enfants canadiens* [...], p. 111.

3.2. L'intégration des coutumes étrangères

Ainsi que nous l'apprend Warren, au début du XIX^e siècle, Noël est une fête liturgique simple au Québec. « Les Canadiens français n'échangent pas de présents, pas plus qu'ils ne décorent de sapin, n'envoient de cartes de vœux ou ne mangent de dinde ou de plum-pudding³⁴⁰. » Un siècle plus tard, il en est tout autrement alors que la fête est déjà très populaire et intègre des coutumes étrangères. On assiste alors à une traditionalisation – pour reprendre le terme de Warren – des nouvelles coutumes, ce qui permet d'asseoir leur légitimité et favoriser leur intégration dans les mœurs canadiennes.

[D]ans les textes publiés à la fin du [XIX^e] siècle, le sapin sur les branches duquel sont accrochés les cadeaux, est devenu un sapin *traditionnel*, et les bas de laine accrochés au revers du lit des *bas légendaires*. Les mères consultent des livres de recettes de gâteaux et de bonbons pour cuisiner des mets d'autrefois, lorsqu'elles ne les achètent pas tout faits dans les confiseries ou les boulangeries. Sans que le canard, l'oie et le poulet soient complètement délaissés, la dinde est adoptée comme plat principal du réveillon³⁴¹.

Déjà en 1889, Mme Dandurand évoque Santa Claus et les bas de Noël sous un mode nostalgique dans son recueil de contes de Noël. Elle évoque aussi les souliers dans lesquels le distributeur de cadeaux dépose les jouets et bonbons tant attendus des enfants. Un peu plus tard, en 1900, le conte « L'arbre de Noël de Pomponne » d'Ernest Choquette tourne autour de la décoration d'un arbre de Noël. Dans « Le docteur Santa Claus », le même auteur raconte comment il s'est déguisé en père Noël pour soigner un enfant malade. Ainsi, en 1900, on se déguise en Santa Claus et on décore un arbre pour faire plaisir aux enfants. En 1937, Hélène Vivier fait voyager un petit cheval de bois, jouet prisé par une fillette, au royaume du père Noël afin d'être réparé³⁴². Les contes de Noël ont donc très vite intégré le nouvel imaginaire plus profane de Noël, comme si les nouveaux éléments avaient fait partie du décor depuis longtemps. Souvent, les nouvelles coutumes sont adaptées à la réalité canadienne. Santa Claus ne devient-il pas le commissionnaire du petit Jésus afin de se conformer à l'omniprésence du religieux dans la société? Dans « La mission de Saint Gabriel » (Le Myre, 1936), c'est au Québec que saint Nicolas trouve les enfants les plus pieux et les plus sages.

³⁴⁰ J.-P. WARREN. *Hourra pour Santa Claus!* [...], p. 38.

³⁴¹ J.-P. WARREN. *Hourra pour Santa Claus!* [...], p. 260.

³⁴² H. VIVIER. *Histoire de Carabi. Le petit cheval qui retourna au royaume du Père Noël*, série « Contes merveilleux », Montréal, Éditions de l'Action canadienne-française, 1939, 47 p.

Louis Fréchette, dans *La Noël au Canada*, prend bien le temps d'expliquer certaines traditions en préface comme celle de la bûche de Noël, qu'il reprend dans le conte « La Bûche de Noël » (1900).

Ainsi, les contes de Noël canadiens-français ont fait des nouvelles coutumes d'authentiques traditions « anciennes ». « La tentation est grande [...] de traditionaliser ces éléments, de les incorporer tant et si bien à la trame de la saison des fêtes qu'ils se confondent avec le folklore³⁴³ », explique Warren. La publication de contes de Noël dans les périodiques étant, on peut le supposer, une source de revenus économiques pour les écrivains, et aussi relativement récente, il est fort possible que ces derniers aient cherché à être au goût du jour, à la mode. Les journaux de l'époque, dans lesquels plusieurs contes de Noël du corpus ont initialement été publiés, étaient d'ailleurs déjà remplis de publicités sur le temps des Fêtes, sur les étrennes, sur les visites de Santa Claus. En accueillant ainsi les coutumes étrangères, les contes de Noël font preuve d'une ouverture importante au reste du monde en comparaison du repli sur soi promu par le clérico-nationalisme.

3.3. L'ailleurs et l'immigration

Plutôt que de parler uniquement de la réalité canadienne, quelques contes démontrent une certaine admiration envers l'ailleurs. Tel est le cas lorsque les contes expliquent des traditions étrangères, par exemple. Mais on retrouve également une fascination plus explicite dans certains récits comme dans « Une aubaine » (1900) de Louis Fréchette.

Dans ce conte, c'est la France qui est vue d'un bon œil. Le personnage principal étudie les arts dans la mère patrie au début de l'histoire.

Et, tout en mêlant ses couleurs et en jouant ferme du pinceau, Maurice Flavigny repassait dans sa tête toutes les circonstances qui venaient de le favoriser d'une façon si exceptionnelle, et les événements qui les avaient fait naître. Il se voyait, cinq années auparavant, à l'âge de dix-huit ans, disant adieu aux siens, et s'embarquant à l'aventure, pour aller demander à la patrie de l'art moderne, la science qui développe le talent, et sans laquelle le génie même reste impuissant et veule.

À cette époque, bien que la France soit le lieu par excellence pour se former autant pour les clercs que pour les artistes, elle est aussi mal vue de certains conservateurs. « Camille Roy reconnaît qu'il

³⁴³ J.-P. WARREN. *Hourra pour Santa Claus!* [...], p. 260.

serait absurde de vouloir interdire aux romanciers canadiens de situer leurs personnages ailleurs que dans le seul terroir. Mais il se méfie beaucoup de l'influence de la France contemporaine, qui vote au même moment la loi Combes sur la séparation de l'Église et de l'État [1905]³⁴⁴. » Alors, Fréchette est quelque peu en opposition avec l'idéologie nationaliste en situant une partie de son récit en France et en louant la modernité artistique de la mère patrie. William Chapman a d'ailleurs reproché à ce conte d'être trop « français » : « Tout cela est le comble de l'in vraisemblance pour notre pays ; et je ne comprends pas que M. Fréchette qui fait de la littérature depuis si longtemps, [...] n'ait pu réussir à donner, au moins, assez de couleur locale à son conte pour en dissimuler un peu la provenance exotique³⁴⁵. »

Le conte « Réri » (1936) de Louis Dantin, pour sa part, est un cas unique d'exotisme dans le corpus du présent mémoire. Ainsi débute le texte :

Une mer de saphir pâle, transparente comme une source, déferlant sur des fonds de corail blanc ou rose, où se jouent des poissons de toutes les teintes de l'arc-en-ciel. Un roc de lave durcie dont les siècles ont fait un massif de verdure, étageant sur ses pentes la flore fougueuse des tropiques : les palmiers, les acacias, les bananiers, les pandanus, les lianes emmêlées et les fougères géantes. Un ciel d'une clarté de cristal et d'une sérénité d'alcôve, d'où le soleil semble étreindre la terre, où, la nuit, des étoiles inconnues à nos bords entourent la Croix du Sud de myriades de lampes festives. [...] C'est Tahiti, l'île enchantée, l'écrin des mers australes, le point de cette planète où, dans l'ancien naufrage, semble s'être échouée la dernière parcelle de l'Éden.

Tahiti est ainsi décrit sous le mode de l'émerveillement. Cette fascination pour un pays chaud est présente jusqu'à la fin alors que le narrateur de l'histoire se demande si les miracles existent peut-être encore chez ces peuples épargnés par la civilisation moderne. Le conte met aussi en scène le caractère universel de Noël puisque les gens de Tahiti fêtent Noël comme les Nord-Américains, en se regroupant et en s'offrant des étrennes.

Une certaine ouverture sur le monde est aussi perceptible dans les contes où des immigrants tiennent les rôles principaux. C'est le cas du Chinois et de son amoureuse, la Russe, dans « La triste histoire de Li-Hung Fong » (1930) de Louis Dantin. On peut aussi nommer « Le Noël de Pietro » (1919) de Marc Sauvalle. Dans ce conte, Pietro immigré de l'Italie pour le Canada.

³⁴⁴ M. BIRON, F. DUMONT et É. NARDOUT-LAFARGE. *Histoire de la littérature québécoise* [...], p. 171.

³⁴⁵ W. CHAPMAN. *Le lauréat. Critique des œuvres de M. Louis Fréchette*, Québec, Léger Brousseau, 1894, p. 228.

L'âme triste et le cœur bien gros, Pietro débarquait dans la grande ville où ne l'attendait aucun ami, où pas une âme connue ne pouvait consoler sa tristesse, ni guider ses pas. Cependant, il n'était pas sans courage; il avait quitté son village pour aller chercher dans un pays qu'on lui disait florissant, le travail qui manquait dans le sien, et par lequel il espérait pouvoir donner un jour plus de bien-être à sa mère.³⁴⁶

Tout comme Li-Hung Fong, Pietro a du mal à s'intégrer à sa société d'accueil. Il ne réussit pas à se trouver d'emploi comme il ne maîtrise pas assez bien le français et qu'il connaît mal la ville. Heureusement, un missionnaire lui trouve un emploi de cuisinier dans un camp de bûcherons. Lors de la veille de Noël, il sert une leçon à ses confrères en allant prier et chanter dans le bois devant une crèche improvisée alors qu'eux faisaient la fête et buvaient du whisky au camp. Son sort est en cela, bien différent de Li-Hung Fong, qui connaît une fin tragique à la suite de son ostracisation du village.

3.4. Le village et la fermeture d'esprit

Certains contes, dont « La Triste Histoire de Li-Hung Fong » (1930), dénoncent justement la fermeture d'esprit et en particulier celle qui sévit dans le monde rural. Déjà, « Le renard du père Durand » (1925) et les contes fantastiques de Louis Fréchette (1900, 1902) nous ont démontré tout le ridicule qui peut découler des superstitions. On peut voir dans ces contes une critique de l'inculture et de l'obscurantisme associés aux milieux ruraux. Mais ce ne sont pas les seuls à contenir des critiques similaires.

L'auteure Françoise, pionnière du journalisme féminin, écrit ceci dans le « Le miroir brisé » (1895) :

Il n'y a pas d'endroit comme la campagne pour garder les croyances superstitieuses. Même le contact de la civilisation des villes, même le temps, l'éducation, ne sont pas encore parvenus à déraciner ces préjugés naïfs. On croit encore aux loups-garous, aux sorcières, à leurs maléfices et on considère une glace qui se casse comme un des pires malheurs qui puisse survenir³⁴⁷.

³⁴⁶ M. SAUVALLE. « Le Noël de Pietro », *Scènes de mœurs électorales*, par A.-D. [Alfred Duclos] De Celles, Montréal, Beauchemin, 1919, p. 52.

³⁴⁷ FRANÇOISE. « Le miroir brisé », *Fleurs champêtres*, Montréal, La Cie d'imprimerie Desaulniers, 1895, p. 134-135.

Les habitants de la campagne sont ainsi présentés comme des gens ignorants. La ville est donc son contraire : elle est le lieu par excellence de l'éducation et de la civilisation. C'est d'ailleurs en partie cette vision des paysans qui a fait réagir l'ultramontain Jules-Paul Tardivel dans sa critique du recueil :

[S]on livre donne, selon nous, une fausse idée de notre classe agricole. Tous les habitants de nos campagnes ne sont pas aussi dépourvus d'instruction que la lecture de ces pages pourrait le faire supposer ; et nous ne croyons pas que les superstitions exercent sur eux l'empire absolu que décrit Françoise, particulièrement dans *Le miroir brisé*³⁴⁸.

Madeleine, fondatrice de *La Revue moderne*, écrit, elle aussi, un conte corrosif à propos de la population rurale. « Nuit de Noël » (1902) raconte l'histoire d'une femme rejetée par sa communauté parce qu'elle a eu un enfant d'un criminel :

[E]lle avait voulu, dans sa hutte, vivre bien seule, avec son petit, loin de la méchanceté des hommes qui, sans pitié pour sa jeunesse, l'avait brutalement repoussée, lorsqu'un ange blond sur les bras, elle était allée à eux, coupable du crime d'un autre. Pourtant, elle voulait obtenir la grâce, et mendiant la réhabilitation pour le fils, elle avait persévéré, espérant à force de patience, vaincre le préjugé qui la frappait brutalement. Et l'on ricanait à ses efforts, on lui lançait l'anathème, et des barbares s'oubliaient parfois à bousculer le joli être qui souriait à tous, cher innocent ignorant la méchanceté et l'injustice humaines³⁴⁹.

La femme et son enfant sont condamnés à vivre dans l'indigence. « Seuls, ils vécurent, n'allant même pas à l'église, car la pauvre créature y était encore maltraitée. Dans ce coin de village, les préjugés tuaient la charité, l'étroitesse d'idée et de cœur étouffait tout, rien ne s'oubliait, rien ne s'effaçait...³⁵⁰ » En cette journée de Noël, la mère parle de l'Enfant Jésus à son fils qui émet alors le désir d'aller à la messe. La mère se résout donc à aller à l'église avec son enfant pour la messe de minuit. Dans l'église, les gens les méprisent ouvertement, les humilient, les bousculent. Elle décide finalement de faire fi de la situation et réussit à trouver un apaisement lors de la cérémonie.

Dans cette histoire, les personnages principaux sont traités avec non-respect au sein même de l'église, par des catholiques pratiquants de surcroît. Le monde rural est associé à la fermeture d'esprit et aux préjugés. Ceux qui ne sont pas de la norme sont rejetés sans aucune pitié. Les

³⁴⁸ J.-P. TARDIVEL. « Fleurs champêtres », *La Vérité*, vol. XIV, n° 36, 15 juin 1895, p. 3.

³⁴⁹ MADELEINE. « Nuit de Noël », *Premier péché*, Montréal, Imprimerie de La Patrie, 1902, p. 60.

³⁵⁰ MADELEINE. « Nuit de Noël » [...], p. 60.

villageois sont ainsi des personnes insensibles et de faux dévots comme ils ne savent pas faire preuve de charité et de miséricorde malgré leur évidente pratique de la religion. Aucun d'entre eux ne vient porter secours aux marginaux ou les défendre. Dans ce conte de Madeleine, seuls la mère et son enfant semblent être de bons croyants même s'ils n'assistent ordinairement jamais à la messe.

Dans « La triste histoire de Li-Hung Fong » (Dantin, 1930), le personnage principal est un Chinois vivant dans un village du Québec et qui tombe amoureux d'une Russe chrétienne. Lors de la messe de minuit, Li-Hung se rend à l'église pour prier le Dieu de son amoureuse. Tous les regards convergent vers lui et la messe est perturbée. On l'expulse alors de l'église et l'homme désespère :

Jamais, dans cett' nation chrétienne,
Olga ne pourrait être sienne! [...]
Il s'était dit « C'village hostile
Ne m'verra pas un jour de plus! »
Puisqu'ici on l'avait exclus,
Il irait, d'l'autre côté du fleuve [...] ³⁵¹

Li-Hung Fong décide de fuir le village et meurt dans la tempête. Les villageois ne savent que faire de son corps, s'ils peuvent l'enterrer avec les chrétiens ou non. Le curé voudrait bien l'enterrer selon la coutume chrétienne, mais l'archevêque refuse. Alors, le Chinois est enterré anonymement sur le terrain d'un villageois. On peut donc voir dans ce conte une critique de l'autorité ecclésiastique qui refuse que le Chinois soit enterré comme un chrétien alors que le prêtre le voulait. Néanmoins, c'est aussi – et surtout – une critique des villageois qui ne peuvent accepter les différences, qui sont intolérants, sans pitié, et qui mènent Li-Hung Fong à sa mort ainsi que son éternelle marginalisation. La campagne, lieu idéalisé dans la littérature du terroir, est ainsi mise à mal dans « La triste histoire de Li-Hung Fong ».

Le narrateur de « Les deux reines » (Vieux Doc, 1930), un docteur, est embarrassé lorsque deux femmes illustres le consultent chez lui et qu'un rustre paysan fait irruption.

Ce n'était pas un ange cette fois-ci, c'était Pierrot le rustaud, Pierrot Champoux, un colon mal lavé, un ours mal léché, mais un travailleur endurci, un "bûcheux" terrible, même à l'âge de soixante-cinq ans qu'il avait atteint. Il me tutoyait sous prétexte qu'il avait été pendant plusieurs années serviteur chez mon père, et qu'il m'avait bercé sur ses genoux, ce dont je doutais fort car mes parents ne m'avaient jamais parlé de lui et

³⁵¹ L. DANTIN. « La triste histoire de Li-Hung Fong », *La vie en rêve*, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1930, p. 261.

il ignorait encore mon petit nom. Au lieu de m'appeler Edmond, il disait Elmond ou Emond et quelquefois, quand il avait bu, il me nommait: mon Poléon. Les deux reines, surprises, l'examinaient, comme on regarde un animal rare. À la veille de Noël, elles pouvaient bien encore se figurer être en face d'un Santa Claus indien, sortant de la forêt³⁵².

Le rustre parle « mal », avale nonchalamment le contenu de son verre, crache dans la fournaise. Le paysan n'est ici pas présenté sous son meilleur jour. Il est rude, n'a pas de manière, prend trop ses aises. Bref, il fait honte au docteur. Selon *La vie littéraire au Québec (1919-1933)*, l'auteur, Edmond Grignon (Vieux Doc), écrit dans « un style léger qui confirme l'épuisement de la veine canonique [le régionalisme]³⁵³ ».

Ainsi, dans plusieurs contes de Noël, le village n'est pas le lieu idéalisé par l'idéologie de conservation. Au lieu de la vie paisible, des gens y vivent la misère et la réclusion sociale. Les paysans ne sont pas non plus des modèles de vertu et de classe. Ils sont parfois de vulgaires personnages, d'hypocrites dévots, des gens naïfs qui répandent rumeurs et entretiennent les superstitions, des gens ignorants, à l'esprit fermé. En comparaison, la ville n'est pas le lieu de perdition par excellence, mais plutôt la voie par laquelle la civilisation et l'éducation se répandent. Elle est donc une sorte de remède à la fermeture d'esprit des villages. Le fait de situer ces contes en milieu rural permet par ailleurs d'enlever toute suspicion envers les habitants des villes.

En somme, les contes de Noël sont un bel exemple d'ouverture au monde dans la littérature de l'époque, du moins sous certains aspects. Ouverts aux coutumes étrangères qu'ils adaptent localement, ils participent de l'universalisation de la fête au Québec. Ils adoptent ainsi tôt Santa Claus, les bas de Noël et l'arbre de Noël. Certains dénoncent la fermeture d'esprit en lien avec le monde rural qui n'est plus vu comme le lieu idéal où vivre. Quelques-uns mettent en scène des immigrants et leur difficile intégration alors que d'autres se passent en pays étrangers en partie ou en totalité et démontrent une certaine fascination envers l'ailleurs. Cela contraste avec les contes centrés sur l'expérience québécoise dans lesquels on exalte la langue et les coutumes locales. En fait, le local et l'universel se côtoient dans plusieurs contes, à l'image du nouveau Noël.

³⁵² VIEUX DOC. « Les deux reines », *En guettant les ours*, Montréal, Édouard Garand, 1930, p. 65-66.

³⁵³ D. SAINT-JACQUES et L. ROBERT, dir. *La vie littéraire au Québec*, vol. VI (1919-1933) [...], p. 411.

Conclusion

Finalement, nous pouvons affirmer que bon nombre de contes de Noël de notre corpus témoignent d'une certaine modernité. Premièrement, même quand ils apparaissent fondamentalement religieux, ils étonnent par l'intégration de la technologie moderne dans leurs histoires et leur adaptation à la nouvelle image de Noël. Ainsi, la valeur chrétienne de la charité est reprise sous un mode commercial alors que l'on encourage le don d'objets superflus aux pauvres. L'aviation est un allié de taille dans plusieurs contes, pour le bonheur des bûcherons comme des enfants. L'aspect fondamentalement religieux est aussi relativisé par une ambivalence quant aux réelles actions de Dieu dans l'accomplissement de miracles ou de punitions dans les trames narratives. Chez Beaugrand, les bûcherons ayant pactisé avec le diable ne sont même pas punis. Dans plusieurs contes, on ose même mêler le sacré et l'humour. De ce fait, les contes de Jos Violon de Fréchette sont avant tout des contes humoristiques plutôt que des contes moralisateurs. Le langage, le ridicule du conteur et des personnages, tout y est mis au service du divertissement. Chez Dantin, le diable est un être risible, au lieu d'inspirer la peur. La messe de minuit devient comique dans le conte de Doucet. Ensuite, l'idéal familial si cher à l'idéologie du terroir est non conventionnel ou encore moderne dans plusieurs contes. D'une part, les contes marquent un recentrement important sur l'enfance, issu du développement de la bourgeoisie et de la fête de Noël. D'autre part, les jeunes gens marient la personne de leur choix malgré la désapprobation du père, ce qui témoigne d'une conception moderne du mariage. La femme n'est plus seulement une triste témoin de l'exil du fils prodigue, elle peut aussi bien gérer le foyer qu'un homme. Désirant parfois échapper à la soumission à un mari, elle n'est pas toujours un exemple d'innocence et de vertu. En outre, avoir une famille n'est pas toujours synonyme de joie et de bonne entente. Pour le personnage de La Ferrière, avoir des enfants est une malédiction, particulièrement au Jour de l'An. Chez Laberge, rien n'est pire que de devoir renoncer à l'argent du travail pour se rendre au chevet de sa mère malade, surtout quand celle-ci ne meurt pas. Enfin, les contes de Noël font preuve d'une certaine ouverture au monde en assimilant le nouveau Noël. Ils intègrent tout doucement le père Noël qu'ils font souvent acolyte du petit Jésus tout en ne s'opposant jamais vigoureusement à sa venue. Ils reprennent d'ailleurs tôt les coutumes étrangères comme l'arbre de Noël et les bas de Noël. Ils démontrent aussi une certaine ouverture en parlant de l'ailleurs et en mettant en scène des immigrants comme personnages principaux. On y dénonce également la fermeture d'esprit. Le village n'est pas toujours le lieu louangé par l'élite traditionnelle. En fait, ce peut être un lieu

mesquin où les gens sont cruels ou encore un lieu risible où les villageois sont crédules et font voyager des rumeurs et des superstitions ridicules. Ainsi, les contes de Noël ne sont pas que des contes traditionnels, nationalistes et moralisateurs. En fait, la plupart d'entre eux sont modernes et servent la fonction de divertissement. Ce second chapitre a révélé l'humour de plusieurs contes et à quel point on souhaite que l'adulte redevienne un enfant à l'occasion de Noël. Attendrir, émouvoir, émerveiller, faire rire, tels semblent être les principales fonctions de ces textes, ce qui, contre toute attente, les distancie de ce qui était attendu de la littérature à l'époque.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Pratique littéraire importante, les contes de Noël ont attiré plusieurs auteurs québécois de renom. Ne pensons qu'à Honoré Beaugrand, Louis Fréchette, Laure Conan, Louis Dantin, Claude-Henri Grignon ou encore Anne Hébert. Il est de ce fait étonnant qu'aucune étude littéraire d'envergure n'ait été publiée sur le sujet au Québec. Compte tenu de la situation, il était nécessaire de définir d'abord cette pratique, puis d'établir un corpus représentatif. En se basant sur une définition du conte de Noël, 159 textes publiés dans les livres ou opuscules ont été répertoriés, lus et analysés. Ensuite, il a fallu situer cette pratique en rapport avec le contexte littéraire et étudier en quoi elle reproduisait ce qui était attendu de la littérature de l'époque et en quoi elle s'en distanciat par rapport à trois thèmes chers au clérico-nationalisme : la religion, la famille et le nationalisme.

Le caractère saisonnier et pécuniaire de la pratique ainsi que la nature foncièrement religieuse du thème de la fête de Noël annoncent un sous-genre essentiellement traditionnel. En effet, la religion est un aspect indissociable des contes de Noël qui mettent de l'avant la célébration de la naissance de Jésus, la messe de minuit et, surtout, les valeurs chères au catholicisme que sont le sacrifice et la charité. On éduque les lecteurs, d'une part, avec des exemples édifiants de sacrifice de soi et de générosité à l'égard des plus démunis et, d'autre part, avec des contre-exemples de personnages sévèrement punis pour avoir manqué à leur devoir religieux. Le thème de la famille est aussi une constituante importante des contes. Même adultes, les enfants doivent obéissance au père et leur exil malheureux à la ville leur rappelle l'importance de la famille à l'occasion des Fêtes. Les amoureux profitent de l'occasion pour se fiancer. Ainsi, fêter Noël sans la famille n'est pas Noël. En regard des transformations qui affectent Noël et le Jour de l'An, dont la commercialisation et l'arrivée de Santa Claus, nombreux contes de Noël rappellent le caractère immémorial et sacré des coutumes associées à la célébration des Fêtes au Québec. Le petit Jésus est préféré au profane et anglophone Santa Claus comme distributeur de cadeaux dans plusieurs récits. En cela, les contes de Noël québécois répondent bien aux attentes envers la littérature nationale de l'époque. Il est intéressant de noter que les contes les plus moralisateurs et les plus traditionnels sont ceux qui ont été encensés par le clergé et l'élite. Ainsi retrouve-t-on parmi ceux-là des textes primés dans les concours de la Société Saint-Jean-Baptiste, des contes de frères ou de prêtres ou encore d'élèves du Séminaire de Joliette. Pourtant, si la pratique est traditionnelle, elle n'exclut pas pour autant une part de nouveauté témoignant d'une certaine modernité au courant de la période traitée.

La modernisation de la société et, avec elle, l'importante transformation de la fête de Noël et l'apparition de courants littéraires plus modernistes permettent d'apporter des nuances sur le traditionalisme des contes de Noël. Premièrement, il est possible de relativiser le discours religieux de ces textes. Les punitions divines sont amoindries par le côté burlesque de plusieurs contes de Noël et par le désamorçage du surnaturel. L'aspect religieux est aussi détourné en faveur de la nouvelle société de consommation. Les lecteurs sont encouragés à faire des dons superflus comme des poupées aux enfants pauvres plutôt que des biens de première nécessité. Le petit Jésus exauce les vœux matérialistes de ses petits protégés. Également, la foi envers le progrès côtoie la foi religieuse, quand elle ne la remplace pas tout simplement comme dans « Au seuil » (1900) de Fréchette. Deuxièmement, la famille n'est pas toujours représentée de manière traditionnelle. En effet, les contes de Noël sont centrés sur l'enfant, ce qui représente plutôt le nouvel idéal bourgeois et le Noël moderne. On essaie de recréer la magie de l'enfance en représentant le langage des enfants, leur capacité à s'émerveiller facilement et leur candeur. La conception moderne du mariage est mise de l'avant par des enfants désobéissants envers leur père qui marient la personne de leur choix, même si cela défie des conventions. On assiste alors à un détournement : Noël devient la fête des amoureux plutôt qu'une célébration strictement religieuse. Dans certains contes, la saison des Fêtes, plutôt que de favoriser l'harmonie familiale, exacerbe plutôt les tensions et les conflits régnant dans la famille, ce qui participe d'une inversion des valeurs reçues. Finalement, des contes témoignent d'une certaine ouverture envers l'ailleurs en intégrant tôt les coutumes étrangères qui participent à l'universalisation de la fête comme le père Noël. Certains présentent même des immigrants comme personnages principaux et louangent d'autres pays que le Canada. L'ouverture aux autres est aussi véhiculée par des critiques de la fermeture d'esprit émanant de certains milieux ruraux. En somme, les contes de Noël ne sont pas aussi traditionnels que l'on aurait pu croire. Plusieurs contes mettent en scène le nouvel imaginaire de Noël et ses valeurs modernes alors que d'autres étonnent dans leur façon de représenter les individus et la société contemporaine. Si certains servent un but moralisateur, plusieurs ont pour fonction première d'émouvoir le lecteur ou encore de le divertir. Il faut préciser, par ailleurs, que la pratique, populaire en soi, se développe en même temps que la culture de masse, associée à la modernité, ce qui peut favoriser cette fonction de divertissement au détriment de la fonction traditionnelle de faire la morale.

Une pratique diversifiée

Les auteurs de *La vie littéraire (1895-1918)* affirment que la production des contes de Noël était « relativement homogène³⁵⁴ ». Ils citent alors en appui un extrait d'un texte de Pierre-Marcel Bernard dans *Le Nationaliste* du 29 décembre 1912 :

Il n'existe pas de règles précises pour la manufacture des contes de Noël et le *modus operandi* n'en a jamais été écrit. Pourvu qu'on y trouve le petit Jésus, la crèche, un enfant pauvre et une dame qui distribue libéralement ses revenus, le conte plaît au lecteur. On peut aussi amener en scène Melchior, Balthazar et Gaspard, leur faire suivre une étoile quelconque et raconter leur voyage en Judée. Sorti de ces sujets, le conte de Noël n'existe pas ou presque pas³⁵⁵.

Or, le présent mémoire vient nuancer cette apparente homogénéité. Même si plusieurs intrigues se ressemblent et peuvent être regroupées comme nous l'avons fait surtout dans le premier chapitre, la pratique donne lieu à une étonnante diversité de contes. Cette diversité peut être attribuée à l'importance quantitative de notre corpus, mais aussi à l'hétérogénéité des auteurs de contes de Noël. Autant des libéraux que des conservateurs, des religieux que des anticléricaux ont contribué au sous-genre. Il faut aussi mettre en lumière l'importante contribution des femmes, habituellement sous-représentées dans la littérature québécoise de l'époque. Le premier recueil de récits brefs signé par une femme au Québec est un recueil de contes de Noël³⁵⁶. Noël Comiques, tragiques, cyniques, édifiants, surnaturels, réalistes, historiques, les contes de Noël relèvent de plusieurs registres. Mais surtout, la pratique s'aligne en grande partie sur ce qu'on peut considérer comme les paradoxes de la fête de Noël.

Les paradoxes de Noël

Durant le dernier quart du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e siècle, Noël se transforme fondamentalement avec l'industrialisation et l'urbanisation. Alors que les journaux ne font pratiquement pas mention de la fête avant 1850, elle finit par devenir le rituel le plus important de l'année au tournant du siècle. Même si plusieurs de ses membres dénoncent la dénaturation de la fête et la perte du sacré, l'élite religieuse participe malgré elle à la transformation de la fête :

³⁵⁴ M. LEMIRE et D. SAINT-JACQUES, dir. *La vie littéraire au Québec*, vol. V (1895-1918) [...], p. 395.

³⁵⁵ P.-M. B. « Conte de Noël » [...], p. 6.

³⁵⁶ A. BOIVIN. « Le cycle de Noël [...] », p. 1556.

[L]a commercialisation de Noël est en partie bénéfique à l'Église catholique. [...] Comme ailleurs en Occident, cette évolution [de la fête] suit, à partir de 1840, le mouvement des formes de piété plus chaleureuses et plus collectives (bénédictions, processions, dévotions aux saints, etc.). [...] Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, les intérêts des élites religieuses se conjuguent donc à ceux des élites économiques pour investir ces festivités de symboles nouveaux et d'une considération nouvelle. Les marchands ne sont donc pas les seuls acteurs de cette évolution des rites et des mœurs³⁵⁷.

Par conséquent, la messe de minuit attire de plus en plus de fidèles³⁵⁸ et se célèbre avec de plus en plus de faste³⁵⁹. Le clergé joue même un rôle dans le déclassement du Jour de l'An, jugé trop profane et sujet aux excès, par Noël. En fait, la légitimité de Noël puiserait sa force dans un détour par le religieux selon Warren³⁶⁰. Le Noël traditionaliste et le Noël commercial se nourriraient mutuellement et auraient besoin l'un de l'autre. Le sociologue explique que « [l]'invention de la fête de Noël correspond à un effort de "traditionalisation" c'est-à-dire à une volonté, pour ainsi dire, de faire du vieux avec du neuf.³⁶¹ » C'est ainsi que de nouveaux éléments de la fête, souvent des emprunts de cultures étrangères, se confondent avec le folklore. Les contes, les légendes, l'histoire des origines de la fête publiés dans les journaux tout comme les musiques populaires et religieuses serviraient ce but de « traditionalisation » et constitueraient « un moyen de convaincre les Canadiens français de l'ancienneté et de l'authenticité de la tradition de Noël. Pratiquement absents durant les années 1870 et 1880, ils vont devenir un élément essentiel, paradoxalement, de la construction du Noël commercial.³⁶² » Ainsi, Noël est une fête moderne qui prend des allures de traditions et qui fait du vieux avec du neuf. La fête rassemble plusieurs éléments contradictoires.

La valeur patrimoniale de Noël est ambiguë. Répandue dans tous les pays et insérée dans toutes les cultures, Noël se veut une fête nationale, « bien de chez nous ». Ancrée dans des traditions censément immémoriales, sinon mythiques, elle invite à toutes les nouveautés et encourage toutes les modes. Accueillie comme un moment de recueillement et de chaleur humaine, elle honore la pacotille et les gadgets. Elle est tout à la fois universelle et locale, traditionnelle et actuelle, personnelle et commerciale. C'est en ce sens qu'on peut parler d'elle comme du premier rite « postmoderne » de la société canadienne-française : elle amalgame des tendances considérées ordinairement

³⁵⁷ J.-P. WARREN. *Hourra pour Santa Claus!* [...], p. 32.

³⁵⁸ J.-P. WARREN. *Hourra pour Santa Claus!* [...], p. 230.

³⁵⁹ J.-P. WARREN. *Hourra pour Santa Claus!* [...], p. 39-40.

³⁶⁰ J.-P. WARREN. *Hourra pour Santa Claus!* [...], p. 228.

³⁶¹ J.-P. WARREN. *Hourra pour Santa Claus!* [...], p. 176.

³⁶² J.-P. WARREN. *Hourra pour Santa Claus!* [...], p. 176.

contradictoires mais qui, dans ce cas-ci, donnent à la saison hivernale sa force et sa magie³⁶³.

Se pourrait-il alors que le thème de Noël ouvre la voie à une certaine modernité? Écrire des contes de Noël à l'époque serait-il moderne en soi, alors que la fête est un sujet en vogue et bien différent de ce qu'il était au début du XIX^e siècle? Pourrait-on penser que Noël, d'abord un thème religieux bien vu du milieu conservateur, ait permis aux auteurs de prendre quelques libertés dans leurs textes, autrement difficilement concevables dans la littérature de l'époque? Il s'agit là de questions méritant davantage d'approfondissements.

Dans ce contexte, étudier les contes de Noël selon l'axe de la tradition-modernité s'est révélé parfois assez complexe. Surtout, il s'est avéré impossible de dégager une évolution chronologique nette allant de la tradition vers la modernité en lien avec le corpus. Mme Dandurand était moderne en parlant de Santa Claus en 1889 tout comme madame Alcide Lacerte était plutôt traditionnelle avec la morale de son conte « Aux douze coups de minuit » en 1932. Les récits les plus moralisateurs apparaissent après la Première Guerre mondiale alors que la pratique en elle-même gagne plus rapidement en popularité³⁶⁴ et que la fête a déjà profondément changé. Ils correspondent aussi au sursaut moraliste du clergé inquiet de la modernisation de la société. À propos de la fête de Noël elle-même, Warren affirme :

Tenter de comprendre les célébrations de Noël de l'aube du siècle en les replaçant sur une échelle qui irait de la tradition à la modernité confine en vérité à l'absurde, l'espace temporel créé par la saison des fêtes étant dans sa logique profonde « postmoderne », alliant en une combinaison alors inédite la préservation du passé et l'appel de l'avenir³⁶⁵.

Ainsi, la tradition et la modernité se croisent constamment et souvent même s'amalgament dans les contes de Noël au fil des ans, à l'image des transformations de la fête et de ses paradoxes. « Mettant en scène des motifs de l'imaginaire collectif, le sous-genre du conte de Noël véhicule toujours une part de tradition. Mais se devant de permettre l'identification du public à son contenu, il s'inscrit toujours dans une certaine modernité³⁶⁶ », selon Stéphanie Lachat.

³⁶³ J.-P. WARREN. « Célébrations de Noël », *Encyclopédie du patrimoine culturel de l'Amérique française*, [En ligne], http://www.ameriquefrancaise.org/fr/article-146/Célébrations_de_Noël.html (Page consultée le 8 mai 2018).

³⁶⁴ Du moins, tel qu'il est observable dans les recueils du corpus.

³⁶⁵ J.-P. WARREN. *Hourra pour Santa Claus!* [...], p. 106.

³⁶⁶ S. LACHAT. « Entre tradition et modernité : conte de Noël et presse syndicale » [...], p. 177.

L'histoire littéraire a fait peu de cas des contes de Noël au Québec jusqu'à maintenant. Au mieux, quelques contes des auteurs les plus connus ont fait l'objet de brèves analyses et la pratique en elle-même s'est mérité deux pages dans le tome V (1895-1918) de *La vie littéraire au Québec*. Une étude de la réception critique de ces contes au Québec viendrait combler en partie cette lacune et compléter la présente étude. À l'évidence, la pratique des contes de Noël, ne serait-ce que par son importance quantitative et l'intérêt de son sujet principal, mériterait une meilleure place dans l'histoire littéraire du Québec.

BIBLIOGRAPHIE

Corpus

- ACHARD, Eugène. « Le berceau de l'Enfant Jésus », *L'Érable enchanté*, Montréal, Albert Lévesque, 1932, p. 82-92.
- ACHARD, Eugène. « Le voyageur de la nuit de Noël », *Les contes du Saint-Laurent*, Montréal, Librairie générale canadienne, 1940, p. 111-124.
- ACHARD, Eugène. « Une fête de Noël au Groënland en l'an 1001 », *Les contes du Saint-Laurent*, Montréal, Librairie générale canadienne, 1940, p. 7-24.
- ARIANE [Jeanne-Marthe Pelletier]. « L'Avion du père Noël », *Contes d'autrefois... et d'aujourd'hui*, Rivière-du-Loup, Chez l'auteur, [1935], p. 116-122.
- ARIANE [Jeanne-Marthe Pelletier]. « La poupée », *Contes d'autrefois... et d'aujourd'hui*, Rivière-du-Loup, Chez l'auteur, [1935], p. 62-67.
- ARIANE [Jeanne-Marthe Pelletier]. « Noël moderne », *Contes d'autrefois... et d'aujourd'hui*, Rivière-du-Loup, Chez l'auteur, [1935], p. 123-126.
- BEAUGRAND, Honoré. « La chasse-galerie », *La chasse-galerie*, Montréal, [s.n.], 1900, p. 9-34.
- BEAUGRAND, Honoré. « Le fantôme de l'avare », *Jeanne la fileuse*, Montréal, [s.n.], 1900, p. 28-40.
- BIBAUD, Adèle. « I », *L'homme qui pense. Contes de Noël*, [s.l.], [s.n.], 1925, p. 5-10.
- BIBAUD, Adèle. « II », *L'homme qui pense. Contes de Noël*, [s.l.], [s.n.], 1925, p. 11-13.
- BIBAUD, Adèle. « III », *L'homme qui pense. Contes de Noël*, [s.l.], [s.n.], 1925, p. 14-16.
- BIBAUD, Adèle. « Le grand cœur de l'ouvrier canadien », *Lionel Duvernoy*, Montréal, [s.n.], 1912, p. 79-83.
- BILODEAU, Ernest. « Le ballon du bonhomme Noël », *Chemin faisant*, Québec, Imprimerie de l'Action sociale, 1917, p. 49-56.
- BILODEAU, Ernest. « Le piano de Jeanne », *Chemin faisant*, Québec, Imprimerie de l'Action sociale, 1917, p. 62-71.
- CAISSE, Gaston. « La bénédiction paternelle », *Les premiers coups d'ailes*, Montréal, Les clercs de Saint-Viateur, 1918, p. 59-64.
- CAZES, Paul de. « Ma première messe de minuit », *À la mémoire de Alphonse Lusignan*, Montréal, Desaulniers et Leblanc, 1892, p. 151-160.

- CHEVALIER, Henri-Émile. « Jacques Cartier ou le 1^{er} jour de l'an 1536 au Canada », *Le pirate du Saint-Laurent*, Montréal, John Lovell, 1859, p. 169-173.
- CHOQUETTE, Ernest. « L'arbre de Noël de Pomponne », *Carabinades*, Montréal, Déom frères, 1900, p. 84-90.
- CHOQUETTE, Ernest. « Le docteur Santa Claus », *Carabinades*, Montréal, Déom frères, 1900, p. 23-30.
- CHOUINARD, Ernest. « L'épave aux étrennes », *Croquis et marines*, Québec, Imprimerie « Le Soleil », 1920, p. 203-214.
- CONAN, Laure. « Le premier arbre de Noël », *L'obscur souffrance*, Québec, [s.n.], 1924, p. 115-120.
- COUËT, Yvonne. « L'Arbre de Noël », *De ci, de ça...*, [Lévis, s.n.], 1925, p. 17-22.
- COUËT, Yvonne. « Le miracle de Noël », *De ci, de ça...*, [Lévis, s.n.], 1925, p. 135-139.
- COUËT, Yvonne. « Le petit sabot de Noël », *De ci, de ça...*, [Lévis, s.n.], 1925, p. 51-55.
- COUËT, Yvonne. « Le rêve de Madeleine », *De ci, de ça...*, [Lévis, s.n.], 1925, p. 47-50.
- DANTIN, Louis [Eugène Seers]. « Cistus », *Contes de Noël*, Montréal, Albert Lévesque, 1936, p. 9-34.
- DANTIN, Louis. *L'invitée*, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, [1936], 16 p.
- DANTIN, Louis [Eugène Seers]. « La Comète », *Contes de Noël*, Montréal, Albert Lévesque, 1936, p. 75-98.
- DANTIN, Louis [Eugène Seers]. « La messe de Florent Létourneau », *Contes de Noël*, Montréal, Albert Lévesque, 1936, p. 37-51.
- DANTIN, Louis [Eugène Seers]. « La triste histoire de Li-Hung Fong », *La vie en rêve*, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1930, p. 243-266.
- DANTIN, Louis [Eugène Seers]. « Le Noël de Caroline », *Contes de Noël*, Montréal, Albert Lévesque, 1936, p. 101-116.
- DANTIN, Louis [Eugène Seers]. « Réri », *Contes de Noël*, Montréal, Albert Lévesque, 1936, p. 55-71.
- DESROCHES, Francis. « Le Retour de Noël », *En furetant*, Québec, Imprimerie de l'Action sociale, 1919, p. 165-172.

- DOUCET, Louis-Joseph. « Chez la mère Sophie », *Contes du vieux temps. Ça et là*, Montréal, J. G. Yon, 1911, p. 41-45.
- DOUCET, Louis-Joseph. « Conte du vieux temps », *Contes du vieux temps. Ça et là*, Montréal, J. G. Yon, 1911, p. 5-9.
- DOUCET, Louis-Joseph. « L'agonie d'un héros », *Contes du vieux temps. Ça et là*, Montréal, J. G. Yon, 1911, p. 48-50.
- DOUCET, Louis-Joseph. « La petite martyre de Lachenaie », *Contes du vieux temps. Ça et là*, Montréal, J. G. Yon, 1911, p. 132-138.
- DOUCET, Louis-Joseph. « Le mort volé », *Contes du vieux temps. Ça et là*, Montréal, J. G. Yon, 1911, p. 17-20.
- DOUCET, Louis-Joseph. « Le renard du père Durand », *En regardant passer la vie*, Montréal, La Tour de Pierre, 1925, p. 44-52.
- DOUCET, Louis-Joseph. « Le rêve de Champagne », *En regardant passer la vie*, Montréal, La Tour de Pierre, 1925, p. 7-14.
- DOUCET, Louis-Joseph. « Noël », *Contes du vieux temps. Ça et là*, Montréal, J. G. Yon, 1911, p. 51-52.
- DOUCET, Louis-Joseph. « Noël Batistaire », *En regardant passer la vie*, Montréal, La Tour de Pierre, 1925, p. 15-24.
- DOUCET, Louis-Joseph. « Soir lointain », *Contes du vieux temps. Ça et là*, Montréal, J. G. Yon, 1911, p. 12-14.
- DUPIRE, Louis. « Conte de Noël », *Le petit monde. Recueil de billets du soir*, [Québec], [s.n.], [1919], p. 17-19.
- FADETTE [Henriette Dessaulles]. « Le voyage des rois mages », *Il était une fois...*, [Montréal, Imprimerie populaire], 1933, p. 89-94.
- FAUCHER DE SAINT-MAURICE, Narcisse-Henri-Édouard. « Le baiser d'une morte », *À la brunante. Contes et récits*, Montréal, Duvernay frères et Dansereau éditeurs, 1874, p. 12-40.
- FRANÇOISE [Robertine Barry]. « Le baiser de Madeleine », *Fleurs champêtres*, Montréal, La Cie d'imprimerie Desaulniers, 1895, p. 21-32.
- FRANÇOISE [Robertine Barry]. « Le miroir brisé », *Fleurs champêtres*, Montréal, La Cie d'imprimerie Desaulniers, 1895, p. 93-102.
- FRANÇOISE [Robertine Barry]. « Le Noël de la Kite », *Fleurs champêtres*, Montréal, La Cie d'imprimerie Desaulniers, 1895, p. 93-102.

- FRÉCHETTE, Louis. « Au Seuil », *La Noël au Canada. Contes et récits*, Toronto, George N. Morang & cie, 1900, p. 3-17.
- FRÉCHETTE, Louis. « Jeannette », *La Noël au Canada. Contes et récits*, Toronto, George N. Morang & cie, 1900, p. 135-148.
- FRÉCHETTE, Louis. « La Bûche de Noël », *La Noël au Canada. Contes et récits*, Toronto, George N. Morang & cie, 1900, p. 117-134.
- FRÉCHETTE, Louis. « La Tête à Pitre », *La Noël au Canada. Contes et récits*, Toronto, George N. Morang & cie, 1900, p. 149-179.
- FRÉCHETTE, Louis. « Le Fer à Cheval », *La Noël au Canada. Contes et récits*, Toronto, George N. Morang & cie, 1900, p. 197-214.
- FRÉCHETTE, Louis. « Le Loup-garou », *La Noël au Canada. Contes et récits*, Toronto, George N. Morang & cie, 1900, p. 257-278.
- FRÉCHETTE, Louis. « Le Money Musk », *Conteurs canadiens-français du XIX^e siècle*, avec préface, notices et vocabulaire par É.-Z. Massicotte, Montréal, C.O. Beauchemin & Fils, 1902, p. 193-205.
- FRÉCHETTE, Louis. « Le Violon de Santa Claus », *La Noël au Canada. Contes et récits*, Toronto, George N. Morang & cie, 1900, p. 18-33.
- FRÉCHETTE, Louis. « Ouise », *La Noël au Canada. Contes et récits*, Toronto, George N. Morang & cie, 1900, p. 180-196.
- FRÉCHETTE, Louis. « Petite Pauline », *La Noël au Canada. Contes et récits*, Toronto, George N. Morang & cie, 1900, p. 102-116.
- FRÉCHETTE, Louis. « Tempête d'hiver », *La Noël au Canada. Contes et récits*, Toronto, George N. Morang & cie, 1900, p. 82-101.
- FRÉCHETTE, Louis. « Titange », *La Noël au Canada. Contes et récits*, Toronto, George N. Morang & cie, 1900, p. 238-256.
- FRÉCHETTE, Louis. « Tom Caribou », *La Noël au Canada. Contes et récits*, Toronto, George N. Morang & cie, 1900, p. 215-237.
- FRÉCHETTE, Louis. « Un Voleur », *La Noël au Canada. Contes et récits*, Toronto, George N. Morang & cie, 1900, p. 279-282.
- FRÉCHETTE, Louis. « Une Aubaine », *La Noël au Canada. Contes et récits*, Toronto, George N. Morang & cie, 1900, p. 34-81.

- GAUDET, Paul. « Le sens des étrennes », *Les premiers coups d'ailes*, Montréal, Les clercs de Saint-Viateur, 1918, p. 77-85.
- GERMAIN, Victorin. « La vision des innocents », *Les récits de la crèche*, Québec, Chez l'auteur, 1935, p. 7-12.
- GERMAIN, Victorin. « Une ébauche d'enfant », *Les récits de la crèche*, Québec, Chez l'auteur, 1935, p. 61-67.
- GINEVRA [Georgina Lefaiivre]. « L'amoureux de Mlle Amélie », *En relisant les vieilles pages*, Québec, La Cie de publication « Le Soleil », 1919, p. 128-132.
- GIRARD, Rodolphe. « La fille du pochard », *Contes de chez nous*, Montréal, [s.n.], 1912, p. 155-162.
- GIRARD, Rodolphe. « La jolie fille de Grand-Pré », *Mosaïque*, Montréal, Déom frères, 1902, p. 36-53.
- GIRARD, Rodolphe. « La mort du croisé », *Mosaïque*, Montréal, Déom frères, 1902, p. 31-35.
- GIRARD, Rodolphe. « Noé Brunel et Narcisse Bigué », *Contes de chez nous*, Montréal, [s.n.], 1912, p. 115-134.
- GRÉCOURT, Willy de [Régis Roy]. « La Noël », *Les Joyeux Petits Contes Canadiens*, Ottawa, The Mortimer Co. Limited, p. 30-32.
- GRÉCOURT, Willy de [Régis Roy]. « Octave de Noël », *Les Joyeux Petits Contes Canadiens*, Ottawa, The Mortimer Co. Limited, p. 70.
- GRÉGOIRE-COUPAL, Marie-Antoinette. « L'envers d'un rêve », *Le sanglot sous les rires*, Montréal, Albert Lévesque, 1932, p. 67-100.
- GRIGNON, Claude-Henri. « Le dernier lot », *Le déserteur et autres récits de la terre*, Montréal, Éditions du Vieux Chêne, 1934, p. 83-105.
- GRISÉ, Jeanne. « Conte de Noël », *Gouttes d'eau*, [Québec], Ateliers du « Canada-français », [1929], p. 55-57.
- HAINS, Édouard. « Le Noël de Pierre », *Amour ! Quand tu nous tiens !*, Granby, [s.n.], 1932, p. 43-60.
- HAINS, Édouard. « Les étrennes du policier », *Amour ! Quand tu nous tiens !*, Granby, [s.n.], 1932, p. 75-97.
- HAINS, Édouard. « Ludmille, 25 décembre 1917 », *Amour ! Quand tu nous tiens !*, Granby, [s.n.], 1932, p. 109-121.

- HARVEY, Jean-Charles. « L'homme rouge », *L'homme qui va...*, Montréal, Éditions du Mercure, 1929, p. 141-156.
- HÉBERT, Anne. « Trois petits garçons dans Bethléem », *Le Canada français*, vol. XXV, n ° 4, décembre 1937, p. 395-397.
- HÉLÈNE [Hélène Brouillette Beauséjour]. « L'étrenne », *Au fil des heures bleues*, Grand'Mère, [s.n.], 1935, p. 140-144.
- HÉLÈNE [Hélène Brouillette Beauséjour]. « Le bulletin », *Au fil des heures bleues*, Grand'Mère, [s.n.], 1935, p. 135-139.
- HÉLÈNE [Hélène Brouillette Beauséjour]. « Noël d'une orpheline », *Au fil des heures bleues*, Grand'Mère, [s.n.], 1935, p. 128-130.
- HÉROUX, Jos [Joseph]. « Noël des îles », *En bâtissant des églises*, [Montréal, s.n., 1917], p. 63-68.
- HERTEL, François [Rodolphe Dubé]. « Le petit pâtre à la crèche », *Mondes chimériques*, Montréal, Bernard Valiquette, [1940], p. 113-125.
- HUGOLIN, R. P. [Stanislas Lemay]. « Bravo le fils! Bravo le père! », *Au fond du verre*, Montréal, Maison du Tiers-Ordre, 1908, p. 35-37.
- JARRET, Andrée [Cécile Beauregard]. « La fiancée de Noël », *Contes d'hier*, Montréal, Daoust & Tremblay, 1918, p. 55-65.
- JARRET, Andrée [Cécile Beauregard]. « Le secret de Jeannine », *Contes d'hier*, Montréal, Daoust & Tremblay, 1918, p. 17-28.
- JARRET, Andrée [Cécile Beauregard]. « Veille de Noël », *Contes d'hier*, Montréal, Daoust & Tremblay, 1918, p. 129-140.
- JOSETTE [Joséphine Marchand Dandurand]. « Hier et demain », *Contes de Noël*, Montréal, John Lovell et Fils, 1889, p. 31-43.
- JOSETTE [Joséphine Marchand Dandurand]. « Le Jour de l'An », *Contes de Noël*, Montréal, John Lovell et Fils, 1889, p. 73-80.
- JOSETTE [Joséphine Marchand Dandurand]. « Le Jour de l'An au ciel », *Contes de Noël*, Montréal, John Lovell et Fils, 1889, p. 109-126.
- JOSETTE [Joséphine Marchand Dandurand]. « Le rêve d'Antoinette », *Contes de Noël*, Montréal, John Lovell et Fils, 1889, p. 47-70.
- JOSETTE [Joséphine Marchand Dandurand]. « Noël. Deux souliers », *Contes de Noël*, Montréal, John Lovell et Fils, 1889, p. 83-105.

- JOSETTE [Joséphine Marchand Dandurand]. « Noël au pays », *Contes de Noël*, Montréal, John Lovell et Fils, 1889, p. 17-28.
- LA FERRIÈRE, Phil [Philippe]. « Étrennes du jour de l'An », *La rue des Forges*, Montréal, Albert Lévesque, 1932, p. 30-34.
- LABERGE, Albert. « Cauchemar », *Visages de la vie et de la mort*, Montréal, Édition privée, 1936, p. 57-64.
- LABERGE, Albert. « La malade », *Visages de la vie et de la mort*, Montréal, Édition privée, 1936, p. 164-172.
- LABERGE, Albert. « La vieille. Deuxième version », *Visages de la vie et de la mort*, Montréal, Édition privée, 1936, p. 107-112.
- LABERGE, Albert. « Le petit cochon », *Visages de la vie et de la mort*, Montréal, Édition privée, 1936, p. 77-81.
- LACERTE, A. B. [Emma-Adèle Bourgeois]. « Aux douze coups de minuit », *Aux douze coups de minuit*, Montréal, Beauchemin, 1932, p. 11-33.
- LACERTE, A. B. [Emma-Adèle Bourgeois]. « Château-Morne », *Contes et légendes*, Ottawa, Imprimerie Beauregard, 1915, p. 47-49.
- LAMBERT, A. [Adélard]. « Une fête de Noël d'un vieux soldat », *Rencontres et entretiens*, Montréal, Imprimé au Devoir, 1918, p. 73-85.
- LAMONTAGNE, Olivette. « Les douze coups de minuit. Conte de Noël », *Le long de la route*, Québec, [s.n.], 1937, p. 77-83.
- LAMONTAGNE-BEAUREGARD, Blanche. « Le maudit », *Légendes gaspésiennes*, Montréal, Beauchemin, 1927, p. 89-95.
- LAMONTAGNE-BEAUREGARD, Blanche. « Les deux compagnes », *Au fond des bois*, Montréal, [s.n.], [1931], p. 85-92.
- LAMOUREUX, Marie. « Noël des gueux », *Selon l'vent*, Montréal, G. Ducharme, 1923, p. 17-23.
- LAROSE, Wilfrid. « Entre deux quadrilles », *Les Soirées du Château de Ramezay*, Montréal, Eusèbe Sénécal & Cie, 1900, p. 108-115.
- LE MYRE, Oscar. « La mission de saint Gabriel », *Au pays des rêves*, [Montréal], Beauchemin, 1936, p. 35-59.
- LEMAY, Pamphile. « Le réveillon », *Contes vrais*, seconde édition revue et augmentée, Montréal, Librairie Beauchemin, 1907, p. 173-392.

- LEMAY, Pamphile. « Mariette », *Contes vrais*, Québec, Cie d'imprimerie Le Soleil, 1899, p. 199-220.
- LEVASSEUR, N. [Nazaire]. « Fillettes et poupées », *Têtes et figures*, Québec, La Cie de Publication « Le Soleil », 1920, p. 14-23.
- LEVASSEUR, N. [Nazaire]. « Le Jour de l'An », *Têtes et figures*, Québec, La Cie de Publication « Le Soleil », 1920, p. 5-13.
- LEVASSEUR, N. [Nazaire]. « Lise », *Têtes et figures*, Québec, La Cie de Publication « Le Soleil », 1920, p. 203-245.
- MADELEINE [Anne-Marie Gleason Huguenin], « Dans la nuit de Noël », *Le meilleur de soi*, Montréal, Édition de la Revue moderne, 1924, p. 63-67.
- MADELEINE [Anne-Marie Gleason Huguenin], « La Noël d'une pauvrete », *Premier péché*, Montréal, Imprimerie de La Patrie, 1902, p. 62-64.
- MADELEINE [Anne-Marie Gleason Huguenin], « Là-bas une nuit de Noël », *Le meilleur de soi*, Montréal, Édition de la Revue moderne, 1924, p. 105-107.
- MADELEINE [Anne-Marie Gleason Huguenin], « Le petit bas de Jeannette », *Le long du chemin*, [Montréal], Imp[rimerie] « La Patrie », [1912], p. 119-124.
- MADELEINE [Anne-Marie Gleason Huguenin], « Le premier Noël », *Premier péché*, Montréal, Imprimerie de La Patrie, 1902, p. 65.
- MADELEINE [Anne-Marie Gleason Huguenin], « Nuit de Noël », *Premier péché*, Montréal, Imprimerie de La Patrie, 1902, p. 59-61.
- MADELEINE [Anne-Marie Gleason Huguenin], « Nuit de Noël sous un chaume », *Le meilleur de soi*, Montréal, Édition de la Revue moderne, 1924, p. 80-83.
- MADELEINE [Anne-Marie Gleason Huguenin], « Simple histoire », *Le long du chemin*, [Montréal], Imp[rimerie] « La Patrie », [1912], p. 105-113.
- MADELEINE [Anne-Marie Gleason Huguenin], « Soirée de Noël », *Le meilleur de soi*, Montréal, Édition de la Revue moderne, 1924, p. 136-139.
- MADELEINE [Anne-Marie Gleason Huguenin], « Veillée de Noël », *Premier péché*, Montréal, Imprimerie de La Patrie, 1902, p. 57-58.
- MARCHAND, Clément. « Au relais de la Johnson », *Courriers des villages*, Trois-Rivières, Éditions du « Bien public », 1940, p. 185-195.
- MARIE-VICTORIN, Fr. [Conrad Kirouac]. « Jacques Maillé », *Récits Laurentiens*, Montréal, Les Frères des Écoles chrétiennes, 1919, p. 139-158.

- MARJOLAINE [Justa Leclerc]. « L'émotion d'une nuit de Noël », *Au coin du feu*, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1931, p. 133-140.
- MARJOLAINE [Justa Leclerc]. « La Bûche de Noël », *Gerbes d'automne*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1928, p. 118-119.
- MARJOLAINE [Justa Leclerc]. « La surprise d'Aglaé », *Contes pour enfants canadiens*, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1931, p. 32-40.
- MARJOLAINE [Justa Leclerc]. « Le geste de Thérèse », *Contes pour enfants canadiens*, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1931, p. 109-116.
- MARJOLAINE [Justa Leclerc]. « Le Noël de Sawhika », *Au coin du feu*, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1931, p. 72-79.
- MARJOLAINE [Justa Leclerc]. « Le premier de l'an », *Gerbes d'automne*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1928, p. 64-66.
- MARJOLAINE [Justa Leclerc]. « Pauvres vieux », *En veillant*, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1931, p. 74-79.
- MASSICOTTE, Édouard-Zotique. « Coïncidence », *Les Soirées du Château de Ramezay*, Montréal, Eusèbe Sénécal & Cie, 1900, p. 190-193.
- MONARQUE, Paul-E. « Une messe de minuit à la campagne », *Les premiers coups d'ailerons*, Montréal, Les clercs de Saint-Viateur, 1918, p. 17-22.
- MONTREUIL, Gaétane de [Georgina Bélanger Gill]. « Choses vécues », *Coeur de rose et fleur de sang*, Québec, [l'Action sociale], 1924, p. 158-162.
- MONTREUIL, Gaétane de [Georgina Bélanger Gill]. « Le petit Roussin », *Coeur de rose et fleur de sang*, Québec, [l'Action sociale], 1924, p. 105-113.
- MONTREUIL, Gaétane de [Georgina Bélanger Gill]. « Les cadeaux du père Joseph », *Coeur de rose et fleur de sang*, Québec, [l'Action sociale], 1924, p. 66-73.
- MONTREUIL, Gaétane de [Georgina Bélanger Gill]. « Noël vécu », *Coeur de rose et fleur de sang*, Québec, [l'Action sociale], 1924, p. 131-133.
- MONTREUIL, Gaétane de [Georgina Bélanger Gill]. « Noël », *Coeur de rose et fleur de sang*, Québec, [l'Action sociale], 1924, p. 54-65.
- MORIN, Françoise. « Chez les Tourlour », *Contes pour la jeunesse*, Montréal, Édouard Garand, [1928], p. 91-100.
- MORIN, Françoise. « Veillée de Noël », *Contes pour la jeunesse*, Montréal, Édouard Garand, [1928], p. 25-33.

- MORISSETTE, Joseph-Ferdinand. « L'enfant perdu », *Au coin du feu*, Montréal, Imp. Piché Frères, 1883, p. 33-40.
- MORISSETTE, Joseph-Ferdinand. « Un revenant », *Le Fratricide*, Montréal, Eusèbe Sénécal & Cie, 1884, p. 183-189.
- NARRACHE, Jean. « Conte de Noël », *J'parl' pour parler...*, Montréal, Éditions Bernard Valiquette [et] les Éditions de l'Action canadienne-française, 1939, p. 85-92.
- PERRAS, Camille. « La Noël à Saint-Hilaire », *Au pays de l'érable*, Montréal, La Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, 1919, p. 109-121.
- POTVIN, Damase. « Dans la brume », *Sur la grand'route*, Québec, [Ernest Tremblay], 1927, p. 65-75.
- POTVIN, Damase. « Une chasse-galerie moderne », *Sur la grand'route*, Québec, [Ernest Tremblay], 1927, p. 99-113.
- SAUVALLE, Marc. « Le Noël de Pietro », *Scènes de mœurs électorales*, par A.-D. [Alfred Duclos] De Celles, Montréal, Beauchemin, 1919, p. 49-61.
- SIMARD, Louis-Charles. « Le dernier réveillon », *Les premiers coups d'ailes*, Montréal, Les clercs de Saint-Viateur, 1918, p. 35-42.
- SULTE, Benjamin. « Une récompense honnête », *Mélanges littéraires*, Montréal, G. Ducharme, 1926, p. 43-59.
- SYLVAIN [Auguste Panneton]. « Noël de trappeur », *Dans le bois*, [Trois-Rivières], Éditions Trifluviennes, 1940, p. 123-144.
- TREMBLAY, Jules. « Le petit chantre », *Trouées dans les noales*, Ottawa, Imprimerie Beauregard, 1921, p. 249-259.
- TREMBLAY, Jules. « Une guignolée », *Trouées dans les noales*, Ottawa, Imprimerie Beauregard, 1921, p. 63-73.
- TURCOT, Marie-Rose. « Le pâtre de Bethléem », *Le maître*, Hull, [s.n.], 1940, p. 23-26.
- VIEUX DOC [Edmond Grignon]. « Les deux reines », *En guettant les ours*, Montréal, Édouard Garand, 1930, p. 58-67.
- VIVIER, Hélène. *Histoire de Carabi. Le petit cheval qui retourna au royaume du Père Noël*, série « Contes merveilleux », Montréal, Éditions de l'Action canadienne-française, 1939, 47 p.

Études et réceptions critiques de contes de Noël

- ALLEN, Erin. « Highlighting the Holidays: A Tale of Two Publishings », [En ligne], <https://blogs.loc.gov/loc/2015/12/highlighting-the-holidays-a-tale-of-two-publishings/> (Page consultée le 4 novembre 2018).
- AUBÉ, Mary Elizabeth. « La ville et le village dans *La vie en rêve* de Louis Dantin », *Les parcours de l'histoire. Hommage à Yves Roby*, sous la direction de Yves Frenette, Martin Pâquet et Jean Lamarre, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2002, p. 345-359.
- BÉGIN, Émile. « Bibliographie canadienne. Contes de Noël », *L'enseignement secondaire au Canada*, vol. XVI, n° 5, janvier 1937, p. 338-341.
- CHAPMAN, William. *Le lauréat. Critique des œuvres de M. Louis Fréchette*, Québec, Léger Brousseau, 1894, 323 p.
- KINGERY, Emily. *A Christmas Canon: Literary Influence and the Anthological Motive*, Dissertation (Ph. D.), Northern Illinois University, 2013, 175 p.
- LACHAT, Stéphanie. « Entre tradition et modernité : conte de Noël et presse syndicale », *Études de lettres*, n° 3-4 (256), 2000, p. 153-178.
- LEMIRE, Maurice et Jacques ROY. « La Noël au Canada et autres contes de Louis Fréchette », *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, sous la direction de Maurice Lemire, Montréal, Fides, 1987, [En ligne], http://services.banq.qc.ca/sdx/DOLQ/document.xsp?id=00473&cv=00&qid=sd_x_q7 (Page consultée le 31 octobre 2012).
- RICARD, François. « Sur une idée de Léon Gérin ou de la littérature comme frivolité », *Études françaises*, vol. 27, n° 3, 1991, p. 73-89.
- ROY, Camille. « Bibliographie canadienne. La vie en rêve et Gloses critiques », *L'enseignement secondaire au Canada*, vol. XI, n° 3, décembre 1931, p. 191-194.
- [TARDIVEL, Jules-Paul]. « Fleurs champêtres », *La Vérité*, vol. XIV, n° 36, 15 juin 1895, p. 3.
- [TARDIVEL, Jules-Paul]. « Un conte fréchetique », *La Vérité*, vol. XV, n° 23, 4 janvier 1896, p. 3.
- STANDIFORD, Les. *The Man Who Invented Christmas. How Charles Dickens's A Christmas Carol Rescued His Career and Revived Our Holiday Spirits*, New York, Broadway Books, c2011, 256 p.

VIGNEAULT, Robert. « *La vie en rêve* », *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, sous la direction de Maurice Lemire, tome II, Montréal, Fides, 1987, [En ligne], <http://services.banq.qc.ca/sdx/DOLQ/document.xsp?db=notice&id=01842> (Page consultée le 30 mai 2018).

Biographies d'auteurs

BLAIS, Jacques. « L'épicière des poètes ou Louis Fréchette épistolier et la constitution d'une littérature », *Louis Fréchette, épistolier*, par Jacques Blais, Hélène Marcotte et Roger Saumur, coll. « Les cahiers du Centre de recherches en littérature québécoise », Québec, Nuit Blanche éditeur, 1992, p. 22.

EDWARDS, Mary Jane. « Clemo, Ebenezer », *Dictionnaire biographique du Canada*, [En ligne], http://www.biographi.ca/fr/bio/clemo_ebenezer_8F.html (Page consultée le 17 novembre 2018).

HAMEL, Réginald. *Gaëtane de Montreuil*, Montréal, L'Aurore, 1976, 205 p.

HAMEL, Réginald, John HARE et Paul WYCZYNSKI. « Jean-Charles Harvey », *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*, Montréal, Fides, 1989, [En ligne], http://services.banq.qc.ca/sdx/dalfan/document.xsp?id=0796&qid=sdx_q0 (Page consultée le 2 mars 2014).

HAMEL, Réginald, John HARE et Paul WYCZYNSKI. « Mme Raoul Dandurand », *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*, Montréal, Fides, 1989, [En ligne], http://services.banq.qc.ca/sdx/dalfan/document.xsp?id=0425&qid=sdx_q1 (Page consultée le 2 mars 2014).

Études sur les Fêtes

BLAIS, Sylvie et Pierre LAHOUD. *La fête de Noël au Québec*, Montréal, Éditions de l'Homme, 2007, 504 p.

BOIVIN, Aurélien. « Le cycle de Noël dans le conte littéraire québécois du XIX^e siècle », *L'action nationale*, vol. LXXXI, n° 10, décembre 1991, p. 1549-1570.

GUINDON, Ginette. « Noël dans la littérature jeunesse au Québec », *Lurelu*, vol. 4, n° 4, 1981, p. 3-8.

ISAMBERT, François-André. *Le sens du sacré. Fêtes et religions populaires*, Paris, de Minuit, 1982, 320 p.

LEBRUN, Françoise. *Le livre de Noël*, Paris, Robert Laffont, 1983, 226 p.

- MARLING, Karal Ann. *Merry Christmas! Celebrating America's Greatest Holiday*, Cambridge, Harvard University Press, c2000, 442 p.
- MILLER, Daniel. « A Theory of Christmas » in D. MILLER (ed.), *Unwrapping Christmas*, New York, Oxford University Press, c1993, p. 3-37.
- MOORE, Tara. *Victorian Christmas in Print*, New York, Palgrave Macmillan, c2009, 194 p.
- PERROT, Martyne. *Ethnologie de Noël. Une fête paradoxale*, Paris, Grasset, 2000, 281 p.
- PERROT, Martyne. *Faut-il croire au Père Noël? : idées reçues sur Noël*, Paris, Le Cavalier Bleu, 2010, 155 p.
- POSTIC, Fañch. « Les avatars d'une quête chantée : de l'eginane à la guignolée », *Port Acadie : revue interdisciplinaire en études acadiennes*, 2008-2009, p. 421-446.
- WARREN, Jean-Philippe. « Célébrations de Noël », *Encyclopédie du patrimoine culturel de l'Amérique française*, [En ligne], http://www.ameriquefrancaise.org/fr/article-146/Célébrations_de_Noël.html (Page consultée le 8 mai 2018).
- WARREN, Jean-Philippe. *Hourra pour Santa Claus! La commercialisation de la saison des fêtes au Québec 1885-1915*, Montréal, Boréal, 2006, 304 p.

Études sur le conte

- BOIVIN, Aurélien. « La littérisation du conte québécois : structure narrative et fonction moralisatrice », *Oralité et littérature. Actes du XI^e congrès de l'Association Internationale de Littérature Comparée (Paris, août 1985)*, New York-Berne-Berlin-Francfort-Paris, Peter Lang, 1991, p. 207-221.
- BOIVIN, Aurélien. « La thématique du conte littéraire québécois au XIX^e siècle », *Annales de l'ACFAS. Actes du 43^e colloque de l'ACFAS*, vol. 42, n° 2, 1975, p. 37-43.
- BOIVIN, Aurélien. « Le conte littéraire québécois au XIX^e siècle », *La licorne*, n° 27, 1993, p. 47-60.
- BOIVIN, Aurélien. *Le conte littéraire québécois au XIX^e siècle. Essai de bibliographie critique et analytique*, Montréal, Fides, 1975, 385 p.
- BOIVIN, Aurélien. « Les périodiques et la diffusion du conte québécois au XIX^e siècle », *Études françaises*, vol. 12, n° 1-2, 1976, p. 91-102.

DEMERS, Jeanne. « Entre chien et loup : prolégomènes à une étude du conte écrit québécois », *La vie culturelle à Montréal vers 1900*, sous la direction de Micheline Cambron, Montréal, Fides, 2005, p. 175-189.

GODENNE, René. « La nouvelle française », *Études françaises*, vol. 12, n° 1-2, 1976, p. 103-111.

LEMIRE, Maurice. « Le discours répressif dans le conte littéraire québécois au XIX^e siècle », *Le mythe de l'Amérique dans l'imaginaire « canadien »*, Québec, Nota Bene, 2003, p. 147-167;
LEMIRE, Maurice. « Le discours répressif dans le conte littéraire québécois au XIX^e siècle », *Canada ieri e oggi, atti del 6e convegno internazionale di studi canadesi*, Fasano, Schena editore, 1986, p. 105-131.

SIMONSEN, Michèle. *Le conte populaire français*, coll. « Que sais-je? », n° 1906, Paris, PUF, 1981, 127 p.

Études sur la littérature québécoise

BELLEAU, André. « Carnavalisation et roman québécois : mise au point sur l'usage d'un concept de Bakhtine », *Études françaises*, vol. 19, n° 3, hiver 1983, p. 51-64.

BIRON, Michel, François DUMONT et Élisabeth NARDOUT-LAFARGE. *Histoire de la littérature québécoise*, coll. « Boréal Compact », Montréal, Boréal, 2010, 684 p.

CHANG, Yuho. *Famille et identité dans le roman québécois du XX^e siècle*, Québec, Septentrion, 2009, 262 p.

HÉBERT, Pierre. *Censure et littérature au Québec. Le livre crucifié (1625-1919)*, avec la collaboration de Patrick Nicol, Montréal, Fides, 1997, p. 105-136.

HÉBERT, Pierre. *Censure et littérature au Québec. Des vieux couvents au plaisir de vivre (1920-1959)*, avec la collaboration de Élise Salaün, Montréal, Fides, 2004, p. 21.

LEMIRE, Maurice. « Introduction au volume premier. La littérature canadienne-française au XIX^e siècle », *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome I : des origines à 1900, sous la direction de Maurice Lemire, Montréal, Fides, 1980, p. XIII-XLIII.

LEMIRE, Maurice. « Introduction à la littérature québécoise 1900-1939 », *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome II : 1900-1939, sous la direction de Maurice Lemire, Montréal, Fides, 1987, p. IX-LXIX.

LEMIRE, Maurice. *La littérature québécoise en projet au milieu du XIX^e siècle*, Montréal, Fides, 1993, 276 p.

LEMIRE, Maurice. *Le mouvement régionaliste dans la littérature québécoise (1902-1940)*, Québec, Nota Bene, 2007, 304 p.

- LEMIRE, Maurice et Denis SAINT-JACQUES, dir. *La vie littéraire au Québec*, vol. III (1840-1869) : « Un peuple sans histoire ni littérature », Sainte-Foy, Les presses de l'Université Laval, 1996, 671 p.
- LEMIRE, Maurice et Denis SAINT-JACQUES, dir. *La vie littéraire au Québec*, vol. IV (1870-1894) : « Je me souviens », Québec, Presses de l'Université Laval, 1999, 669 p.
- LEMIRE, Maurice et Denis SAINT-JACQUES, dir. *La vie littéraire au Québec*, vol. V (1895-1918) : « Sois fidèle à ta Laurentie », Québec, Presses de l'Université Laval, 1999, 680 p.
- MICHON, Jacques, dir. *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX^e siècle*, vol. 1 (1900-1939) : La naissance de l'éditeur, Montréal, Fides, 1999, 482 p.
- ROBERT, Lucie. « D'Angéline de Montbrun à *La Chair décevante* : la naissance d'une parole féminine autonome dans la littérature québécoise », *Études littéraires*, vol. 20, n° 1, printemps-été 1987, p. 99-110.
- SAINT-JACQUES, Denis et Lucie ROBERT, dir. *La vie littéraire au Québec*, vol. VI (1919-1933) : le nationaliste, l'individualiste et le marchand, Québec, Presses de l'Université Laval, 2010, 764 p.
- SERVAIS-MAQUOI, Mireille. *Le roman de la terre au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1974, 267 p.

Études sur la tradition et la modernité

- ALLEAU, René et Jean PÉPIN. « Tradition », *Encyclopaedia Universalis*, [En ligne], <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/tradition> (Page consultée le 30 mai 2018).
- BURDEAU, François. « Traditionalisme », *Encyclopaedia Universalis*, [En ligne], <http://www.universalis-edu.com.ezproxy.usherbrooke.ca/encyclopedie/traditionalisme/> (Page consultée le 30 mai 2018).
- DELY, Carole. « La tradition entre fidélité et trahison », *Sens public*, [En ligne], 27 octobre 2007, http://www.sens-public.org/article.php3?id_article=482 (Page consultée le 4 juin 2018).
- GOSSELIN, Gabriel. « Tradition et traditionalisme », *Revue française de sociologie*, CNRS, vol. XVI, n° 2, avril-juin 1975, p. 215-227.
- McROBERTS, Kenneth. « La thèse tradition-modernité : l'historique québécois », *Les frontières de l'identité. Modernité et postmodernisme au Québec*, sous la direction de Mikhaël Elbaz, Andrée Fortin et Guy Laforest, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1996, p. 29-47.

« Moderne », *Usito*, [En ligne],
<https://www-usito-com.ezproxy.usherbrooke.ca/dictio/#/contenu/moderne.ad> (Page consultée le 1^{er} août 2018).

« Modernité », *Usito*, [En ligne],
<https://www-usito-com.ezproxy.usherbrooke.ca/dictio/#/contenu/modernite.ad> (Page consultée le 1^{er} août 2018).

« Tradition », *Le Robert*, [En ligne], <https://pr-bvdep-com.ezproxy.usherbrooke.ca/robert.asp>
 (Page consultée le 8 juillet 2018).

WARREN, Jean-Philippe. « Petite typologie philologique du “moderne” au Québec (1850-1950). Moderne, modernisation, modernisme, modernité », *Recherches sociographiques*, vol. 46, n° 3, 2005, p. 495-525.

WEIL, Éric. « Tradition et traditionalisme », *Essais et conférences*, tome second : politique, série « Bibliothèque d'histoire de la philosophie », Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1991, p. 9-21.

Études historiques

BÉLANGER, Damien-Claude. *Prejudice and Pride: Canadian Intellectuals confront the United States, 1891-1945*, Toronto, University of Toronto Press, c2011, 322 p.

BOCK, Michel. *Quand la nation débordait les frontières. Les minorités françaises dans la pensée de Lionel Groulx*, coll. « Cahiers du Québec », Montréal, HMH, 2004, 456 p.

FERRETTI, Lucia. *Brève histoire de l'Église catholique au Québec*, Montréal, Boréal, 1999, 204 p.

FERRY, Luc. *La révolution de l'amour. Pour une spiritualité laïque*, Paris, J'ai lu, 2010, 543 p.

GOSSAGE, Peter et J.I. [John Irvine] LITTLE. *Une histoire du Québec. Entre tradition et modernité*, Montréal, Hurtubise, 2015, 500 p.

JAENEN, Cornelius J. « Relations entre les Autochtones et les Français », *L'Encyclopédie canadienne*, [En ligne],
<https://www.encyclopediecanadienne.ca/fr/article/relations-entre-les-autochtones-et-francais/>
 (Page consultée le 19 août 2018).

LEMIEUX, Denise et Lucie MERCIER. *Les femmes au tournant du siècle: 1880-1940*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1991, 398 p.

LINTEAU, Paul-André, René DUROCHER et Jean-Claude ROBERT. *Histoire du Québec contemporain*, tome 1 : De la Confédération à la crise (1867-1929), coll. « Boréal Compact », n° 14, Montréal, Boréal, 1989, 758 p.

MARTIN-FUGIER, Anne-Marie. « Les rites de la vie privée bourgeoise », *Histoire de la vie privée*, tome 4 : de la Révolution à la Grande Guerre, sous la direction de Michelle Perrot, Paris, Seuil, 1985, p. 193-261.

Témoignages de l'époque

B., P.-M. [Pierre-Marcel Bernard]. « Conte de Noël », *Le Nationaliste*, vol. IX, n° 45, dimanche 29 décembre 1912, p. 6.

FRÉCHETTE, Louis. « Avant-propos », », *La Noël au Canada. Contes et récits*, Toronto, George N. Morang & cie, 1900, p. xi-xix.

GROULX, Lionel. « Notre doctrine », *Consignes de demain. Doctrines et origines de l'Action française*, avec Antonio Perrault et Pierre Homier, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1921, p. 6-15.

KNOT, Maple [Ebenezer Clemo]. « Preface », *Canadian Homes or The Mystery Solved. A Christmas Tale*, Montréal, John Lovell, c1858, p. v-vi.

MARQUIS, G.-E. [Georges-Émile]. « Santa Claus », *Aux sources canadiennes*, Québec, [s.n.], 1918, p. 99-104.

PERRIER, Philippe. « Préface », *Les premiers coups d'ailes*, Montréal, Les clercs de Saint-Viateur, 1918, p. VII-X.

ANNEXES

ANNEXE I

Tableau des contes de Noël du corpus en ordre chronologique de publication en livre/opuscule

#	Titre du conte	Auteur	Année	Recueil/livre/opuscule	Première publication
1	« Jacques Cartier ou le 1 ^{er} jour de l'an 1536 au Canada »	Chevalier, Henri-Émile	1859	<i>Le pirate du Saint-Laurent</i>	<i>Le moniteur canadien</i> , 4 janvier 1855, p. 1.
2	« Le baiser d'une morte »	Faucher de Saint-Maurice, Narcisse-Henri-Édouard	1874	<i>À la brunante. Contes et récits</i>	<i>L'Opinion publique</i> , 28 décembre 1871, p. 630 ; 4 janvier 1872, p. 10 ; 11 janvier 1872, p. 32.
3	« Le Fantôme de l'avare »	Beaugrand, Honoré	1878	<i>Jeanne la fileuse (roman)</i>	<i>Le Courrier de Montréal</i> , 25 août 1875, p. 1-2.
4	« L'enfant perdu »	Morissette, Joseph-Ferdinand	1883	<i>Au coin du feu</i>	
5	« Un revenant »	Morissette, Joseph-Ferdinand	1884	<i>Le Fratricide</i>	<i>Le foyer domestique</i> , 1 ^{er} novembre 1876, p. 212-213.
6	« Hier et Demain »	Josette (Dandurand)	1889	<i>Contes de Noël</i>	
7	« Le Jour de l'An »	Josette (Dandurand)	1889	<i>Contes de Noël</i>	
8	« Le Jour de l'An au ciel »	Josette (Dandurand)	1889	<i>Contes de Noël</i>	<i>Le Journal du dimanche</i> , 19 janvier 1884, p. 34-35.
9	« Le Rêve d'Antoinette »	Josette (Dandurand)	1889	<i>Contes de Noël</i>	<i>L'Opinion publique</i> , 11 janvier 1883, p. 13-14.
10	« Noël au pays »	Josette (Dandurand)	1889	<i>Contes de Noël</i>	<i>La Patrie</i> , 24 décembre 1887, p. 2.
11	« Noël. Deux souliers »	Josette (Dandurand)	1889	<i>Contes de Noël</i>	<i>La Patrie</i> , 24 décembre 1884, p. 1.
12	« Ma première messe de minuit »	Cazes, Paul de	1892	<i>À la mémoire d'Alfred Lusignan</i>	<i>La Nouvelle-France</i> , 1 ^{er} avril 1882, p. 181-183.
13	« Le baiser de Madeleine »	Françoise	1895	<i>Fleurs champêtres</i>	<i>La Patrie</i> , 31 décembre 1891, p. 2.
14	« Le miroir brisé »	Françoise	1895	<i>Fleurs champêtres</i>	<i>La Patrie</i> , 31 décembre 1892, p. 1-2.
15	« Le Noël de la Kite »	Françoise	1895	<i>Fleurs champêtres</i>	<i>La Patrie</i> , 23 décembre 1893, p. 2.
16	« Mariette »	Lemay, Pamphile	1899	<i>Contes vrais</i>	<i>La Patrie</i> , 23 décembre 1899, p. 16.
17	« La chasse-galerie »	Beaugrand, Honoré	1900	<i>La chasse-galerie</i>	<i>La Patrie</i> , 31 décembre 1891, p. 1-2.
18	« L'arbre de Noël de Pomponne »	Choquette, Ernest	1900	<i>Carabinades</i>	
19	« Le docteur Santa Claus »	Choquette, Ernest	1900	<i>Carabinades</i>	
20	« Au Seuil »	Fréchette, Louis	1900	<i>La Noël au Canada</i>	<i>La Patrie</i> , 24 décembre 1898, p. 4.
21	« Jeannette »	Fréchette, Louis	1900	<i>La Noël au Canada</i>	<i>La Presse</i> , 24 décembre 1896, p. 5.
22	« La Bûche de Noël »	Fréchette, Louis	1900	<i>La Noël au Canada</i>	<i>La Presse</i> , 23 décembre 1893, p. 6.
23	« La Tête à Pitre »	Fréchette, Louis	1900	<i>La Noël au Canada</i>	<i>La Patrie</i> , 24 décembre 1897, p. 5.
24	« Le Fer à Cheval »	Fréchette, Louis	1900	<i>La Noël au Canada</i>	<i>La Patrie</i> , 24 décembre 1891, p. 1.

#	Titre du conte	Auteur	Année	Recueil/livre/opuscule	Première publication
25	« Le loup-garou »	Fréchette, Louis	1900	<i>La Noël au Canada</i>	Version anglaise, 1899
26	« Le Violon de Santa Claus »	Fréchette, Louis	1900	<i>La Noël au Canada</i>	Version anglaise, 1899
27	« Ouise »	Fréchette, Louis	1900	<i>La Noël au Canada</i>	<i>La Presse</i> , 24 décembre 1897, p. 12.
28	« Petite Pauline »	Fréchette, Louis	1900	<i>La Noël au Canada</i>	<i>La Patrie</i> , 5 janvier 1895, p. 1.
29	« Tempête d'hiver »	Fréchette, Louis	1900	<i>La Noël au Canada</i>	<i>La Patrie</i> , 23 décembre 1893, p. 1-2.
30	« Titange »	Fréchette, Louis	1900	<i>La Noël au Canada</i>	Version anglaise, 1899
31	« Tom Caribou »	Fréchette, Louis	1900	<i>La Noël au Canada</i>	<i>La Patrie</i> , 24 décembre 1895, p.1.
32	« Un voleur » (vers)	Fréchette, Louis	1900	<i>La Noël au Canada</i>	<i>Feuilles volantes</i> , Québec, Darveau, 1890, p. 157-163.
33	« Une Aubaine »	Fréchette, Louis	1900	<i>La Noël au Canada</i>	<i>La Revue canadienne</i> , janvier 1893, p. 33-54.
34	« Entre deux quadrilles »	Larose, Wilfrid	1900	<i>Les Soirées du Château de Ramezay</i>	<i>La Presse</i> , 31 décembre 1897, p. 8.
35	« Coïncidence »	Massicotte, Édouard-Zotique	1900	<i>Les Soirées du Château de Ramezay</i>	<i>Le Recueil littéraire</i> , 1 ^{er} janvier 1890, p. 33-34.
36	« Le Money Musk »	Fréchette, Louis	1902	<i>Conteurs canadiens-français du XIX^e siècle</i>	<i>La Patrie</i> , 23 décembre 1899 (supp. de Noël), p. 2
37	« La jolie fille de Grandpré »	Girard, Rodolphe	1902	<i>Mosaïque</i>	
38	« La mort du croisé »	Girard, Rodolphe	1902	<i>Mosaïque</i>	<i>La Presse</i> , 21 décembre 1901, p. 3.
39	« La Noël d'une pauvrete »	Madeleine	1902	<i>Premier péché</i>	
40	« Le premier Noël »	Madeleine	1902	<i>Premier péché</i>	<i>La Patrie</i> , 21 décembre 1901, p. 28.
41	« Nuit de Noël »	Madeleine	1902	<i>Premier péché</i>	<i>La Patrie</i> , 21 décembre 1901, p. 11.
42	« Veillée de Noël »	Madeleine	1902	<i>Premier péché</i>	
43	« La Noël »	Grécourt, Willy de	1906	<i>Les joyeux petits contes canadiens</i>	
44	« Octave de Noël »	Grécourt, Willy de	1906	<i>Les joyeux petits contes canadiens</i>	
45	« Le réveillon »	Lemay, Pamphile	1907	<i>Contes vrais (Beauchemin)</i>	
46	« Bravo le fils! Bravo le père! »	Hugolin, R.P.	1908	<i>Au fond du verre</i>	
47	« Chez la mère Sophie »	Doucet, Louis-Joseph	1911	<i>Contes du vieux temps. Ça et là</i>	
48	« Conte du vieux temps »	Doucet, Louis-Joseph	1911	<i>Contes du vieux temps. Ça et là</i>	
49	« L'agonie d'un héros »	Doucet, Louis-Joseph	1911	<i>Contes du vieux temps. Ça et là</i>	
50	« La petite martyre de Lachenaie »	Doucet, Louis-Joseph	1911	<i>Contes du vieux temps. Ça et là</i>	<i>La Patrie</i> , 17 décembre 1910, p. 24.
51	« Le mort volé »	Doucet, Louis-Joseph	1911	<i>Contes du vieux temps. Ça et là</i>	<i>La Patrie</i> , 20 décembre 1902, p. 22.
52	« Noël »	Doucet, Louis-Joseph	1911	<i>Contes du vieux temps. Ça et là</i>	

#	Titre du conte	Auteur	Année	Recueil/livre/opuscule	Première publication
53	« Soir lointain »	Doucet, Louis-Joseph	1911	<i>Contes du vieux temps. Ça et là</i>	
54	« Le grand cœur de l'ouvrier canadien »	Bibaud, Adèle	1912	<i>Lionel Duvernoy</i>	
55	« La fille du pocharde »	Girard, Rodolphe	1912	<i>Contes de chez nous</i>	<i>La Patrie</i> , 17 décembre 1910, p. 6.
56	« Noé Brunel et Narcisse Bigué »	Girard, Rodolphe	1912	<i>Contes de chez nous</i>	
57	« Le petit bas de Jeannette »	Madeleine	1912	<i>Le long du chemin</i>	<i>La Patrie</i> , 18 décembre 1909, p. 14.
58	« Simple histoire »	Madeleine	1912	<i>Le long du chemin</i>	<i>La Patrie</i> , 19 décembre 1908, p. 10.
59	« Château-Morne »	Lacerte, A. B. (Mme)	1915	<i>Contes et légendes</i>	
60	« Le ballon du bonhomme Noël »	Bilodeau, Ernest	1917	<i>Chemin faisant</i>	
61	« Le piano de Jeanne »	Bilodeau, Ernest	1917	<i>Chemin faisant</i>	
62	« Noël des îles »	Héroux, Joseph	1917	<i>En bâtissant des églises</i>	
63	« La bénédiction paternelle »	Caisse, Gaston	1918	<i>Les premiers coups d'ailes</i>	
64	« Le sens des étrennes »	Gaudet, Paul	1918	<i>Les premiers coups d'ailes</i>	
65	« La fiancée de Noël »	Jarret, Andrée	1918	<i>Contes d'hier</i>	
66	« Le secret de Jeannine »	Jarret, Andrée	1918	<i>Contes d'hier</i>	
67	« Veille de Noël »	Jarret, Andrée	1918	<i>Contes d'hier</i>	
68	« Une fête de Noël d'un vieux soldat »	Lambert, A.	1918	<i>Rencontres et entretiens</i>	
69	« Une messe de minuit à la campagne »	Monarque, Paul-E.	1918	<i>Les premiers coups d'ailes</i>	
70	« Le dernier réveillon »	Simard, Louis-Charles	1918	<i>Les premiers coups d'ailes</i>	
71	« Le Retour de Noël »	Desroches, Francis	1919	<i>En furetant</i>	
72	« Conte de Noël »	Dupire, Louis	1919	<i>Le petit monde</i>	<i>Le Devoir</i> , 23 décembre 1913.
73	« L'amoureux de Mlle Amélie »	Ginevra	1919	<i>En relisant les vieilles pages</i>	<i>Le Soleil</i> , 24 décembre 1909, p. 14.
74	« Jacques Maillé »	Marie-Victorin, Fr.	1919	<i>Récits Laurentiens</i>	<i>Le petit Canadien</i> , mars 1917, p. 77-85.
75	« La Noël à Saint-Hilaire »	Perras, Camille	1919	<i>Au pays de l'érable</i>	
76	« Le Noël de Pietro »	Sauvalle, Marc	1919	<i>Scènes de mœurs électorales (De Celles)</i>	<i>La Patrie</i> , 20 décembre 1902, p. 1.
77	« L'épave aux étrennes »	Chouinard, Ernest	1920	<i>Croquis et marines</i>	
78	« Fillettes et poupées »	LeVasseur, Nazaire	1920	<i>Têtes et figures</i>	
79	« Le Jour de l'An »	LeVasseur, Nazaire	1920	<i>Têtes et figures</i>	
80	« Lise »	LeVasseur, Nazaire	1920	<i>Têtes et figures</i>	
81	« Le petit chancre »	Tremblay, Jules	1921	<i>Trouées dans les noales</i>	(écrit en 1921)
82	« Une guignolée »	Tremblay, Jules	1921	<i>Trouées dans les noales</i>	(écrit en 1918)
83	« Noël des gueux »	Lamoureux, Marie	1923	<i>Selon l'vent</i>	

#	Titre du conte	Auteur	Année	Recueil/livre/opuscule	Première publication
84	« Le premier arbre de Noël »	Conan, Laure	1924	<i>L'obscur souffrance</i>	<i>Le journal de Françoise</i> , 20 décembre 1902, p. 217-218.
85	« Dans la nuit de Noël »	Madeleine	1924	<i>Le meilleur de soi</i>	<i>La Patrie</i> , 21 décembre 1912, p. 17.
86	« Là-bas une nuit de Noël »	Madeleine	1924	<i>Le meilleur de soi</i>	<i>La Patrie</i> , 23 décembre 1916, p. 5.
87	« Nuit de Noël sous un chaume »	Madeleine	1924	<i>Le meilleur de soi</i>	<i>La Patrie</i> , 20 décembre 1913, p. 7.
88	« Soirée de Noël »	Madeleine	1924	<i>Le meilleur de soi</i>	<i>La Patrie</i> , 21 décembre 1918, p. 26.
89	« Choses vécues »	Montreuil, Gaétane de	1924	<i>Cœur de rose et fleur de sang</i>	<i>La Presse</i> , 21 décembre 1901, p. 25.
90	« Le petit Roussin »	Montreuil, Gaétane de	1924	<i>Cœur de rose et fleur de sang</i>	
91	« Les cadeaux du père Joseph »	Montreuil, Gaétane de	1924	<i>Cœur de rose et fleur de sang</i>	<i>Pour vous mesdames</i> , décembre 1913, p. 79-83
92	« Noël vécu »	Montreuil, Gaétane de	1924	<i>Cœur de rose et fleur de sang</i>	<i>La Presse</i> , 22 décembre 1900, p. 18.; <i>Le Journal de Françoise</i> , décembre 1905, p. 275.
93	« Noëla »	Montreuil, Gaétane de	1924	<i>Cœur de rose et fleur de sang</i>	<i>La Canadienne</i> , janvier 1923, p. 6; 26-27.
94	« I »	Bibaud, Adèle	1925	<i>L'homme qui pense</i>	
95	« II »	Bibaud, Adèle	1925	<i>L'homme qui pense</i>	
96	« III »	Bibaud, Adèle	1925	<i>L'homme qui pense</i>	
97	« L'Arbre de Noël »	Couët, Yvonne	1925	<i>De ci, de ça...</i>	
98	« Le miracle de Noël »	Couët, Yvonne	1925	<i>De ci, de ça...</i>	
99	« Le petit sabot de Noël »	Couët, Yvonne	1925	<i>De ci, de ça...</i>	
100	« Le rêve de Madeleine »	Couët, Yvonne	1925	<i>De ci, de ça...</i>	
101	« Le renard du père Durand »	Doucet, Louis-Joseph	1925	<i>En regardant passer la vie</i>	<i>Les Soirées de l'école littéraire de Montréal</i> , 1925, p. 285-292.
102	« Le rêve de champagne »	Doucet, Louis-Joseph	1925	<i>En regardant passer la vie</i>	
103	« Noël Batistaire »	Doucet, Louis-Joseph	1925	<i>En regardant passer la vie</i>	
104	« Une récompense honnête »	Sulte, Benjamin	1926	<i>Mélanges littéraires</i>	<i>La revue canadienne</i> , janvier 1894, p. 19-29.
105	« Le maudit »	Lamontagne-Beauregard, Blanche	1927	<i>Légendes gaspésiennes</i>	
106	« Dans la brume »	Potvin, Damase	1927	<i>Sur la grand'route</i>	<i>Le Terroir</i> , décembre 1923, p. 323-325.
107	« Une chasse-galerie moderne »	Potvin, Damase	1927	<i>Sur la grand'route</i>	<i>La revue nationale</i> , décembre 1923
108	« La Bûche de Noël »	Marjolaine	1928	<i>Gerbres d'automne</i>	
109	« Le premier de l'an »	Marjolaine	1928	<i>Gerbres d'automne</i>	
110	« Chez les Tourlour »	Morin, Françoise	1928	<i>Contes pour la jeunesse</i>	
111	« Veillée de Noël »	Morin, Françoise	1928	<i>Contes pour la jeunesse</i>	

#	Titre du conte	Auteur	Année	Recueil/livre/opuscule	Première publication
112	« Conte de Noël »	Grisé, Jeanne	1929	<i>Gouttes d'eau</i>	
113	« L'homme rouge »	Harvey, Jean-Charles	1929	<i>L'homme qui va...</i>	
114	« La triste histoire de Li-Hung Fong » (vers)	Dantin, Louis	1930	<i>La vie en rêve</i>	<i>L'Avenir du Nord</i> , 12 décembre 1930, p. 1.
115	« Cistus »	Dantin, Louis	1930	<i>La vie en rêve*</i>	<i>Le Canada</i> , 22 décembre 1928, p. 4.
116	« La Comète »	Dantin, Louis	1930	<i>La vie en rêve*</i>	<i>L'Avenir du Nord</i> , 22 décembre 1929, p. 1.
117	« La messe de Florent Létourneau »	Dantin, Louis	1930	<i>La vie en rêve*</i>	<i>L'Avenir du Nord</i> , 24 décembre 1926, p. 1.
118	« Le Noël de Caroline »	Dantin, Louis	1930	<i>La vie en rêve*</i>	<i>Les Débats</i> , 15 décembre 1921, p. 12-16.
119	« Les deux reines »	Vieux Doc (Edmond Grignon)	1930	<i>En guettant les ours</i>	
120	« Les deux compagnes »	Lamontagne-Beauregard, Blanche	1931	<i>Au fond des bois</i>	<i>Le journal d'agriculture</i> , 25 décembre 1930, p. 91.
121	« L'émoi d'une nuit de Noël »	Marjolaine	1931	<i>Au coin du feu</i>	<i>La Presse</i> , 21 décembre 1929, p. 60.
122	« Le Noël de Sawhika »	Marjolaine	1931	<i>Au coin du feu</i>	<i>La Presse</i> , 25 décembre 1930, p. 91.
123	« La surprise d'Aglaé »	Marjolaine	1931	<i>Contes pour enfants canadiens</i>	<i>La Presse</i> , 19 janvier 1929, p. 56.
124	« Le geste de Thérèse »	Marjolaine	1931	<i>Contes pour enfants canadiens</i>	<i>La Presse</i> , 28 décembre 1929, p. 29.
125	« Pauvres vieux »	Marjolaine	1931	<i>En veillant</i>	
126	« Le berceau de l'Enfant Jésus »	Achard, Eugène	1932	<i>L'érable enchanté</i>	
127	« L'envers d'un rêve »	Grégoire-Coupal, M.-Antoinette	1932	<i>Le sanglot sous les rires</i>	
128	« Les étrennes du policier »	Hains, Édouard	1932	<i>Amour! Quand tu nous tiens !</i>	<i>La Revue moderne</i> , janvier 1925, p. 11-14.
129	« Le Noël de Pierre »	Hains, Édouard	1932	<i>Amour! Quand tu nous tiens!</i>	
130	« Ludmille, 25 décembre 1917 »	Hains, Édouard	1932	<i>Amour! Quand tu nous tiens!</i>	
131	« Étrennes du jour de l'an »	La Ferrière, Philippe	1932	<i>La rue des Forges</i>	<i>Le Nouvelliste</i> , 13 décembre 1930, p. 3.
132	« Aux douze coups de minuit »	Lacerte, A. B. (Mme)	1932	<i>Aux douze coups de minuit</i>	
133	« Le voyage des rois mages »	Fadette	1933	<i>Il était une fois...</i>	
134	« Le dernier lot »	Grignon, Claude-Henri	1934	<i>Le déserteur et autres récits</i>	
135	« L'Avion du père Noël »	Ariane	1935	<i>Contes d'autrefois... et d'aujourd'hui</i>	<i>L'Oiseau bleu</i> , décembre 1932, p. 116-117.
136	« La poupée »	Ariane	1935	<i>Contes d'autrefois... et d'aujourd'hui</i>	<i>L'Oiseau bleu</i> , décembre 1933, p. 108-109.
137	« Noël moderne »	Ariane	1935	<i>Contes d'autrefois... et d'aujourd'hui</i>	

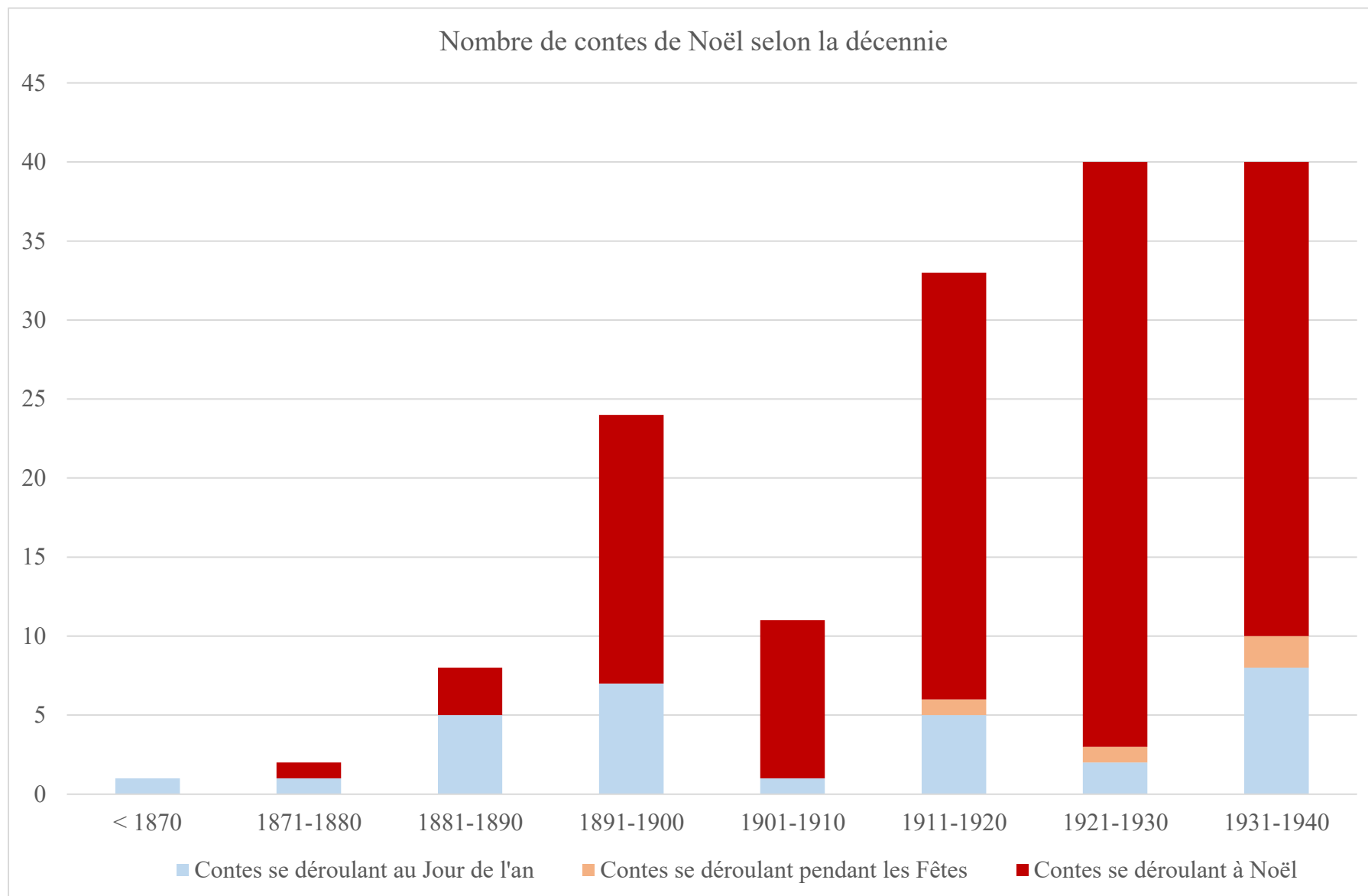
#	Titre du conte	Auteur	Année	Recueil/livre/opuscule	Première publication
138	« La vision des innocents »	Germain, Victorin	1935	<i>Les récits de la crèche</i>	
139	« Une ébauche d'enfant »	Germain, Victorin	1935	<i>Les récits de la crèche</i>	
140	« L'étrenne »	Hélène	1935	<i>Au fil des heures bleues</i>	<i>Le Nouvelliste</i> , 29 décembre 1928, p. 7.
141	« Le bulletin »	Hélène	1935	<i>Au fil des heures bleues</i>	<i>Le Nouvelliste</i> , 23 décembre 1933, p. 4.
142	« Noël d'une orpheline »	Hélène	1935	<i>Au fil des heures bleues</i>	<i>Le Nouvelliste</i> , 22 décembre 1928.
143	« Réri »	Dantin, Louis	1936	<i>Contes de Noël</i>	<i>L'Avenir du Nord</i> , 18 décembre 1931, p. 1.
144	« L'invitée »	Dantin, Louis	1936	<i>L'invitée</i>	<i>L'Avenir du Nord</i> , 23 décembre 1932, p. 8.
145	« Cauchemar »	Laberge, Albert	1936	<i>Visages de la vie et de la mort</i>	
146	« La malade »	Laberge, Albert	1936	<i>Visages de la vie et de la mort</i>	
147	« La vieille (2 ^e version) »	Laberge, Albert	1936	<i>Visages de la vie et de la mort</i>	
148	« Le petit cochon »	Laberge, Albert	1936	<i>Visages de la vie et de la mort</i>	
149	« La mission de saint Gabriel »	Le Myre, Oscar	1936	<i>Au pays des rêves</i>	
150	« Trois petits garçons dans Bethléem »	Hébert, Anne	1937	<i>Trois petits garçons dans Bethléem</i>	<i>Le Canada français</i> , décembre 1937, p. 395-397.
151	« Les douze coups de minuit »	Lamontagne, Olivette	1937	<i>Le long de la route</i>	
152	« Au relais de la Johnson »	Marchand, Clément	1937	<i>Courriers des villages</i>	<i>Le Bien public</i> , 24 décembre 1935, p. 1-2.
153	« Conte de Noël » (vers)	Narrache, Jean	1939	<i>J' parl' pour parler</i>	
154	« Histoire de Carabi »	Vivier, Hélène	1939	<i>Histoire de Carabi</i>	
155	« Le voyageur de la nuit de Noël »	Achard, Eugène	1940	<i>Les contes du Saint-Laurent</i>	
156	« Une fête de Noël au Groënland en l'an 1001 »	Achard, Eugène	1940	<i>Les contes du Saint-Laurent</i>	
157	« Le petit pâtre à la crèche »	Hertel, François	1940	<i>Mondes chimériques</i>	
158	« Noël de trappeur »	Sylvain	1940	<i>Dans le bois</i>	
159	« Le pâtre de Bethléem »	Turcot, Marie-Rose	1940	<i>Le maître</i>	

Légende : Contes se déroulant à Noël Contes se déroulant au Jour de l'An Contes se déroulant à Noël et au Jour de l'An ou un autre jour pendant les Fêtes

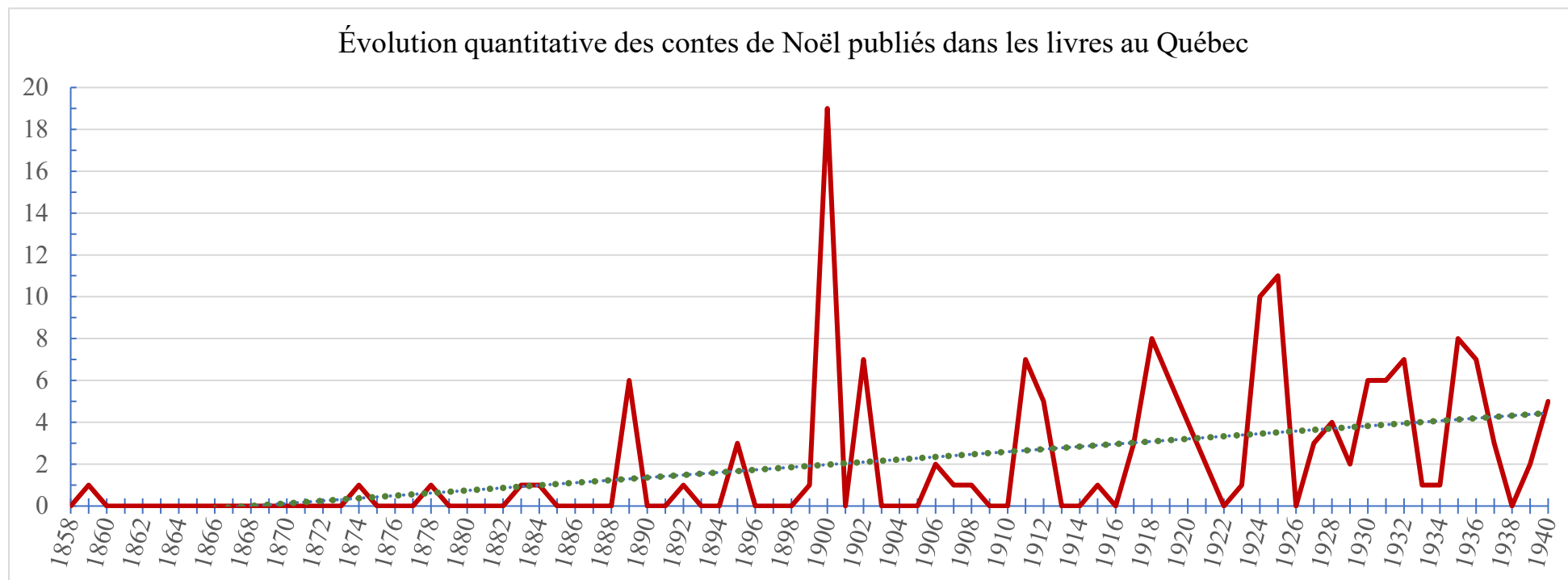
ANNEXE II

Graphiques sur la pratique des contes de Noël au Québec de 1859 à 1940

Graphique n° 1

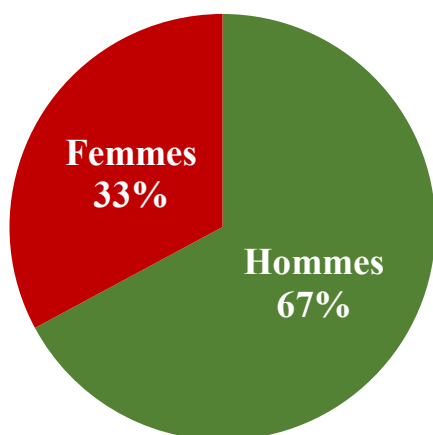


Graphique n° 2



Graphique n° 3

Auteurs de contes de Noël du corpus



Graphique n° 4

Proportion de contes écrits du corpus selon le sexe

